

LES SOEURS GRIMM

CENDRILLON, LE RETOUR



MICHAEL BUCKLEY

MICHAEL BUCKLEY

LES SŒURS GRIMM
LIVRE V

CENDRILLON, LE RETOUR

Traduit de l'américain par Véronique Minder



POCKET JEUNESSE

L'auteur

Michael Buckley a grandi dans l'Ohio et, après ses études, est parti à New York dans le but avoué de faire fortune. Il y a surtout trouvé du travail comme cuistot, serveur, ou chanteur dans un groupe punk... Après avoir participé pendant dix ans à la création de programmes télé pour enfants, Michael Buckley a enfin réalisé son rêve : écrire des livres. Il a commencé avec *Les Sœurs Grimm*, qui est vite devenu un best-seller aux États-Unis.

À Alison. Tu m'as jeté un sort...

Remerciements

Un grand merci à mon éditrice, Susan Van Metre, dont les remarques et le travail acharné contribuent à faire de la série *Les Sœurs Grimm* une grande série. Un merci tout particulier à Maggie Lehrman pour son travail éditorial minutieux et ses idées géniales, à Jason Wells, de chez Amulet, parce qu'il me rend célèbre et me consacre toujours autant de son temps, ainsi qu'à ma femme et agent littéraire, Alison Fargis, toujours si brave quand je suis trop lâche...

Un grand merci à Joe Deasy, qui continue à me lire et à me donner d'excellents conseils. Merci aussi à ma cheerleader du Nord-Ouest Pacifique, Stefanie Frank, ainsi qu'à Mme Mock et à sa classe de cours élémentaire de Hammond Hill.

Respect à Mark Rifkin et Ellen Scordato pour leur très grand respect. Enfin, un merci très spécial à Donald Scherschligt et à son extraordinaire famille. J'attends avec impatience le premier roman de Donald, et le jour où je pourrai dire : « Lui, je le connaissais avant qu'il devienne célèbre ! »

Flap, flap, flap... Puck battait des ailes de toutes ses forces, mais le trou d'ombre l'attirait toujours plus vite dans son vide sidéral. Pauvre Puck, on aurait dit un ver de terre se tortillant pour éviter les barbillons d'un poisson-chat !

— C'est la cata ! s'écria-t-il sans cesser de batailler des bras, des jambes et des ailes.

En désespoir de cause, Sabrina saisit son pied au moment où il passait devant son nez. Hélas, au lieu de freiner sa dérive, elle fut à son tour soulevée de terre et pffuuiit ! aspirée. Elle appela à l'aide, mais sa grand-mère, son oncle et M. Canis étaient trop loin et, de toute façon, impuissants à agir. Seule Daphné, qui était à ses côtés, eut le temps d'attraper le bas de son pantalon. En vain : elle s'éleva elle aussi dans les airs. Bientôt, Puck et les deux sœurs Grimm volèrent en farandole dans le vortex.

La tête de Puck, puis son torse, sa taille et enfin ses jambes passèrent au travers des remous circulaires. Sabrina ne vit bientôt plus que ses Converse qui dansaient à la surface du tourbillon noir d'encre. Elle s'y cramponna dans l'espoir insensé de retenir Puck et de défier la force gravitationnelle.

— On le perd ! s'écria Daphné, désespérée.

— Puck ! Ne te laisse pas faire ! hurla Sabrina.

Absurde ! Personne en ce monde n'était de taille à lutter contre la bouche obscure ! Il fallait pourtant arrêter le processus infernal qui allait engloutir Port-Ferries, le pays et le reste du monde...


Les Converse de Puck disparurent. Sabrina les tenait toujours. Si elle les lâchait, Puck se volatiliserait à jamais... Malheureusement, la fillette se sentait happée à son tour : ses bras disparaissaient dans le néant d'une nuit peut-être éternelle.

Face à son destin, Sabrina prit une grande inspiration et espéra que, de l'autre côté des ténèbres, elle connaîtrait des jours meilleurs...



1

Quatre jours plus tôt

— es mamies genre maximonstres qui réveillent les enfants dès l'aube, à l'heure où pâlisent les étoiles, sont bonnes à enfermer avec les babouins ! gronda Sabrina, et elle plaqua son oreiller sur sa tête.

Mamie Relda, dans une version inédite du réveil géant, tambourinait et tintamarrait à grands coups de louche sur une poêle à frire. Zim bam boum ! *Qu'est-ce qu'elle peut être énervante !* songea Sabrina tandis qu'elle risquait un œil, très mal réveillé, de dessous son oreiller.

— Debout, là-dedans ! claironna de nouveau Mamie sans cesser son vacarme.

Elle avait revêtu son manteau de fourrure, ses moufles les plus douillettes ainsi qu'une écharpe et de grosses bottes fourrées. Ainsi accoutrée, elle semblait prête à partir à la chasse à la baleine. Sauf que, bien sûr, aucun chasseur au monde ne

partirait chasser avec un coquet bibi rose vif surmonté d'un mignon tournesol jaune soleil.

— 'Suis réveillée, marmotta Sabrina.

— Désolée, *liebbling*, répondit sa grand-mère avec le léger accent qui trahissait ses origines allemandes. Tu sais bien que ta sœur dormirait jusqu'à la fin des temps si je ne faisais pas un boucan de tous les diables.

Sabrina roula sur le côté et dévisagea sa petite sœur de sept ans avec laquelle elle partageait le grand lit. C'était vrai, Daphné avait un sommeil exceptionnellement profond. Le château de Versailles se serait effondré à une rue de là qu'elle n'aurait pas frémi d'un cil. Pour la tirer de son sommeil invincible, Mamie Relda en était réduite à employer les grands moyens... Incapable de supporter la cacophonie plus longtemps, Sabrina secoua sa cadette jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux.

— Vouï ? Koi ? baragouina Daphné.

— Il est l'heure ! chantonna Mamie en posant poêle et louche. L'heure d'un bon petit entraînement à la fuite avant l'arrivée de nos invités !

— Mamie ! On déteste les entraînements à la fuite ! Même qu'on est *carrément* nulles en fuite ! protesta Daphné.

— Ridicule ! trancha la vieille dame en aidant les fillettes à se lever. Vous êtes au contraire excellentes !

— Alors je me demande pourquoi on n'a jamais réussi à fuir une seule fois ! marmonna Sabrina.

Mamie Relda rit sous cape.

— Habillez-vous vite au lieu de râler ! Une journée chargée nous attend !

— Qu'est-ce qu'on met, aujourd'hui ? demanda Sabrina en ouvrant l'armoire.

— Des vêtements très, très chauds ! répondit Mamie avant de sortir.

Restées seules, les fillettes se lavèrent le bout du museau et s'habillèrent en un tournemain. Comme elles avaient appris à décrypter les réponses de leur grand-mère, elles choisirent leurs tenues en conséquence. En langage mamireldien, « Habillez-vous léger », c'était porter un bermuda et un tee-shirt. « Pensez à prendre une serviette » se traduisait par « Prenez-en donc une

bonne douzaine, les cocottes ! ». « Habillez-vous chaudement » signifiait enfiler deux paires de caleçons longs, quatre paires de chaussettes, un jean, deux pulls, une doudoune longue à capuche, sans oublier écharpes et moufles. Si Mamie insistait en glissant un petit adverbe, voire deux, dans sa phrase, il valait mieux se dégoter un chauffage d'appoint portatif.

Une fois vêtue de pied en cap, Sabrina prit sa petite épée en bois et la glissa à sa ceinture.

— Pour quoi faire ? questionna Daphné.

— On ne sait jamais !

Là-dessus, les fillettes sortirent de leur chambre.

La vieille maison des Grimm était un véritable musée : ses murs disparaissaient sous les photos de famille. On y voyait Mamie Relda et Grand-Pa Basile pendant leur lune de miel, qui avait duré plusieurs lunes. Sur ce cliché-ci, par exemple, ils posaient fièrement sur les rives d'une rivière gelée, à côté d'un gros poisson. Sur celui-là, ils étaient au Kenya, en safari. Et sur cet autre, ils souriaient sur la place Rouge, à Moscou, devant la cathédrale de Basile-le-Bienheureux qui ressemblait à un gâteau d'anniversaire multicolore. De nombreuses photos de Sabrina et Daphné avec leurs parents, ou d'autres représentant l'inénarrable Elvis, le chien de la famille, étaient aussi en bonne place.

Les fillettes croisèrent Tonton Jaco, ébouriffé et en pyjama, qui sortait de la salle de bains. Jacob Grimm était un beau gaillard blond et mince, avec un nez un chouia cabossé, conséquence d'une bagarre avec le yéti qui avait mal tourné.

— Bonne chance, les crevettes ! dit-il en levant le pouce.

— Tu peux parler ! grommela Sabrina. Ce n'est pas toi qui passes les plus belles matinées de ta jeunesse à fuir un psychopathe avéré !

— C'est pourtant marrant, fit Tonton Jaco avec un sourire en banane.

Mamie Relda attendait Sabrina et Daphné au bout du couloir. Elle fouilla dans son sac à main, dont elle ne se séparait jamais, et en sortit un trousseau de clés géant où cliquetaient une centaine de clés, en or, en argent, en cristal et en laiton. Certaines étaient même faites d'ossements, genre squelette

miniature pour film d'épouvante. Mamie étudia attentivement son jeu de clés et en choisit une qu'elle introduisit dans la serrure. La porte s'ouvrit. Mamie et les fillettes entrèrent dans une chambre à coucher où se trouvaient un miroir au cadre d'or orné de feuilles d'acanthé et un grand lit. Les parents de Sabrina, Henri et Véronique Grimm, y dormaient depuis plusieurs mois, plongés dans un profond sommeil dont personne n'avait encore réussi à les tirer.

— Allez, les filles ! les pressa Mamie, les poussant vers le miroir.

De la paume, Daphné effleura le verre étamé. Sa main s'y enfonça, comme dans la surface parfaitement lisse d'un lac. Des rides claires apparurent et le reflet de Daphné devint flou. La fillette réalisa ensuite l'impossible : elle passa de l'autre côté du miroir. Sabrina et Mamie lui emboîtèrent le pas sans la moindre hésitation.

Devant elles s'ouvrait un couloir illuminé aussi grand que le hall de la gare centrale de New York, avec une voûte soutenue par des colonnes massives qui semblaient s'élancer vers l'infini. Un petit homme en smoking noir, au visage doux et au cheveu rare, y attendait les trois Grimm.

— Vous voilà enfin, mes petits lapins des neiges ! lança-t-il d'une voix tendre en applaudissant joyeusement.

— Bonjour, Miroir ! le salua Sabrina.

— Prêtes pour un nouvel entraînement à la fuite ?

— Mouais.

— Bof !

— Les petites sont un peu fatiguées, expliqua Mamie à Miroir.

— Ne perdons pas de temps ! coupa le petit homme en entraînant les Grimm dans le couloir.

En chemin, Sabrina observa les portes qui s'égrenaient de part et d'autre. Certaines étaient en bois, d'autres en métal ou conçues avec des matériaux inhabituels : feu et flammes, par exemple. Chacune portait une jolie plaque en laiton qui inventorait son contenu : tapis volants, licornes, armures enchantées, toisons d'or, et ainsi de suite.

Miroir et les trois Grimm s'arrêtèrent bientôt devant une porte dont la plaque indiquait sobrement : « Au pays de la reine des Neiges ». Mamie tendit ses clés à Miroir, qui s'empressa d'ouvrir.

— Ah non ! Je refuse d'aller dans ce pays ! protesta Sabrina. J'ai lu le conte *La Reine des Neiges* de M. Andersen et je sais bien ce qui nous attend. Cette reine était une folle finie ! Une criminelle, qui a transformé le pauvre Kay de l'histoire en une statue de glace !

— Alors, c'est hyperdangereux ? s'enquit Daphné, très inquiète.

— La reine des Neiges n'habite plus cette étrange contrée depuis belle lurette ! les rassura Mamie. Elle a emménagé sur l'avenue du Tralala, pas très loin de la ferme du père Lustucru. Désormais, elle vend de délicieuses crèmes glacées dans son estafette frigorifique.

Et Mamie Relda d'enchaîner :

— C'est bon, les filles, vous êtes prêtes ?

La porte s'ouvrit. Du pays de la reine des Neiges s'exhala une bourrasque glaciale qui les enveloppa. Sabrina se sentit geler sur pied.

— Je n'y vais pas !

— Mais si, ça va être très amusant ! cria la vieille dame pour se faire entendre par-dessus le sifflement de la bise.

— Bonne chance ! À plus ! renchérit Miroir en claquant la porte derrière les trois Grimm.

Grelottante, Sabrina observa ce nouveau lieu. Si la plupart des portes du couloir s'ouvraient sur des objets magiques, des créatures insolites, pour ne pas dire monstrueuses, elle avait découvert récemment que certaines menaient vers d'autres mondes. Avec sa sœur, elle avait ainsi fait une balade de santé au sommet du mont Blanc, erré sur une île mystérieuse et voyagé au centre de la Terre. Ça n'avait pas été des vacances, mais se retrouver chez la reine des Neiges, c'était le pompon ! Le paysage hérissé de stalactites et de stalagmites était blanc sur un fond blanc moucheté de vert, gris et bleu pâle. L'épaisse forêt qui s'élevait devant ses yeux, pétrifiée par le gel, la glace et la neige, semblait translucide.

— Mes narines collent quand je respire ! nasilla Daphné en se fourrant l'index et le majeur dans le nez pour les décoller.

— Au travail, les filles ! l'interrompit Mamie Relda.

Elle leur montra un sentier qui sillonnait à travers la forêt et se terminait au sommet d'une colline.

— Vous connaissez la procédure : vous marchez jusqu'à ce que je donne un coup de sifflet. À ce moment-là, vous faites demi-tour et vous revenez sur vos pas. Plus facile, franchement, ça n'existe pas !

Sabrina renonça à discuter et prit sa sœur par la main. Toutes deux s'engagèrent sur le sentier. Cinq minutes plus tard à peine, un grand rire retentit dans la forêt.

— Il sait qu'on est là ! murmura Sabrina.

— Tout ça, c'est ta faute ! l'accusa Daphné.

— Ma faute ? Et pourquoi, s'il te plaît ?

— Tu l'as traité de « gros bébé baveur », hier soir ! Il va se venger !

— Ce n'était pas méchant !

— Tu parles ! Cette fois, il va nous en faire baver des ronds de chapeau ! insista Daphné.

Elles continuèrent de marcher jusqu'à ce qu'elles entendent le coup de sifflet de leur grand-mère.

— Et voilà. Demi-tour, marche ! fit Sabrina.

Les fillettes regardèrent attentivement autour d'elles et rebroussèrent chemin. À cet instant, un autre éclat de rire et un battement d'ailes s'élevèrent dans l'air glacé.

— Le gros bébé baveur est en route..., commenta Daphné.

Le gros bébé baveur en question s'appelait Puck, un ci-devant être fée âgé d'environ quatre mille ans, avec la frimousse d'un gamin de onze ans et la mentalité d'un affreux jojo de sept. Le Roi des Filous — tel était le surnom dont il aimait à s'affubler — était aussi le roi des polissons, du sans-gêne et des farces de très, *très* mauvais goût. Il était surtout le cauchemar de Sabrina : il l'humiliait chaque fois que l'occasion se présentait, c'est-à-dire toutes les cinq secondes.

Malheureusement, Mamie Relda avait la certitude qu'il était parfait pour entraîner Sabrina et Daphné. Puck était donc devenu leur prof d'entraînement à la fuite, un cours

indispensable pour devenir des détectives de contes de fées accomplis. La méthode d'enseignement de Puck était plutôt déconcertante et, à son image, cauchemardesque.

Lorsque les fillettes entendirent une violente explosion, elles comprirent que les travaux pratiques commençaient. Terrorisées, elles se cachèrent derrière un gros sapin et risquèrent un œil à travers les branches.

Pas de Puck en vue, mais le flap flap angoissant de ses ailes par-dessus le sifflement du vent froid.

— Puck a piégé le sentier : cachons-nous dans la forêt ! déclara Daphné en frissonnant de peur.

Sabrina observa la sapinière. Très dense, elle leur fournirait une cachette idéale, mais voilà, Sabrina en avait ras le bol de se cacher. Elles avaient beau s'enfoncer au cœur des forêts, Puck les y retrouvait toujours. Il lui suffisait de survoler les arbres jusqu'à ce qu'il les repère et fonde sur elles, tel un aigle. Ça n'était pas juste.

— Pas cette fois ! Parce que c'est exactement ce qu'il attend de nous ! décida tout à coup Sabrina.

— Pourtant, se cacher, c'est pas mal, insista Daphné. Moi, j'aime ça.

— Et moi, je te parie qu'il n'y aura pas d'autre explosion sur le sentier, parce que Puck sait que nous prenons peur au premier paf ! Et que nous filons nous cacher dans les bois.

— Alors, on fait quoi ?

Sabrina passa en revue les différents moyens auxquels elle avait eu recours, avec Daphné, pour s'évader de l'orphelinat où elles avaient passé un an et demi. Puck n'était pas le seul petit malin de la maisonnée Grimm ! Sans mentir, Sabrina rivalisait d'ingéniosité avec lui. Elle pouvait entrer et sortir de la maison au nez et à la barbe de tous, et disparaître en moins d'une seconde. Si Puck était le Roi des Filous, Sabrina était sans conteste la Reine des Dégourdis.

— Fastoche. On reste sur le sentier et on court vite.

Daphné grimaça comme si elle avait mordu dans un citron.

— Tu veux qu'on reste à découvert ?

— Et qu'on coure le plus vite possible ! répéta Sabrina.

— Et si tu te trompes ?

— Eh bien, demain, Mamie Relda nous réveillera de nouveau aux aurores, conclut Sabrina. Ça vaut la peine d'essayer, non ?

Daphné risqua un nouveau regard à travers les branches du sapin, puis elle observa sa sœur.

— Je ne sais pas...

Mais Sabrina ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Elle la prit par la main et la ramena dare-dare sur le sentier. Elles franchirent un talus couvert de buissons. Leurs épines verglacées tintinnabulaient comme mille clochettes de cristal dans le vent ; elles étaient très coupantes, aussi les fillettes firent-elles bien attention. Le plan de Sabrina semblait fonctionner : elles n'avaient pas rencontré de nouveaux pièges... Avaient-elles été plus malignes que le Roi des Filous, pour une fois ?

Sabrina et Daphné atteignirent une congère grosse comme un camion, à laquelle elles s'adossèrent pour reprendre leur souffle. Sabrina en profita pour s'assurer que sa petite épée en bois était toujours à sa taille.

— Je crois qu'on a réussi ! s'exclama Daphné. Toi, tu es vraiment trop tic top !

— « Tic top » ?

— C'est mon nouveau mot ! expliqua Daphné. Ça veut dire que tu es supercool.

— En quelle langue ?

— En langue de Daphné, bien sûr ! précisa la petite fille avec naturel.

Daphné avait la manie d'inventer des mots bizarres. Elle en sortait un par semaine de son chapeau – enfin, de sa bouillonnante imagination.

— Tu es drôlement douée ! J'aurais aimé avoir ton idée, renchérit Daphné.

— Mais toi, tu es bonne en magie. Si seulement je savais utiliser une baguette magique aussi bien que toi !

— On forme une superéquipe ! conclut Daphné en l'étreignant.

Soudain, une voix bien connue retentit au-dessus de leur tête.

— 'Sont mignôôônes, les sœurette côôôquettes !

Le rire démoniaque de Puck punctua ces mots.

— Puck de malheur ! grogna Daphné.

Sabrina leva les yeux : Puck, hirsute, était perché au sommet de la congère. Il portait un sweat-shirt vert à capuche et un jean maculé d'au moins mille taches. Ses yeux bleus brillaient de malice et son sourire était diabolique. Ses ailes de libellule roses et transparentes frétilaient sur son dos. Il brandissait une grenade. Il en portait même une douzaine autour du cou.

— C'est quoi, ce truc ? demanda Sabrina, méfiante.

— Ma dernière création : une grenade glop. On dégoupille, on compte jusqu'à trois, on jette, et paf ! Ça te pète à la figure en libérant un max de petites misères. Cette grenade-là, par exemple, est remplie de ketchup, de moutarde, de gélatine et de poil à gratter. Impossible de s'en débarrasser, même après une dizaine de douches ! C'est glop, hein ? Alors, prête ? Un...

Sabrina lui montra le poing.

— Si jamais tu me balances ta bombinette, tu le regretteras jusqu'au bout de ton éternité !

— Deux..., continua Puck, impassible.

Le voyant dégoupiller sa grenade, Sabrina dégaina sa petite épée de bois avec une vivacité étonnante et pan ! l'abattit sur ses mains. Puck poussa un cri de douleur et lâcha le projectile, qui explosa. Une infecte mixture rouge et jaune éclaboussa le tronc d'un arbre et gela immédiatement sous l'effet de la température polaire. Hélas, le froid ne neutralisa pas l'horrible odeur. Sabrina crut qu'elle allait s'évanouir.

— Tu vas me le payer, espèce de vermine pouline ! s'écria Puck.

Sabrina dévalait déjà le sentier, Daphné à sa suite.

— Saletés de quilles à la vanille ! Vous ne l'emporterez pas au paradis !

Sabrina redoubla de vitesse, trébuchant et glissant, Daphné toujours sur ses talons.

— Un, deux, trois ! hurla Puck.

Une déflagration pestilentielle se produisit non loin d'elles. Daphné n'eut que le temps de tirer Sabrina en arrière.

— Vite, par là ! cria-t-elle en l'entraînant dans la forêt.

— Non ! C'est justement ce qu'il attend de nous !

— On n'a pas le choix ! rétorqua Daphné, alors qu'un troisième engin explosait sur un arbre voisin.

Elles s'enfoncèrent donc dans la forêt et continuèrent de courir jusqu'à un bosquet de chênes pétrifiés par le gel. Sabrina pensait y trouver refuge, le temps de faire le point, mais elle perdit tout espoir quand elle aperçut des chimpanzés juchés sur les branches. Vêtus de treillis gris et blanc et de casques kaki, ils tenaient des grenades glop entre leurs pattes poilues et griffues.

— Attention : surtout, pas de mouvements brusques, dit Sabrina, qui ne gardait pas le meilleur souvenir de sa première rencontre avec les chimpanzés de Puck, des bestioles insupportables¹.

Si elles restaient très prudentes dans leurs gestes et dans leurs propos, ils ne s'en prendraient pas à elles. Et, en effet, les chimpanzés restèrent calmes : ils observaient les fillettes avec plus de curiosité que d'agressivité.

— Avance lentement, ordonna Sabrina à sa sœur.

Daphné obéit. Sabrina ne quittait pas des yeux les chimpanzés, toujours pacifiques.

— Ils vont nous laisser passer, déclara soudain Daphné. Ce sont de gentils petits singes !

Un glapissement furieux punctua ces paroles imprudentes et figea Sabrina. En deux temps trois mouvements, les chimpanzés montrèrent les dents et dégringolèrent de branche en branche.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'étonna Daphné, paniquée.

— Ce ne sont pas des singes mais des *chimpanzés*, et ils sont très susceptibles là-dessus ! expliqua Sabrina alors qu'une première grenade glop sautait à leurs pieds, colorant le sol glacé d'un brouet d'aspect et de couleur innommables.

— On y va ! Avance, vite ! reprit-elle.

Mais Daphné rebroussa chemin.

— Froussarde ! hurla Sabrina en la suivant.

Les chimpanzés les poursuivirent, hurlant, piaillant et crachant, sans cesser de lancer leurs infâmes projectiles. L'air sifflait, les déflagrations se succédaient... Les fillettes couraient, tête rentrée dans les épaules en espérant ne pas se faire toucher.

¹ Voir Livre III, *Le Petit Chaperon louche*.

— C'est trop bête ! s'exclama soudain Daphné. Si j'avais les Bottes de sept lieues, je serais déjà à l'autre bout de la Chine ! Et si j'avais la Coiffe d'or de Dorothée, j'aurais appelé les singes volants à la rescousse et ils auraient battu ces chimpanzés de malheur ! Tu imagines la tête de ces andouilles ?... Se débrouiller sans magie, c'est pas tic top !

— Tais-toi et cours ! ordonna Sabrina.

La forêt s'éclaircissait. Les chimpanzés, privés des arbres dans lesquels ils se déplaçaient si agilement, perdirent bientôt du terrain. Ceux qui étaient en tête tombèrent sur le sol verglacé où ils roulèrent comme des ballons. Les suivants furent assez raisonnables pour cesser leur poursuite à temps. Tous repartirent au cœur de la forêt, montrant le poing aux sœurs Grimm.

Sabrina et Daphné revinrent sur le sentier et escaladèrent une colline. De là, Sabrina aperçut un mince ruban de fumée noire s'élever dans le ciel. Elle scruta le paysage et aperçut un feu dans un vallon.

La fillette plissa les yeux et reconnut Mamie Relda, installée comme une reine dans une grande bergère ventrue de style rococo, les mollets sur un ravissant repose-pied. Sabrina ne put s'empêcher de sourire quand sa grand-mère se leva et leur fit de grands signes. Mamie ne les avait jamais vues aussi proches de la victoire et, à en juger par sa réaction, elle était folle de joie. Une vague de fierté envahit Sabrina.

— Allons-y avant que... ooh...



Sabrina dérapait. Elle essaya de se rattraper à Daphné, mais ne réussit qu'à l'entraîner dans sa chute. Toutes deux tombèrent à la renverse et dévalèrent le flanc de la colline sur les fesses.

— Ah non, c'est pas du jeu ! s'écria Puck en s'approchant à tire-d'aile.

Il lançait ses grenades à la vitesse d'une mitrailleuse, mais aucune ne toucha les fillettes, qui glissaient maintenant à une vitesse vertigineuse, tournant comme deux toupies. Elles foncèrent sur leur grand-mère qui, déséquilibrée, tomba.

— *Lieblings* ? Vous allez bien ?

La vieille dame ressemblait à une tortue sur le dos essayant de se remettre sur ses pattes.

— Nous, on va bien, Mamie, répondit Daphné. Et toi ? Tu as mal ?

Mamie Relda sourit.

— Je vais bien ! Félicitations. Vous avez réussi !

Elle n'avait pas plus tôt chanté victoire que Puck surgissait au-dessus d'elles, une grenade à la main.

— Vous avez triché, marluzines !

— Comment ça, triché ? s'indigna Daphné.

— Je ne sais pas encore, mais je trouverai bien ! s'exclama Puck tandis qu'il jetait sa dernière arme sur elles.

Elle roula entre les pieds de Sabrina.

— Ah non, Puck ! protesta Mamie Relda, qui recula, levant les bras. Les filles ont réussi l'épreuve !

Sabrina se raidit, prête à recevoir une salve d'immondices ou Dieu sait quoi, mais, étrangement, rien ne survint. Surprise, elle fixa la grenade : Puck avait oublié de la dégoupiller. Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Oh, oh..., fit Puck qui avait compris sa fatale erreur.

Sabrina saisit l'engin et le dégoupilla.

— Un...

— Laisse ça, lupeuse !

— Deux...

— Si jamais...

Sabrina lança la grenade, qui explosa à la figure de Puck : un vrai feu d'artifice de rouges pestilentiels, savant mélange d'œufs pourris, de fromage qui pue et de pieds qui suent. La mixture gela instantanément au contact de l'air froid et Puck se retrouva momifié dans un bloc de glace. Seules ses ailes roses frétilaient furieusement. Cependant, devenu trop lourd, il s'écrasa sur le sol.

Mamie s'approcha de lui et posa la main sur sa tête emprisonnée dans la glace.

— Nous allons te sortir de là.

Puis elle se tourna vers les fillettes et leur montra une porte au milieu du paysage enneigé.

— Allez-y, *lieblings*. Vous l'avez bien mérité !

Sabrina et Daphné ouvrirent la porte, d'où sortirent des volutes de brise légère et des rayons de lumière qui les enveloppèrent. Sabrina regarda sa sœur et surprit un sourire rayonnant sur ses lèvres. Elle la prit par la main et elles s'avancèrent.

Miroir et Tonton Jaco les accueillirent.

— Alors, verdict ? demanda leur oncle.
— On a réussi ! déclara Daphné, radieuse.
— Bravo, moustique ! s'écria Tonton Jaco qui la prit dans ses bras et lui planta un gros baiser sur le front. Je le savais !

Miroir, quant à lui, serra virilement la main de Sabrina.

— Bravo.

— Merci, Miroir, répondit Sabrina fièrement.

Elle n'avait pas l'habitude d'être félicitée par ses proches, depuis qu'elle vivait chez Mamie Relda. Il faut dire qu'elle avait souvent été une rabat-joie et une Mademoiselle-je-sais-tout, avant d'accepter de devenir une détective de contes de fées.

Un troisième personnage, qui venait de traverser le miroir au bout du couloir, s'approcha de Sabrina. Il devait mesurer dans les deux mètres, avait des yeux gris très brillants sous des cheveux poivre et sel hirsutes. Ses mains étaient couvertes de poils – l'une d'elles avait même tout d'une patte griffue –, et il avait une queue de loup. Il semblait aussi très fatigué.

— Venez vite, monsieur Canis ! s'écria Mamie Relda. Les filles ont passé l'épreuve de fuite avec succès.

— Je suis extrêmement content, affirma M. Canis, bien que son visage ne reflétât aucune joie.

Canis ne souriait presque jamais.

— Je voulais vous avertir que certains de nos invités étaient déjà arrivés, Relda, ajouta-t-il.

— Oh là là ! s'exclama Mamie. Je n'ai pas fini de préparer mon gâteau, et puis, il y a ce pauvre Puck. Jacob ? Viens donc par ici, mon grand, le gamin a besoin d'un coup de main ! Il est derrière la porte, il ne peut plus bouger.

Jacob revint avec Puck, toujours gelé, sur son épaule.

— Qu'allons-nous faire de lui ? demanda-t-il en reniflant Puck. Tu as beau être gelé, qu'est-ce que tu pues, petit !

— Passe-le donc sous la douche ! suggéra Mamie Relda. L'eau chaude fera fondre la glace et le lavera.

Puck laissa échapper un grognement de mécontentement. Il détestait l'eau et le savon.

— Arrête de rouspéter ! le réprimanda Mamie. Après ta douche, j'aimerais que tu enfiles des vêtements bien propres,

pour une fois. Ce joli polo bleu avec ce charmant crocodile que je t'ai acheté récemment, par exemple.

Puck grommela encore plus fort.

— Si, si, Puck ! Tu porteras ce polo ! ordonna Mamie Relda. N'oublie pas que nous avons des invités !

Le visage de Daphné s'éclaira. Elle applaudit comme un enfant à une fête.

— C'est vrai, les princesses viennent chez nous !

— Si vous n'avez plus besoin de moi, Relda, je vais me retirer dans ma chambre, déclara M. Canis.

— Vous ne voulez vraiment pas vous joindre à nous, mon bon ami ? s'enquit Mamie Relda.

M. Canis hocha sa grosse tête hirsute et s'éloigna d'un pas lourd. Il n'avait pas toujours été ce géant aux airs de canidé. La première fois que les fillettes l'avaient rencontré, c'était un petit vieillard malingre, mais, depuis peu, il se métamorphosait. Son apparence rappelait chaque jour davantage celle du Grand Méchant Loup, le monstre qu'il avait été autrefois, qu'il avait refoulé mais qui reprenait peu à peu son ascendant sur lui.

Les Grimm remontèrent le couloir vers le portail d'accès au monde réel. Ils repassèrent au travers du miroir et se retrouvèrent dans la chambre où dormaient Henri et Véronique. Tonton Jaco partit doucher Puck, tandis que Mamie Relda et Daphné allaient accueillir les premiers invités. Sabrina resta quant à elle au chevet de ses parents.

Henri et Véronique dormaient paisiblement, comme s'ils faisaient un petit somme. Sabrina caressa la joue de son père et embrassa sa mère sur le front. Personne n'avait encore trouvé l'antidote pour rompre le charme de sommeil. Parfois, Sabrina se réveillait d'un coup, en pleine nuit, complètement paniquée, convaincue que ses parents étaient conscients et se sentaient abandonnés de tous. Elle bondissait de son lit et passait une heure à leur chevet, leur jurant qu'elle réussirait à rompre le charme qui les tenait en son pouvoir.

N'importe quelle autre fillette aurait été perturbée par l'avalanche d'événements fantastiques qui avait rythmé cette journée : un être fée ailé, un miroir magique, des grenades

puantes, un être entre homme et loup, des parents ensorcelés. Pas Sabrina. Pour elle, c'était le train-train.

Pourtant, sa vie n'avait pas toujours été cette fantasmagorie où l'incroyable le disputait au merveilleux et à l'horrible.

Autrefois, Sabrina Grimm avait été une petite fille sans histoire qui vivait à New York avec sa cadette, Daphné, et ses parents, Henri et Véronique Grimm. Leur vie avait été heureuse et sereine jusqu'au soir où les parents des petites avaient disparu. La police les avait activement recherchés, mais elle n'avait retrouvé que la voiture familiale abandonnée avec une marque rouge sur le pare-brise. Les fillettes étant seules au monde, elles avaient été placées dans un orphelinat, puis dans diverses familles d'accueil où elles avaient passé un an et demi confrontées à la folie des hommes.

Elles avaient tour à tour vécu chez des paranoïaques ou des schizophrènes auxquels les services sociaux confiaient des orphelins les yeux fermés et avec la bénédiction de l'État, et, par-dessus le marché, elles avaient côtoyé des gamins méchants comme la gale ainsi que des animaux domestiques (soi-disant) fous furieux.

Lorsque les deux petites Grimm avaient été recueillies par leur grand-mère, Sabrina avait d'abord eu la certitude que la vieille dame faisait partie des fêlés habituels, car leur père leur avait dit autrefois que leur grand-mère était morte. De plus, « Mamie Relda » avait donné des preuves inquiétantes de son instabilité mentale en leur racontant des histoires à dormir debout sur leurs origines. Sabrina et Daphné auraient ainsi été les dernières descendantes de Jacob et Wilhelm Grimm, les célèbres frères des non moins célèbres contes de fées. Mamie Relda avait également affirmé avec un aplomb inquiétant que ces contes étaient en réalité la chronique d'événements véridiques. Itou pour les contes et récits de Lyman Frank Baum, Rudyard Kipling et Hans Christian Andersen. Ces sommités de la littérature féerique et fantastique avaient témoigné de faits réels pour alerter l'opinion publique sur l'existence des êtres et phénomènes magiques, et sur le danger qu'ils représentaient. Pour finir, Mamie Relda avait révélé que la grande majorité des héros de contes de fées, qui préféraient d'ailleurs qu'on les

appelle des Findétemps, vivaient dans une charmante bourgade du nord des États-Unis répondant au doux nom de Port-Ferries, où la famille Grimm habitait depuis deux siècles.

« Réjouissez-vous, les minouchettes, car vous n'avez encore rien entendu ! » avait ensuite annoncé Mamie Relda à ses petites-filles bouche bée.

Les Findétemps de Port-Ferries étaient en effet piégés en leur bonne ville ou, plus précisément, enfermés à l'intérieur d'une sphère magique construite par Wilhelm Grimm pour empêcher une guerre sanglante entre humains et petit peuple des contes de fées. Et le pire de tout : de nombreux Findétemps détestaient la famille Grimm !

Après ce récit délirant, Sabrina avait pensé que sa grand-mère avait un régiment d'araignées au plafond, jusqu'à ce que Mamie Relda soit enlevée par un géant².

Sabrina et Daphné avaient sauvé leur grand-mère du géant en question, puis elles avaient empêché quelques Findétemps particulièrement dérangés de détruire la ville. Elles avaient aussi découvert que ces criminels avaient un point commun : ils appartenaient à une organisation secrète appelée la Main Rouge. Personne ne savait combien elle comptait de membres, ou qui était leur mystérieux « Maître », mais une chose était sûre : la Main Rouge voulait dominer le monde.

Sabrina avait longtemps répugné à devenir détective de contes de fées, un destin imparti à tous les Grimm depuis Jacob et Wilhelm, alors que Daphné semblait au contraire ravie de leur nouvelle vie et de leur extraordinaire mission. Sabrina avait du mal à s'habituer au danger, au chaos et à l'irrationnel qui avaient fait irruption dans leur existence. Elle avait cependant lâché prise, après leur récent voyage à New York³ : elle avait en effet compris le sens de sa mission et décidé d'accepter son destin.

Hélas, éviter une grenade puante envoyée par un sale gosse ailé faisait partie de sa formation. Il ne se passait pas un jour sans un cours : indices, autodéfense, études de scènes de crime,

² Voir Livre I, Détectives de contes de fées.

³ Voir Livre IV, Crime au pays des fées.

entraînement à la filature et au maniement des objets magiques, etc. La magie, c'était le domaine de Daphné : elle y excellait. Non que Sabrina ne fût pas douée, mais la magie faisait d'elle une créature accro ou « touchée » pour utiliser un terme Findétemps. Quoi qu'il en soit, Mamie Relda avait décidé que les cours de magie faisaient partie de son apprentissage. Qui sait si, un jour, elle n'en aurait pas besoin pour se protéger ou protéger sa sœur ? Sabrina avait quant à elle un faible pour la filature et l'autodéfense, où elle était imbattable. Elle glanait facilement les indices, elle aimait la psychologie criminelle et le *profiling*, enseignés par les anciens assistants du shérif Jambonnet, M. Porchon et M. Latruie. Ces trois ex-policiers, qui n'étaient autres que les Trois Petits Cochons, étaient aussi de très bons amis des Grimm. Grâce à Porchon et Latruie (Jambonnet s'était installé à New York), les fillettes apprenaient à penser comme les criminels pour mieux retrouver leurs traces. Tout cela était en définitive bien amusant, sauf les grenades puantes. Pas glop, évidemment.

Sabrina était toujours au chevet de ses parents quand elle aperçut une grosse tête bulbeuse, presque caricaturale, dans le miroir qu'elle avait franchi tout à l'heure. Le visage de Miroir était différent quand il les regardait de l'intérieur : plus intimidant et, pour tout dire, effrayant. Sabrina se disait qu'il se dotait de ce physique inquiétant pour mieux protéger les secrets cachés de l'autre côté.

— Comment vont nos dormeurs ?

— Toujours pareil..., soupira Sabrina.

— J'espère que quelqu'un trouvera un moyen de les réveiller.

Sabrina hocha la tête avec espoir.

— Aujourd'hui, Mamie va interroger nos amis Findétemps qui ont déjà été ensorcelés. Daphné ne se tient plus de joie : elle est dans sa phase princesse !

— Comme toutes les petites filles, laissa tomber Miroir.

— Pas moi ! se défendit Sabrina.

Miroir se mit à rire.

— Bien sûr que non. Toi, tu es une dure !

— Exactement ! dit-elle, ignorant son ton taquin.

Miroir était devenu son ami. À la différence des autres objets magiques, Miroir était aussi un être en chair et en os, bien qu'il ne pût pas quitter le reflet où il était à tout jamais enfermé. Il était devenu le confident de Sabrina, qui lui ouvrait son cœur sans hésiter. Miroir semblait toujours la comprendre, lui.

— Au fait, tu ne m'as toujours pas dit ce que tu voulais, pour ton anniversaire, reprit-il. Ça n'est pas facile de faire des courses quand on est emprisonné dans un miroir. Heureusement que je suis connecté à Internet !

— Tout ce que je veux, c'est un moyen de réveiller mes parents..., murmura Sabrina.

Miroir hocha la tête avec compassion.

— Ne désespère pas, ma petite poulette. Va vite rejoindre les autres, maintenant. J'entends les invités qui arrivent. Surtout, garde un œil sur ton oncle. Il est aussi dans sa phase princesse, d'après ce que j'ai cru comprendre.

Sabrina éclata de rire.

— Ça, c'est tout Tonton Jaco. Il adore les filles...

La tête de Miroir disparut. Sabrina se pencha, embrassa ses parents et se leva.

— On va bientôt vous réveiller. Je vous le jure.



2

La baguette de merlin



orcières, princesses, nains, chevaliers de la Table ronde... les invités les plus insolites s'étaient réunis chez Relda Grimm. Tout ce beau monde parlait à bâtons rompus en grignotant des amuse-bouches et en sirotant le punch maison.

Sabrina repéra un trio de choc qu'elle connaissait bien : trois sorcières qui avaient été autrefois au service du précédent maire de Port-Ferries. Leur mission : nettoyer les dérapages des Findétemps afin que les humains ne soupçonnent pas leur présence. Pour cela, elles avaient largement recours à la magie.

La première, c'était Glinda la Bonne Fée, dont la vie avait été racontée dans *Le Magicien d'Oz*. Ce jour-là, la belle Glinda était moulée dans un tailleur-pantalon vert émeraude et elle tenait une baguette magique surmontée d'une étoile de cristal. La deuxième, Frau Pfefferkuchenhaus, semblait avoir au moins un million d'années. C'était la sorcière dont la maison en pain d'épice avait été grignotée par Hansel et Gretel. Enfin, Morgane

le Fay, bien connue pour son rôle dans l'histoire du roi Arthur, était la troisième larronne.

Glinda, Frau P. et Morgane dégustaient des gougères en évoquant un concours de danse récemment diffusé à la télévision.

Un petit monsieur en costume sombre se tenait coi dans un coin. C'était M. Septnain, l'un des sept nains de *Blanche-Neige*, lui aussi employé à la mairie autrefois. Posté à côté d'un élégant plateau en argent, M. Septnain se servait avec une régularité de métronome de macarons vert céladon et les avalait tout rond. C'était drôle, il avait quelque chose de différent, constata Sabrina. Ah oui, il avait l'air moins simplet, sans le bonnet d'âne dont son ancien patron avait coutume de l'affubler !

Là-dessus, Sabrina tourna les yeux vers Daphné, coiffée d'une tiare à sequins étincelants et installée sur le canapé familial. Elvis, le grand danois de près de cent kilos, était à ses pieds, son énorme tête reposant sur ses cuisses. Blanche-Neige était assise à côté de Daphné.

Contempler Blanche-Neige, c'était comme fixer le soleil au zénith au milieu du mois de juillet. Mlle Neige était grande et mince, avec une peau de lait et des yeux bleus comme les myosotis. Elle provoquait un grand nombre d'accidents de la circulation, car toutes les têtes se tournaient sur son passage.

Mlle Neige était aussi bonne que belle et, par surcroît, championne de judo, de karaté, de kick-boxing et de tir à l'arc. Elle venait trois fois par semaine chez les Grimm pour entraîner les fillettes aux sports de combat. Comme M. Septnain et les Trois Fées, Mlle Neige était au chômage et avait beaucoup de temps libre. Depuis l'élection du nouveau maire, l'école où elle enseignait avait en effet été fermée. Personne ne savait si elle rouvrirait ses portes un jour...

Dans l'ensemble, ces trois derniers mois n'avaient pas été faciles pour Blanche-Neige. Non seulement elle n'avait plus de travail, mais elle avait de grosses peines de cœur. Après qu'elle s'était réconciliée avec son ex-fiancé, le prince Charmant, leur mariage semblait imminent. Hélas, Charmant avait disparu après sa défaite aux élections municipales et, depuis, on n'avait pas revu le bout de son nez. Mamie Relda et les filles avaient

remué ciel et terre pour retrouver Guillaume « Guillou » Charmant, mais il s'était littéralement volatilisé... Mlle Neige était désespérée.

— Bonjour, mademoiselle Neige ! la salua Sabrina.

— Pardon, Sabrina, tu m'as parlé ? demanda cette dernière.

— Blanche-Neige flippe, l'informa Daphné en lui montrant une autre jeune femme belle à couper le souffle.

Aurore Églantine, mieux connue sous son surnom de Belle au bois dormant, se tenait non loin de là avec ses marraines, deux créatures replètes et dodues. Mlle Églantine était aussi belle que Mlle Neige, avec son teint doré, ses yeux chocolat et un sourire doux qui ne quittait jamais son visage. C'était aussi une grande timide. Ces derniers temps, elle avait souvent rendu visite aux Grimm, car Tonton Jaco lui avait demandé son aide pour réveiller Henri et Véronique et Mlle Églantine avait accepté gracieusement. Mais Sabrina savait que les intentions de son oncle étaient intéressées : il en pinçait pour Mlle Églantine. Hélas, la belle princesse était chaperonnée par ses marraines fées : deux dragons répondant aux doux prénoms de Pimprenelle et Pâquerette. Ces aimables créatures avaient signifié à Tonton Jaco l'interdiction formelle de conter fleurette à Mlle Églantine tant qu'il serait aussi chevelu qu'un hippie et qu'il ne serait pas de sang royal. Il y avait peu de chances pour que Tonton Jaco satisfasse un jour à ces deux conditions.

— Il y a un problème entre Mlle Églantine et Mlle Neige ? demanda Sabrina.

— Ben oui : autrefois, Charmant a été le mari d'Aurore, souffla Daphné.

— Oh, malaise, répondit Sabrina sur le même ton.

— J'aimerais boire un peu de vin. Qui veut du vin ? demanda tout à coup Blanche-Neige en se levant.

— Pas moi, parce que j'ai sept ans, objecta Daphné.

— Mais oui, tu as sept ans, répéta distraitement Mlle Neige en se rendant à la cuisine.

Pendant ce temps, Tonton Jaco fondait sur Mlle Églantine, mais Pimprenelle et Pâquerette firent front devant leur filleule.

— Pauvre Tonton, c'est pas gagné ! murmura Sabrina.

— Il est vraiment gaga de Mlle Églantine, constata Daphné en grattant les oreilles d'Elvis.

Le chien, tout content, martela le sol de sa queue.

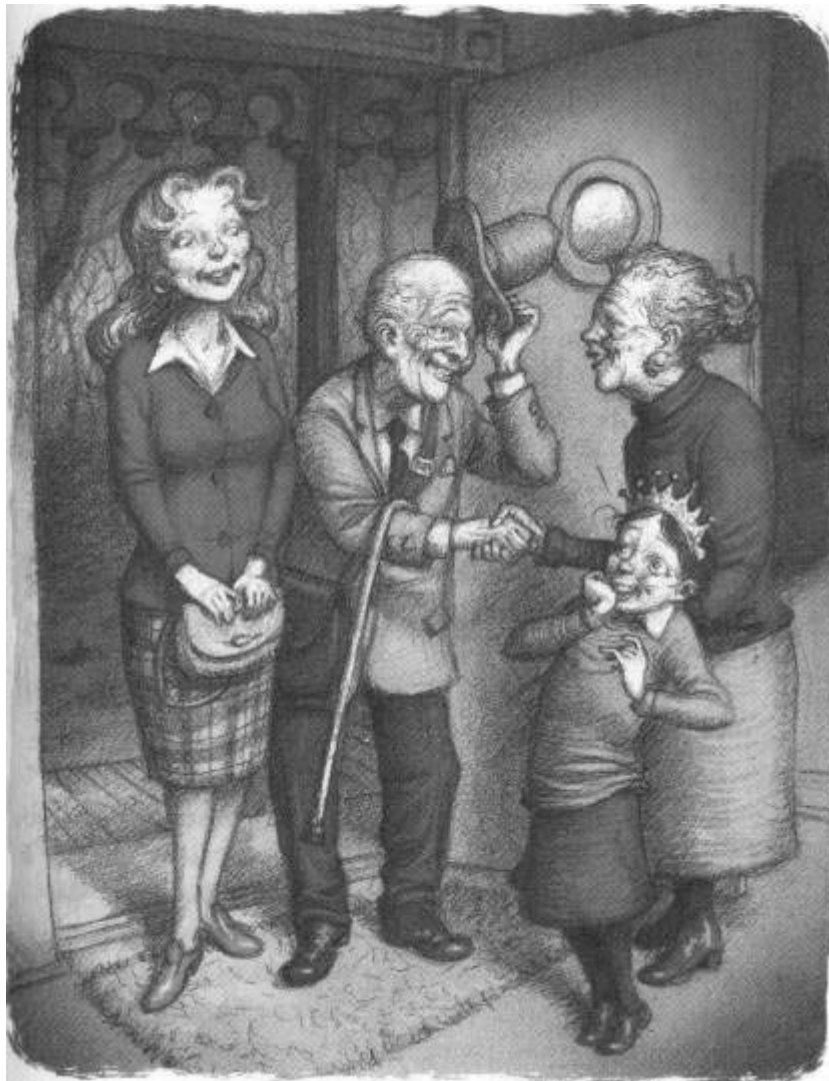
— Je crois que nous devrions trouver une petite amie à Elvis, reprit-elle.

Elvis grogna, se leva et s'éloigna.

— Qu'est-ce que j'ai dit ? s'étonna Daphné.

— Tu l'as vexé. Il est assez grand pour se trouver une copine tout seul !

À cet instant, on frappa à la porte. Mamie Relda s'empressa d'ouvrir. Sabrina et Daphné virent entrer une jolie blonde au bras d'un vieil homme.



— Cindy ! Tom ! Quelle merveilleuse surprise ! s'exclama Mamie. Entrez vite !

La Cindy en question était incroyablement belle avec son petit nez, son ravissant semis de taches de rousseur sur les tempes et son sourire magnifique, particulièrement lumineux. Quant à Tom, il devait avoir quatre-vingts ans bien tassés. Ses joues étaient creuses et ses mains tremblaient. Il marchait voûté à l'aide d'une canne et serrait un cartable en cuir contre sa poitrine. Il faisait très vieux monsieur avec sa veste en tweed et son chapeau en feutre.

— J'espère que nous ne dérangeons pas ? s'enquit Cindy.

— Quand j'ai entendu parler de cette petite fête, j'ai pensé que nous pourrions venir vous aider ! enchaîna Tom.

— Plus nombreux nous serons, mieux ce sera ! renchérit Mamie.

— Et nous pourrons toujours faire la vaisselle, à la fin de la fête, proposa Tom généreusement en s'asseyant sur le canapé.

— Cindy, Tom, je pense que vous connaissez tout le monde ici, sauf mes petites-filles, déclara Mamie Relda. Sabrina, Daphné, je vous présente M. Baxter et sa femme, le Dr Baxter.

— Vous êtes des Findétemps ? demanda Daphné tandis qu'elle serrait la main du vieillard.

Tom éclata d'un bon rire.

— Moi non, mais ma femme oui !

Daphné l'observa, perplexe.

— Je suis Cendrillon, avoua la jolie Cindy Baxter, s'empourprant.

Daphné poussa un cri perçant qui réduisit l'assemblée au silence. Elvis revint fissa dans le salon, prêt à attaquer.

— Désolée, ma sœur est tombée sur la tête quand elle était petite, expliqua Sabrina.

Daphné mit sa main dans sa bouche et se mordit les phalanges – l'une de ses manies quand elle était excitée et heureuse.

— Pas possible Cendrillon.

— Pardon ? fit Cindy.

Daphné retira ses doigts de sa bouche.

— C'est magnifique !

Cindy lui sourit.

— Je suis contente de vous rencontrer, les filles. J'aimais beaucoup votre père.

— Un homme si fin..., renchérit Tom.

— Nous aussi, on l'aime beaucoup..., soupira Sabrina.

— Cindy anime une émission de radio : « Ah ! vous dirai-je, Cindy... », expliqua Mamie Relda. Oh, pardon, peut-être préférez-vous que je vous appelle docteur ?

— Pas de chichis, appelez-moi par mon prénom !

— Nous avons de bonnes nouvelles, annonça Tom fièrement. « Ah ! vous dirai-je, Cindy... » va être diffusé partout dans le pays ! Ma petite femme va prodiguer ses conseils à tous les tourmentés du monde !

— Des conseils ? interrogea Sabrina.

— J'aide les familles qui ont des problèmes, précisa Cindy. J'ai eu une enfance difficile, mon expérience me sert beaucoup.

Elvis renifla le cartable de son mari et grogna. Mamie, gênée, le retint par son collier et le fit reculer.

— Elvis, un peu de tenue, voyons !

Le chien obéit à contrecœur.

Pendant que Mamie enfermait Elvis à la cuisine, Sabrina observa Tom qui prenait tendrement la main de son épouse. Il la regardait comme si elle avait été la huitième merveille du monde. Sabrina avait déjà vu cette expression de bonheur radieux, sur les photos de Mamie Relda et de Grand-Pa Basile... Cindy sourit tendrement à son époux.

Si c'est pas de l'amour..., songea Sabrina.

À cet instant, Puck fit une entrée fracassante, avec un rot très réussi.

— Me voilà ! s'écria-t-il comme si on n'avait attendu que lui pour commencer la soirée.

Personne ne lui prêta attention.

— Regarde-moi, j'ai l'air d'un imbécile heureux ! déclara-t-il à Sabrina en lui montrant le polo que Mamie Relda lui avait demandé de porter.

Puck avait dessiné une bulle au-dessus du crocodile sur son polo. Dedans, il avait écrit au feutre magique : « Mmm, ça sent la chair fraîche ! »

— Joli polo..., dit Sabrina pour lui faire plaisir.

Puck lui adressa un regard de dédain.

— Joli polo, poil au dos ! Je suis l'être le plus diabolique de l'histoire du monde, je sème le désordre et la discorde, j'ai mis des nations à ma botte, je ne peux donc pas sortir avec ce machin qui me donne l'air d'un premier de la classe ! Ce croco sourit comme un bébé gavé de sucre candi. Moi, je dois porter un truc hard bien sanglant ! Ce polo au croco craint.

— Je pense que tout le monde est là ? lança Mamie Relda, interrompant l'insupportable tirade de Puck.

Elle se mit au centre du salon pour s'adresser à ses invités.

— Je suis contente que vous ayez pu venir pour m'aider à réfléchir à notre problème. Je sais que vous êtes tous très occupés ; de plus, il ne fait pas bon parler aux Grimm, par les temps qui courent.

— La Reine de Cœur, je veux dire, la Reine Maire de Cœur ne va tout de même pas nous dicter notre attitude ! déclara Morgane d'un air courroucé.

Un murmure approbateur parcourut la foule.

— Merci beaucoup, reprit Mamie. Comme vous le savez, les Grimm ont la réputation de régler tous les problèmes. Vous avez été nombreux à nous demander notre aide, par le passé, et maintenant, c'est à notre tour de vous demander la vôtre. Aidez-nous à trouver un antidote pour rompre le charme qui tient mon fils et sa femme endormis.

Elle s'interrompit en entendant frapper à la porte.

— Un retardataire ! Sabrina, tu peux aller ouvrir, s'il te plaît ?

Sabrina obéit. Elle faillit tomber à la renverse à la vue de la nouvelle arrivante.

C'était une vieille femme décrépite et vêtue de haillons, avec un regard ombrageux que ses sourcils blancs broussilleux rendaient encore plus terrible. Elle était venue avec sa maison, une chaumière perchée sur deux pattes de poule énormes et grotesques, qui arpentaient le jardin devant la maison avec une curieuse obstination.

— Baba Yaga ! glapit Sabrina.

La vieille sorcière observa Sabrina, l'air très en colère. Ses rides, verrues et cicatrices n'étaient qu'un concentré de haine.

— Moi aussi, j'ai été invitée ! grogna-t-elle, poussant Sabrina pour entrer.

Elle frôla la main de la fillette. Sabrina étouffa un cri de douleur. Elle avait l'impression d'avoir trempé les doigts dans une bassine d'eau bouillante.

Sabrina referma la porte et suivit la sorcière dans le salon. L'arrivée de Baba Yaga mit aussitôt mal à l'aise l'assistance et provoqua même de la peur chez certains. Cependant, Mamie Relda l'accueillit chaleureusement. Elle rappela à la ronde que Baba Yaga connaissait de nombreux secrets de magie.

Les esprits se calmèrent et l'étrange petite fête des Grimm commença.

Les invités allaient et venaient entre le salon et l'étage, examinaient Henri et Véronique, puis proposaient tel ou tel sort, potion ou antidote, recommandaient parfois l'invocation d'un esprit ou les incantations séculaires de druides. Mamie Relda écoutait et notait tout dans son petit carnet à spirale.

M. Septnain fit une proposition qui retint un instant l'attention : et si on retrouvait le prince Charmant ? Son baiser n'avait-il pas la réputation de rompre les charmes d'endormissement ? Sabrina fut séduite par son idée, jusqu'à ce que Mlle Églantine fasse judicieusement remarquer que Véronique Grimm pourrait tomber follement amoureuse de Charmant si ce dernier posait ses lèvres sur les siennes. N'était-ce pas ce qui lui était arrivé ? « Et à vous aussi, les filles ? » ajouta-t-elle à l'adresse de Blanche-Neige et de Cendrillon, qui acquiescèrent en rougissant. Mamie décida donc de n'avoir recours au Prince qu'en dernier ressort, puisque l'antidote Charmant avait des effets secondaires très fâcheux et que Sabrina et Daphné ne voulaient pas de lui comme beau-père.

Le jour se fondit dans un crépuscule gris, puis dans une nuit noire. Les imaginations s'étaient épuisées et la fête prit fin. Il ne restait plus une miette des macarons vert céladon et le punch avait été bu jusqu'à la dernière goutte. Les invités souhaitèrent bonne nuit et bonne chance à la famille Grimm, puis disparurent, certains littéralement. Les Grimm restèrent seuls, avec un carnet entier de propositions mais pas de solution miracle.

Découragée, Sabrina alla se coucher. Tonton Jaco la suivit, portant Daphné profondément endormie dans ses bras, la tiare en travers du cou.

— On ne laissera pas tomber, Bibi, promet Tonton Jaco à Sabrina pendant qu'elle se mettait au lit.

— Je sais..., répondit Sabrina, s'efforçant d'être courageuse.

Son oncle éteignit la lumière et ferma la porte. La fillette attendit que sa vision s'adapte à la pénombre. Elle discerna la maquette d'avion que son père avait faite quand il était petit. Sabrina ferma les yeux très fort et refoula ses larmes. Elle n'en pouvait plus d'attendre...

Sabrina fut tout à coup tirée de son profond sommeil par une série de coups violents et réguliers. Quelqu'un frappait à la porte. Elle baissa les yeux sur Daphné qui ronflait comme une locomotive et se leva.

— J'arrive, j'arrive..., grommela-t-elle.

Elle descendit les escaliers, frissonnant au contact du parquet froid sous ses pieds nus. Le martèlement devenait plus fort, plus impatient. Quand Sabrina ouvrit, elle regretta de ne pas avoir réveillé son oncle ou sa grand-mère auparavant. Devant elle se tenait en effet Baba Yaga.

— Vous avez oublié votre sac à main ? hasarda Sabrina.

— Voleuse ! fulmina la sorcière en pointant son doigt crochu sur elle.

Soudain, une force invisible se noua autour du cou de la petite fille et la souleva de terre.

— Rends-le-moi, sinon je te brise les os en mille morceaux et je me régalerai de leur moelle.

Sabrina ne pouvait plus respirer, encore moins parler et nier le vol que l'affreuse sorcière lui reprochait. Impuissante et au bord de l'asphyxie, elle gigotait comme une marionnette au bout de ses fils.

— Si tu me rends ce que tu m'as volé, je promets de te tuer rapidement ! ajouta Baba Yaga.

— Vieille femme, Sabrina Grimm est sous la protection du Roi des Filous ! cria soudain une voix.

Battant des ailes, Puck sortit de la maison, son épée à la main. Il se posta derrière la sorcière tout en surveillant la

cabane sur pattes de poule qui arpentait inlassablement le jardin.

— Laisse-la tranquille ou tu seras punie par le Roi des Fées, le Prince de la Force cachée, le Phare d'espérance des bons z'à rien et des délinquants, le Chef spirituel de...

Baba Yaga leva sa main restée libre et visa Puck. Un éclair fusa de la pointe de son index et toucha le garçon à la poitrine. L'impact fut si violent qu'il fut projeté à une bonne centaine de mètres plus loin.

Par chance, Mamie Relda, Daphné, Tonton Jaco et Elvis vinrent à la rescousse de Sabrina.

— Laisse-la, Babouchka ! commença Mamie Relda d'un ton solennel.

La vieille dame n'était guère intimidante dans sa chemise de nuit à froufrous, avec ses cheveux en papillotes.

— Ta petite-fille m'a volée, Relda ! hurla Baba Yaga.

— Laisse-la, sorcière, dit Tonton Jaco. Tu n'es pas la seule à avoir des pouvoirs magiques, dans le coin.

Baba Yaga poussa un houmpf de dédain.

— La ferme, minus, ou je t'écrabouille comme une punaise !

Soudain, quelque chose – ou quelqu'un – passa comme un éclair devant Sabrina et se jeta à la gorge de Baba Yaga, qui tomba à la renverse. La pression qui faisait suffoquer Sabrina et la force qui la maintenait en l'air disparurent. Elle retomba sur le sol et porta les mains à sa gorge en aspirant l'air à grandes goulées. Malgré les larmes de douleur qui brouillaient sa vision, elle reconnut son sauveur. C'était ce bon M. Canis. Alerté par le vacarme, il était sorti de sa chambre. Maintenant, il écumait de colère.

— Essayez donc de m'écrabouiller comme une punaise ! aboya-t-il, l'air menaçant.

Baba Yaga leva les mains avec un cri de rage. Une boule d'énergie phosphorescente apparut au creux de l'une de ses paumes. M. Canis partit en arrière et heurta la chaumière sur pattes de poule en poussant un rugissement de douleur. L'impact fut si violent que Sabrina eut peur que M. Canis, pourtant doué d'une force herculéenne, ne soit assommé, mais c'était compter sans son agilité exceptionnelle et ses réflexes

séculaires. Il se jeta sur Baba Yaga, la souleva et la fracassa contre sa chaumière. La vieille sorcière passa au travers du mur, laissant un gros trou entre deux fenêtres crasseuses. Les volets, tels des cils, battirent comme pour se débarrasser d'une poussière gênante.

Tonton Jaco aida Sabrina à se relever.

— Qu'est-ce que tu as fait pour la mettre dans une colère pareille, Bibi ?

— Elle m'accuse de l'avoir volée !

Baba Yaga apparut à l'une des fenêtres de sa chaumière sur pattes de poule.

— Elle est « touchée » ! hurla-t-elle en montrant Sabrina.

— Et toi, tu es tic top dingo ! hurla Daphné, qui s'efforçait de retenir Elvis, prêt à sauter à la gorge de la sorcière. Pire que ça, tu es méchante ! Ma sœur ne t'a rien volé ! Laisse-la tranquille, ou je te jure que ça va barder !

La petite fille se mit en position d'attaque et afficha son « visage de guerrier », une expression plutôt comique, mais qui, pensait-elle, était formidablement intimidante. Mamie Relda n'eut que le temps de faire rentrer Daphné et Elvis dans la maison.

— Rends-moi ce que tu as volé ou je détruis cette maison et ses habitants ! s'époumona Baba Yaga.

— Nous ne savons pas de quoi vous parlez, Baboulia, intervint Mamie.

— Ta petite-fille m'a volé la baguette de Merlin !

— C'est archifaux ! protesta Sabrina. Je n'entrerais pas dans sa baraque crasseuse pour tout l'or du monde !

— Menteuse ! Voleuse ! cria Baba Yaga de toutes ses forces.

— Je crois Sabrina, cria Mamie Relda encore plus fort. Elle n'est pas rentrée chez vous et elle ne vous a pas volée ! Si vous voulez notre aide pour récupérer votre baguette de Merlin, demandez-la poliment. Vous ne pénétrerez jamais chez moi en menaçant ma famille, Baba Yaga ou pas !

La sorcière disparut de sa fenêtre. Un instant plus tard, elle sortit de la chaumière et, s'approchant de Sabrina, pointa sur elle un index déformé par d'horribles verrues.

— Elle...

— Je ne vous ai jamais menti, Babouchka, coupa Mamie Relda.

Baba Yaga resta silencieuse. Elle observa Mamie d'un air sceptique, puis M. Canis.

— Vous retrouverez ma baguette de Merlin ?

Mamie acquiesça.

— Nous viendrons vous rendre visite, demain matin, et vous nous raconterez tout.

— Bien !

— Bien.

La sorcière rentra dans sa cabane. Quelques instants plus tard, la chaumière sur pattes de poule se leva, s'éloigna d'un pas lourd et disparut dans la forêt. On ne vit bientôt plus qu'un ruban de fumée grise s'élever de sa cheminée.

Puck revint et se posa, son épée toujours à la main.

— Elle est où, la carabosse ?

— Partie, dit Sabrina.

— Elle a eu les chocottes ! s'exclama Puck. Elle m'attaque en traître, puis elle file à l'anglaise ! Ah, la misérable coquine !

— Tu auras l'occasion de te disputer avec elle demain. Nous allons lui faire une petite visite, annonça Mamie Relda.

Sabrina leva un regard ombrageux sur sa grand-mère.

— Si tu crois que je vais venir avec toi dans sa sale cabane, tu te fourres le doigt dans l'œil jusqu'au coude !

— Moi, je dis que c'est de la folie ! s'écria Sabrina qui patinait dans la boue, derrière sa grand-mère et Daphné.

La pluie avait détrempé le sol de la forêt. On n'y faisait pas deux pas sans s'y enfoncer comme dans une motte de beurre. Puck fermait la marche, son épée à la main, sans cesser d'énumérer, avec un luxe de détails, les épouvantables sévices qu'il se préparait à infliger à Baba Yaga. Il interrompait parfois ses litanies, le temps de tourmenter Sabrina.

— En son temps, il paraît que c'était une fameuse ogresse, Grimmette ! Ce serait superdrôle si elle vous découpait en morceaux.

— Mais moi, je ne veux pas être découpée en morceaux, se plaignit Daphné avec des larmes dans la voix.

— Personne ne te découpera, la rassura Mamie Relda. Tu verras, ce sera une visite tout à fait charmante.

— Ah, ah ! C'est ce qu'on dit avant d'être haché menu ! s'exclama Puck. Pas de panique, gentes dames ! Je me vengerai de cette vieille bique. Elle va regretter le jour où elle a croisé les pas du Roi des Filous.

Le bavardage de Puck énervait Sabrina.

Baba Yaga avait la réputation d'être une experte en magie noire et d'avoir des humeurs noirissimes depuis près de deux mille ans. La chronique familiale rendait compte de rumeurs diverses, dont la pire était la suivante : elle aurait été ogresse et tueur en série. La dernière fois que Sabrina était entrée dans sa chaumière sur pattes de poule, elle avait eu la peur de sa vie. Baba Yaga l'avait transformée en grenouille, puis elle avait essayé de la croquer⁴. Il ne manquerait plus que Puck déchaîne sa colère !

Les Grimm et Puck arrivèrent enfin dans la partie la plus reculée de la forêt. Les arbres étaient tous morts. Ils avaient entrelacé leurs branches comme s'ils avaient été unis par une étrange et touchante solidarité avant de mourir. Les rayons du soleil ne réussissaient pas à franchir leur cime et à effleurer le sol de sa lumière bienfaisante. Il faisait sombre, humide et froid. Pas un seul brin d'herbe, pas la moindre fleurette ne surgissaient de cette boue noire et collante. Pas un bruit ne frappait l'oreille : nul chant d'oiseau ou grattement d'écureuil, rien, pas même la chanson du vent dans les branches. Même les flic floc sinistres qui scandaient leurs pas avaient disparu. Il régnait un silence sépulcral.

Ils arrivèrent enfin sur un sentier formé, à ce qu'il semblait, de grosses pierres couleur d'ivoire. Sabrina, qui était déjà venue, savait qu'il conduisait chez Baba Yaga et elle savait aussi que ces pierres n'en étaient pas. Puck s'en rendit vite compte.

— Ce sont des crânes humains ! s'exclama-t-il après avoir ramassé un spécimen.

Mamie Relda se méprit sur sa réaction.

— Surtout, n'aie pas peur, Puck, le rassura-t-elle aussitôt.

⁴ Voir Livre III, Le Petit Chaperon louche.

— Peur, moi ? Ah non. Trop cool !

Il actionna la mâchoire du crâne sous le nez de Daphné.

— Embrasse-moi, beauté ! dit-il en contrefaisant sa voix.

La petite fille poussa un cri perçant et se cacha derrière Sabrina. Mamie fronça sévèrement les sourcils à l'adresse de Puck et lui demanda de reposer le crâne où il était.

— Je croyais que tu voulais te venger de Baba Yaga, Roi des Filous... À te voir, on dirait que cette horrible sorcière va devenir ta meilleure copine !

— Je vais déchaîner les foudres de l'enfer sur elle, mais j'apprécie ses manières ! riposta Puck.

— Dis, Mamie, qu'est-il arrivé à ses gardes ? coupa Daphné en scrutant les bois.

Aurore Rouge, Soleil Ardent et Minuit Noir, trois créatures mi-animales mi-humaines, montaient autrefois la garde devant chez Baba Yaga. Aujourd'hui, ils étaient invisibles.

— Ne te bile pas pour eux ! déclara Puck. Ils ne sont pas près de montrer leur sale bobine. Ils ont trop peur de croiser les pas du Roi des Filous !

Sa voix s'enroua sur la fin. Puck, étonné, regarda autour de lui. Il répéta sa phrase : mais sa voix bondit de nouveau vers des notes plus graves sur la fin.

— Tu n'aurais pas attrapé un petit rhume, par hasard ? s'inquiéta Mamie Relda.

— Les Findétemps n'attrapent jamais de rhume ! décréta Puck.

— Ça ne t'empêchera pas d'avaler un bouillon de poule, en rentrant à la maison !

Les Grimm et Puck atteignirent la clôture en ossements humains qui ceignait la chaumière sur pattes de poule. Mamie Relda ouvrit la porte et conduisit les siens dans la courette. Sabrina regardait sa grand-mère avec envie. Mamie n'avait vraiment peur de rien ! Elle serait allée rendre visite à sa meilleure amie qu'elle aurait eu la même expression sereine ! Sabrina doutait d'avoir un jour son courage.

Mamie Relda frappa. Baba Yaga ouvrit, un bol de corn flakes au chocolat à la main.

— Vous tombez mal, c'est l'heure de mon feuilleton quotidien, râla-t-elle, la bouche pleine.

— Nous sommes désolés de vous déranger, s'excusa Mamie, mais ne vouliez-vous pas que nous commencions notre enquête dans les plus brefs délais ?

L'air toujours mécontent, la sorcière maugréa et leur fit signe d'entrer. L'intérieur de la chaumière était aussi effrayant que son extérieur. Des sacs en toile de jute sales, d'où suintait une étrange mélasse verte, s'accumulaient dans un coin sombre. Des cartons qui semblaient renfermer des choses vivantes particulièrement remuantes avaient été empilés le long du mur. Un feu brûlait dans la cheminée, mais dans ses flammes rougeoyantes s'imprimaient des visages implorants. Sabrina n'osait pas s'imaginer piégée avec ces pauvres âmes pour l'éternité dans l'infeste cabane de Baba Yaga. Et encore, le pire, ça n'était pas la crasse et le désespoir qui suintaient de ces murs, mais la sensation étrange qui s'emparait d'elle.

L'angoisse de se retrouver dans ce taudis ? se demanda-t-elle d'abord. Puis elle comprit. Elle était possédée par une rage qui s'exprimait dans chaque goutte de son sang, chaque muscle et chaque fibre de son corps. Elle avait une faim vorace de magie. Sabrina passa avidement en revue les baguettes, anneaux et autres grimoires magiques de Baba Yaga. Qu'on les lui donne, la carabosse ne les méritait pas ! La preuve, elle les laissait traîner ! Elle les négligeait !

— Ça va ? lui demanda Daphné, inquiète, en lui serrant le bras.

Sabrina laissa échapper un soupir, et acquiesça.

— J'aimerais autant ne pas faire de vieux os par ici...

— Où sont vos gardiens, Babouchka ? demanda Mamie Relda à la sorcière.

— Ils ont failli !

— Ça n'est pas une réponse, Babouchka.

La sorcière écumait de rage.

— Ne me posez pas de questions ! Je les avais créés pour une mission ! Ils devaient garder mes biens. Ils ont échoué. Tu n'as pas besoin d'en savoir davantage, Relda !

Sabrina en déduisit que les gardiens étaient morts et enterrés ou plutôt dévorés, et leurs ossements placés dans la clôture.

Pendant cette conversation, Puck n'avait cessé de fouiner dans les placards et les tiroirs avec un incroyable sans-gêne.

— La reliure de ce livre est faite avec de la peau humaine ! s'écria-t-il en le ramassant.

La couverture était hérissée de poils.

— Oui ! tonna Baba Yaga.

Puck la regarda comme s'il allait l'embrasser.

— J'ai trouvé mon Disneyland !

— Heu ? Coucou ? persifla Sabrina. Et les foudres de l'enfer ?

Puck fronça les sourcils et reposa le livre.

— Babouchka, parlez-moi de la baguette de Merlin, reprit Mamie Relda, en sortant son petit carnet à spirale et un stylo.

— Elle était là, elle n'y est plus, raconta Baba Yaga en jetant un regard accusateur à Sabrina.

— Pouvez-vous nous montrer où vous la rangez d'habitude ? demanda Mamie toujours courtoise.

La carabosse les fit entrer dans la pièce voisine, dont le sol était jonché de poussière, de dents, chicots et autres caries. Un vieux chandelier pendait au plafond et un fauteuil inclinable trônait au milieu de la pièce, en face d'une télévision posée sur une table contre un mur. La mâchoire d'un lion, à moins que ce ne fût celle d'un tigre, était posée sur l'appareil. Un vieux cintre enveloppé dans du papier d'aluminium en émergeait, faisant une antenne plutôt inhabituelle.

— Cette baguette est toujours là ! expliqua Baba Yaga.

— Bon, les filles, on va voir si votre entraînement a porté ses fruits ! déclara Mamie Relda. Regardez autour de vous et essayez de trouver des indices.

Ces deux derniers mois, Mamie leur avait enseigné comment développer leur don d'observation. Selon elle, de bons détectives devaient utiliser tous leurs sens pour comprendre une scène de crime : sentir, écouter, examiner et tâtonner dans les coins et recoins. Mais Sabrina avait concocté sa propre méthode. Pour elle, la meilleure façon de retrouver un voleur ou un criminel, c'était de se mettre dans sa tête. À sa place. Quand

elle conjugait la méthode de sa grand-mère et la sienne, elle était cent fois plus perspicace.

Sabrina observa attentivement le salon à la recherche d'indices. Quels indices, au fait ? Le papier peint gondolait sur les murs crevassés... Rien de bizarre à cela. Baba Yaga n'avait aucun goût et vivait dans un taudis, ce que personne n'ignorait. Sabrina remarqua ensuite une tache sombre par terre. Du sang ? Elle préféra ne pas y penser et se dirigea vers une table couverte de fioles et de flacons remplis d'un liquide verdâtre qui ressemblait à du sirop de menthe mais qui était plus probablement un poison mortel. Des choses immondes flottaient dedans. Sabrina reconnut un globe oculaire, des ongles, des rognures et des lunules.

— Sabrina ? dit Daphné. Tu vois quelque chose ?

Sabrina fixait toujours la table. Rien que de très normal, du moins si l'on considérait ce petit tas de caméléons morts comme normal. Mamie leur recommandant d'être très minutieuses, la fillette regarda attentivement sous la table et remarqua une ouverture dans la plinthe. Daphné, qui s'était rapprochée, lui montra des traces de pattes à proximité. La sorcière avait des souris chez elle. Pas étonnant, c'était tellement dégoûtant.

— Quand avez-vous remarqué que la baguette de Merlin avait disparu ? demanda Mamie Relda.

— Tard dans la nuit.

— C'est tout ce qui a disparu ?

— Oui. Vous avez trouvé mon voleur ?

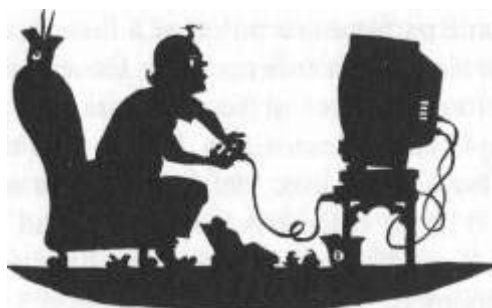
— Nous venons d'arriver ! protesta Mamie.

Baba Yaga fronça les sourcils.

— Tout devra être rentré dans l'ordre demain au lever du soleil, Relda Grimm !

— Je vous en prie, Babouchka, laissez-nous du temps.

— J'ai dit demain !



3

L'horloge enchantée



orsque les Grimm et Puck furent rentrés à la maison, Mamie Relda envoya les enfants faire leur toilette pendant qu'elle préparait l'une de ses spécialités : corn flakes confits au guacamole.

La vieille dame était convaincue que ses étranges recettes, rassemblées lors de ses pérégrinations autour du monde avec Grand-Pa Basile, emportaient l'unanimité. Elle se trompait allègrement : Sabrina détestait la cuisine abracadabrante de sa grand-mère.

Depuis qu'elle vivait chez Mamie, la fillette avait stoïquement mangé de la soupe aux caïeux de glaïeuls, du pâté chinois aux scorpions grillés, des steaks de crocodile assaisonnés à l'ail des ours, des nuggets à la sauce vanille Bourbon, des flocons d'avoine parfumés au raifort et à l'aneth, ainsi que des pancakes fourrés au camembert et aux fraises gariguettes.

Sabrina aurait protesté si son entourage n'avait eu les papilles complètement insensibles. Douée d'un robuste appétit, Daphné avalait tout avec plaisir, même les mets qu'Elvis avait léchés et Elvis était loin d'être un grand gastronome. Quant à Puck, il dévorait sans regarder le contenu de son assiette, du moment que c'était comestible.

Au cours du repas, l'être fée fit de nombreux allers et retours entre sa chaise et la cuisine pour se faire resservir par Mamie Relda. Il essaya aussi de piquer son pain à Daphné, mais elle lui en défendit l'accès par de grands coups de fourchette.

— Puck ! Que se passe-t-il ? demanda Mamie, plus consternée qu'émerveillée par son appétit insatiable.

— Je crève de faim ! s'écria-t-il tandis qu'il avalait tout rond une branche de céleri. Je pourrais manger un cheval et je jure que c'est la pure vérité. Parce que j'en ai déjà mangé un !

Daphné, qui adorait les chevaux et les poneys, poussa un cri d'horreur.

— Ouais ! Jar Jar Binks et Bugul an Aod m'avaient dit que j'étais même pas cap ! rugit Puck, la bouche pleine. Maintenant que j'y repense, ces deux rats me doivent toujours un million de dollars ! Ils m'ont chicané parce que je n'avais pas mangé la selle. Mais la selle, ça ne fait pas partie du cheval !

Mamie, Sabrina et Daphné dévisageaient Puck, effarées.

— J'ai pas raison ?

À cet instant, M. Canis entra dans la cuisine et s'attabla. Non sans difficulté, parce qu'il était devenu trop grand et costaud. Il ne pourrait bientôt plus dîner avec eux..., songea Sabrina, attristée.

— Monsieur Canis ? Notre ami Puck souffre d'étranges symptômes, annonça Mamie Relda avec un petit sourire. Ce matin, il avait une voix enrouée de corbeau, comme s'il nous couvait une angine. Et tout à coup, il a un appétit que rien ne semble calmer.

M. Canis observa Puck avec attention et le flaira.

— Très intéressant. Oui. Vraiment.

Puck se redressa. Son regard passa de la vieille dame à M. Canis.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai ?

Mamie Relda, toujours souriante, hocha la tête.

— Tu verras bien...

Sourcils froncés, Puck tira la langue à Sabrina — la bouche pleine, bien entendu. Il éclata de rire en la voyant verdir.

Là-dessus, on frappa à la porte. Sabrina, qui avait l'appétit coupé par les facéties dégoûtantes de Puck, lui tendit son assiette et se précipita pour ouvrir.

C'était Morgane le Fay. Désespérée.

— J'ai besoin de votre aide ! On m'a volée !

Sabrina poussa un gros soupir.

— Eh bien... Vous êtes la deuxième à nous signaler un vol en l'espace de vingt-quatre heures...

Sabrina détestait les Findétemps. D'une, elle n'aimait pas parler à des animaux doués de la parole ou à des objets animés et parfois polyglottes. De deux, les trolls et autres créatures bizarres lui flanquaient une trouille terrible. D'ailleurs, le souvenir de sa rencontre avec Grigrigredinmenufretin⁵ la faisait encore frissonner d'horreur.

Mais les sorcières, c'était son cauchemar absolu. La plupart étaient grotesques, excentriques, et souvent hirsutes comme si elles n'avaient jamais vu un peigne de leur vie ou couvertes de verrues granuleuses et poilues. Comme si ça ne suffisait pas, ces créatures sentaient une odeur bizarre et avaient un sens de l'humour particulier, compris d'elles seules. Même Glinda, plutôt jolie dans son genre, s'exprimait en gringottant, ce qui exaspérait Sabrina. Pour dire les choses franchement, elle se serait fort bien passée des sorcières.

Mais Morgane le Fay était vraiment belle avec sa silhouette harmonieuse, ses beaux cheveux noirs et ses grands yeux brillants. Mieux, elle était spirituelle, intelligente et pétulante, ce que Sabrina, en bonne New-Yorkaise, appréciait. Tous les hommes en étaient amoureux. Malgré son béguin pour Mlle Églantine, Tonton Jaco faillit tourner de l'œil lorsque Mamie Relda lui demanda si cela ne le dérangeait pas de les conduire chez Morgane.

⁵ Voir Livre II, Drôles de suspects.

La délicieuse enchanteresse vivait dans un appartement situé non loin de la gare, dans un quartier à l'abandon, dont les rues aux pavés inégaux abondaient en nids-de-poule. La cour devant la maison de Morgane était jonchée de détritux et mal entretenue. De nombreuses bicyclettes rouillées s'entassaient contre une remise décrépite. Une camionnette de dératisation, sur laquelle était dessinée une souris dodue prisonnière d'un piège, y était garée.

La démarche chaloupée, Morgane conduisit les Grimm chez elle. Une demi-douzaine d'admirateurs l'attendaient devant sa porte. À sa vue, ils retirèrent prestement leur chapeau, se recoiffèrent à la hâte et rentrèrent le ventre.

— Morgane ! commença l'un d'entre eux. J'ai réparé votre lavabo.

— Oh, Patou, vous êtes trop chou, ronronna Morgane en l'embrassant sur la joue. Je ne vous avais appelé qu'hier...

— Morgane ! Je suis passé au magasin de bricolage et j'ai acheté de la peinture pour repeindre votre salon ! intervint un autre avec autant de fierté que s'il avait gravi l'Everest à reculons.

— Morgane ! Je viendrai demain matin pour vidanger le moteur de votre voiture.

— Morgane ! J'ai installé un nouveau ballon d'eau chaude.

— Morgane ! J'ai réparé le miroir de votre salle de bains.

— Morgane ! J'ai rebouché le trou dans le mur de votre cuisine.

— Vous êtes trop mignons ! Vous devriez accepter que je vous paie ! protesta la fée.

— Ah non, il n'en est pas question ! s'écrièrent ses chevaliers servants, se jetant mutuellement des regards furieux et jaloux.

— Merci d'être venus, mais, voyez-vous, je n'ai pas de temps à vous accorder : j'ai des invités, reprit la belle sorcière.

L'euphorie de ses soupirants fondit comme neige au soleil. Certains crièrent un « Oui, oui, bien entendu, pas de souci, Morgane ! » sans enthousiasme, et tous promirent de revenir à un moment plus opportun. Morgane les remercia et leur fit la bise. Ses admirateurs repartirent à la queue leu leu, l'air béat, comme s'ils venaient de gagner le gros lot. Peu après, ils se

disputaient ; au bout de cinq minutes, ils se battaient comme des chiffonniers.

— Ah, les hommes ! conclut Morgane avec un sourire embarrassé.

Sur ces entrefaites, elle fit entrer la famille Grimm chez elle.

Sabrina fut aussitôt assaillie par des bruits de fusées, de fusils-mitrailleurs et d'hélicoptères. Les murs et le sol vibraient. Elle se demandait si elle n'était pas passée dans la quatrième dimension et n'avait pas atterri sur un champ de bataille futuriste lorsqu'elle remarqua un jeune homme très pâle assis devant un jeu vidéo particulièrement violent.

Il semblait approcher la trentaine, mais sa barbe de trois jours, son ventre replet et ses yeux cernés le vieillissaient beaucoup. Sur son tee-shirt miteux était imprimée une phrase inspirée du *Seigneur des anneaux*, le célèbre roman de J. R. R. Tolkien : « Un anneau pour les gouverner tous. » Des cartons à pizza et des emballages vides et gras parsemaient le sol du salon.

L'entrée des visiteurs n'arracha pas le jeune homme à son jeu vidéo.

— Mordred chéri ! s'exclama Morgane. Nous avons du monde, mon fils.

— Ouais ! lâcha Mordred sans daigner tourner la tête.

— Tu pourrais cesser de jouer pour dire bonjour !

— Mamaaannn ! Je suis en train de battre le niveau quinze ! Tu n'imagines même pas le nombre de points d'expérience que je vais obtenir, après ça !

— Très bien. Puisque tu te conduis comme un sauvage, va dans ta chambre et profite-en pour la ranger ! Tes poupées prennent toute la place.

Mordred regarda sa mère, furieux. Ses yeux devinrent blancs et phosphorescents.

— Ce ne sont pas des POUPÉES, mais des figurines !

Il se leva.

— Je vais dans la salle de bains ! aboya-t-il.

Il sortit de la pièce et claqua la porte.

— Je suis vraiment désolée, dit Morgane. Mordred est un peu...

— À l'ouest ? suggéra Tonton Jaco.

— Dérangé ? enchaîna Sabrina.

— Toc toc ? renchérit Daphné.

— J'allais dire : sans but..., répondit la belle sorcière. Il a passé l'âge de vivre chez papa-maman, mais il ne réussit à garder aucun emploi... Il a travaillé chez McDonald's, Pizza Hut et Burger King. Hélas, ça finit toujours de la même façon. Il se bat avec son patron, il prend le restaurant d'assaut et réduit ses collègues en esclavage. Puis il se remet à ses jeux vidéo...

— Revenons aux faits, Morgane. Question d'efficacité, dit Mamie Relda sans ciller. Que vous a-t-on volé ?

— L'Horloge enchantée, déclara Morgane en ramassant les cornets de frites vides disséminés à travers le salon.

— Pas possible ! s'écria Tonton Jaco.

— C'est quoi ? demanda Sabrina.

Sabrina et Daphné ne connaissaient presque aucun conte de fées, leur père ne leur en ayant jamais lu pour les protéger de leur destin. Maintenant que les petites filles vivaient à Port-Ferries, cette ignorance était un gros inconvénient qu'elles s'efforçaient de corriger. Hélas, Sabrina n'avait encore rien lu sur l'Horloge enchantée.

— C'est l'écrivain Howard Pyle qui en parle, *liebling*. Il l'aurait retrouvée dans le grenier du Père du Temps, expliqua Mamie. C'est une pendule à quantième, à musique et à automates. Des petites danseuses dansent toutes les heures au son d'un carillon de timbres frappés par des marteaux, qui sont actionnés par les pointes métalliques d'un rouleau en bois.

Là-dessus, elle reporta son attention sur Morgane.

— Je pensais que c'était une horloge de légende ?

— Moi aussi ! renchérit Tonton Jaco.

Il se flattait de chasser et chiner l'objet magique. Son manteau garni de poches renfermait anneaux, baguettes et potions en tout genre.

— Cette horloge existe et elle fonctionne à merveille ! répliqua Morgane.

— Vraiment ? demanda Mamie. Mais comment ? M. Pyle a écrit que sa seule fonction était de raconter un conte de fées à chaque heure du jour et de la nuit.

Morgane parut soudain très mal à l'aise.

— Ça n'est pas tout...

— Racontez ! la pressa Tonton Jaco avec un sourire impatient.

— En réalité, c'est une minimachine à remonter le temps...

Sabrina éclata de rire.

Quelle farceuse, cette Morgane !

— Je vous jure que c'est vrai, insista la sorcière. Cette horloge permet de revenir dans le passé pendant une douzaine d'heures.

— C'est pratique ? interrogea Daphné.

— Oui, lorsque j'accepte deux rendez-vous pour le même soir, expliqua la beauté.

— À votre avis, quand a disparu l'horloge ? questionna Mamie, revenant aux choses sérieuses.

— L'horloge était sur la table de la cuisine lorsque je suis rentrée de votre petite fête. Je suis tout de suite allée me coucher. Et ce matin, elle avait disparu.

— Vous avez entendu du bruit pendant la nuit ? intervint Tonton Jaco.

— Rien. Mais la porte d'entrée était ouverte, ce matin. Je me rappelle pourtant l'avoir fermée.

— Vous soupçonnez Mordred ? enchaîna Tonton Jaco.

— Non. Il est honnête. Il ne sait rien, et je le crois.

À cet instant, un chat chaussé de grosses bottes, vêtu d'un treillis et d'une chemise verte, casqué et portant une plaque d'immatriculation militaire autour du cou, sortit de la salle de bains. Il était replet, trapu et poil-de-carotte. Quand il aperçut les Grimm, il eut une crise de panique.

— Tous aux abris ! s'écria-t-il en se cachant sous le canapé.

— Botté, calme-toi ! Tout va bien ! le rassura Morgane. C'est Relda Grimm, son fils et ses petites-filles.

Le chat se décida à sortir de dessous le canapé, mais il resta méfiant. Ses moustaches hérissées frétilaient.

— Vous m'avez flanqué une de ces peurs ! s'exclama Botté. J'aurais pu avoir un *infractusse*. Je suis un vétéran. J'ai vu la guerre. Ça rend nerveux !

— As-tu trouvé quelque chose ? coupa Morgane.

— Eh bien, ma'me Morgane, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle, expliqua M. Botté. Je commence par la mauvaise : z'avez une souris.

— Pouah, quelle horreur ! s'exclama Morgane.

Elle prit son sac à main et le tendit à Botté.

— Je le savais ! L'une d'entre elles a grignoté le fond de mon sac !

Elle passa son index dans un petit trou.

— Maintenant, annonce-moi la bonne nouvelle.

— Y en a pas. Je ne voulais pas vous décourager. Si vous voulez mon avis, faites votre valise, mettez le feu à la baraque et recommencez à zéro à l'autre bout du monde.

— Vous voulez qu'elle abandonne sa maison à cause *d'une* souris ? commenta Sabrina, incrédule.

— Pas le choix. On ne peut rien faire. Ces vermines vont, viennent et vous donnent les pires cauchemars, dévorent vos tartines du petit déjeuner ! Affreux, affreux...

Le chat regarda dans le vide, l'air perdu dans de terribles souvenirs.

— Ça veut dire quoi, « vermine » ? interrogea Daphné.

— C'est un mot qui comprend les rats, les souris et les cafards, expliqua Sabrina.

— Berk ! fit Daphné avec une grimace.

— Va falloir que j'aille dans votre cave, voir s'il y a un nid, reprit Botté.

Sabrina remarqua qu'il tremblait de peur. Elle tira sur la manche de sa grand-mère.

— On a aussi vu un trou de souris chez Baba Yaga, lui rappela-t-elle.

Mamie Relda fit un clin d'œil à sa petite-fille et s'adressa à Botté.

— Cher monsieur Botté, cela vous ennuie si nous vous suivons à la cave ?

— Et mon horloge volée ? se lamenta Morgane.

— Justement. C'est peut-être lié, expliqua Mamie.

Botté regarda les Grimm, l'air sceptique.

— Ça m'ennuie de vous le dire, Relda, mais ça peut être sacrément dangereux. Si ça se trouve, on n'en reviendra pas vivants.

— Tout ce bazar à cause de malheureuses souris ? s'étonna Sabrina.

— Des créatures viles et fourbes ! Bardées de dents et de griffes ! la prévint Botté.

— Nous ferons bien attention, lui promit Mamie Relda gentiment.

— Vous ne direz pas que vous n'avez pas été prévenues ! insista le chat.

— Surtout, faites-moi part de toutes vos découvertes, dit Morgane à Tonton Jaco en lui caressant langoureusement le bras. Oh, comme vous êtes fort, Jacob...

— Je fais de la musculation ! répondit-il d'un air fier.

Mamie Relda tira son fils par l'autre bras.

— Parfois, tu me fais honte, Jacob !

Botté conduisit les Grimm à l'arrière de l'immeuble, où il ouvrit une porte donnant sur une volée de marches qui menait à la cave. Puis il posa son doigt sur sa bouche.

— Pas un bruit. Ces sales bêtes ont l'ouïe fine !

La cave était encombrée par des cartons moisissus qui croupissaient dans un coin, un nombre invraisemblable de raquettes de tennis au maillage distendu, un arbre de Noël synthétique figé sous la poussière avec ses décorations, ainsi qu'une vieille table basse aux pieds branlants. Botté traversa la cave, balaya les toiles d'araignée qui ourlaient les poutrelles avec sa lampe de poche.



— Qu'est-ce que vous cherchez ? chuchota Daphné en regardant dans tous les coins.

— Un nid, murmura Botté. Ou un trou dans le plafond. Les souris sont capables de creuser une galerie de la cave à la cuisine de Morgane.

— Une souris pourrait dévorer un plancher ? interrogea Sabrina.

Qu'une créature aussi petite puisse faire tant de dégâts la stupéfiait.

Botté secoua la tête, l'air dégoûté.

— Ne jamais sous-estimer les pouvoirs des souris, la fillotte ! Elles peuvent creuser une galerie d'un quart de leur taille et avaler le ciment sur quatre mètres. Ces bestioles sont insatiables : elles mangent de quinze à vingt fois par jour. Des enragées ! En plus, elles font une centaine de petits par an, alors

vous comprenez bien que nous sommes en sous-effectif ! C'est l'invasion ! Elles vont dominer le monde et régner sur nous ! prophétisa Botté, s'emportant.

À cet instant, Daphné heurta un carton qui dégringola à grand fracas. Botté bondit comme si un pétard avait grillé les poils de sa moustache. Il se cacha derrière une chaise et hurla aux Grimm de se mettre à couvert.

— L'ennemi attaque !

Mamie Relda l'aida à se relever et le rassura, lui disant que l'invasion n'avait pas eu lieu. Botté se calma et reprit ses recherches.

— Pas de trous ici. Ni de traces en haut. Il n'y aurait donc qu'une souris. Morgane a dû la faire entrer chez elle par mégarde. Ces petites horreurs se glissent dans les manches d'un manteau et y restent tapies pendant des jours. Les souris sont de sacrées malignes. Des coquines ! Des voleuses ! Vous savez qu'en sanscrit, souris, ça se dit *moucha*. Et que la racine indo-européenne *meus* – ou *muh* – signifie « voler », « dérober ». *Mouchaka*, c'est donc « la petite voleuse » !

— Vous êtes certain que c'est une souris ? interrogea Tonton Jaco.

— Z'avez une autre idée ?

— Ma foi, je ne sais pas... Un lilliputien, par exemple ?

— Désolé, mon vieux, les lilliputiens, ça n'est pas mon rayon. Mais tout est possible...

Mamie sortit un crayon et son carnet à spirale de son sac.

— Téléphonez-moi si vous avez du nouveau.

— Vous êtes sur une grosse enquête, Relda ? s'enquit Botté.

Mamie sourit.

— Nous sommes des Grimm. Les enquêtes, c'est notre vie.

— C'est incroyable, l'effet que Morgane me fait ! s'exclama Tonton Jaco sur la route du retour. Non mais, quelle ensorceleuse !

— À un moment donné, j'ai cru que tu allais lui proposer de récurer sa maison du sol au plafond ! grommela Mamie.

Tonton Jaco se mit à rire.

— Pas de souci, Maman, ma femme ne sera pas une sorcière ! Moi, je vise une princesse !

— Tu devrais plutôt viser les indices ! le gronda Mamie.

Elle regarda les fillettes.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

Sabrina et Daphné la dévisagèrent, interdites.

— Pourquoi nous poses-tu cette question ? demanda Sabrina.

— Parce que c'est *votre* enquête ! Alors ? Quelles sont vos conclusions pour l'instant ?

Daphné haussa les épaules, au grand dam de Sabrina. Elle avait espéré que sa sœur avait remarqué quelque chose.

— Allons, les filles ! insista Mamie. Ces deux vols ont un point commun. Lequel ?

— Il s'agit du vol d'objets magiques, répondit Daphné.

— Bravo !

— De plus, ces vols ont été commis au nez et à la barbe des victimes, ajouta Sabrina.

— Excellent.

— Et les victimes sont des fées, continua Daphné.

— Il y a aussi un problème de souris ! enchaîna Sabrina.

— Vous êtes très perspicaces ! déclara Mamie Relda en souriant.

— Tu penses vraiment que des souris se sont faufilees chez Baba Yaga et chez Morgane pour les voler ? interrogea Sabrina. J'hallucine !

— Pourquoi pas ? Nous sommes à Port-Ferries, où tout est possible, rappela Tonton Jaco.

— La Souris verte, la Petite Souris et le Roi des Souris habitent à Port-Ferries, renchérit Mamie Relda. Ne négligeons pas pour autant les lilliputiens...

— Tu doutes que le criminel soit une souris ? demanda Tonton Jaco.

— Les lilliputiens sont de sacrés criminels, si vous vous souvenez bien⁶, souligna Mamie.

— Mais tous les lilliputiens sont en prison, objecta Daphné.

— Justement, allons leur rendre une petite visite ! déclara la vieille dame.

⁶ Voir Livre II, Drôles de suspects.

Sabrina et Daphné échangèrent un regard.

— Le nouveau shérif ne compte pas parmi tes meilleurs amis, objecta Tonton Jaco. Tu penses qu'il va coopérer ?

— On ne risque rien à lui demander sa collaboration, dit Mamie Relda.

— Au contraire, on risque beaucoup ! riposta Sabrina.

Avant son élection, Nottingham, le légendaire ennemi de Robin des bois, avait juré qu'il mettrait les Grimm derrière les barreaux, une fois qu'il serait devenu le shérif de Port-Ferries.

Quand Tonton Jaco se gara devant le poste de police, Sabrina remarqua une pancarte sur la porte du magasin de bicyclettes, juste à côté. « Fermeture définitive », lut-elle.

— C'est une honte ! s'exclama la fillette qui voulait une bicyclette pour son anniversaire.

— On dirait que les temps sont durs pour tout le monde..., commenta Mamie Relda, en montrant le magasin d'antiquités et le fleuriste de l'autre côté de la rue, également fermés.

Là-dessus, les Grimm pénétrèrent dans le poste de police avec un sentiment d'appréhension. Ils se jetaient dans la gueule du loup..., ne put s'empêcher de penser Sabrina avec un frisson. Le nouveau shérif était un homme froid et cynique qui ne se déplaçait jamais sans sa dague. Par chance, il n'était pas là : le bureau était vide.

Des guirlandes de Noël pendouillaient aux murs. Un sapin dépouillé de ses aiguilles mais toujours garni de boules multicolores avait été remisé dans un coin. Ces décorations de Noël dataient de décembre. À cette époque, le shérif Jambonnet et ses deux adjoints, M. Porchon et M. Latruie, officiaient encore à Port-Ferries. Il émanait du bureau une impression d'abandon... Une épaisse couche de poussière s'y était déposée, tel un voile gris. De vertigineuses piles de dossiers se tenaient en équilibre précaire sur les tables. Quant à la plupart des chaises, cassées, elles gisaient sur le sol.

— Il y a quelqu'un ? appela Mamie Relda.

— Le shérif est peut-être parti ? hasarda Sabrina avec espoir. On reviendra !

Malheureusement, la porte du fond s'ouvrit sur le shérif Nottingham. Cet homme de haute taille, aux longs cheveux

noirs, avait un visage sinistre, défiguré par une balafre qui allait de son œil à sa bouche. Il avait été blessé par une flèche de Robin des bois, se souvint Sabrina. Un petit bouc soulignait son sourire grimaçant et désagréable.

— Qu'est-ce que vous voulez ? grommela-t-il en se penchant par-dessus son bureau.

Mamie Relda prit son air le plus aimable.

— Bonjour, shérif, nous n'avons pas encore eu l'occasion de vous parler, depuis les élections, et je pensais que ce serait sympathique de passer vous faire un petit bonjour. Je suis certaine que vous connaissez l'histoire des Grimm, comme tous les habitants de Port-Ferries. Les policiers qui vous ont précédé appréciaient notre collaboration pour résoudre les énigmes criminelles. Je viens donc vous tendre la main – en d'autres termes, vous proposer nos services – pour une coopération fructueuse et dans l'intérêt de tous !

— Tendez la main, Relda Grimm, et je vous la tranche d'un coup de dague ! gronda Nottingham.

Tonton Jaco s'avança courageusement.

— Si jamais vous manquez de respect à ma mère, mec, vous allez avoir des problèmes.

Le shérif écarta les pans de son manteau, révélant sa dague étincelante.

— Vos problèmes viennent de commencer, mec, riposta-t-il.

Tonton souleva les pans de son manteau pour lui montrer des centaines de bagues rutilantes, baguettes et autres anneaux magiques.

— Si vous vous sentez d'humeur à devenir grenouille, shérif, vous n'avez qu'un mot à dire et vous coasserez.

Les deux hommes se toisèrent.

— Pourquoi êtes-vous venus ? demanda Nottingham.

— Nous enquêtons sur une série de vols, répondit Tonton Jaco.

— Personne ne m'a rien signalé ! coupa le shérif.

— Ça ne saurait tarder ! Attendez que nos concitoyens vous connaissent mieux, intervint vivement Mamie Relda. J'ajoute que les victimes sont des amis proches, et entre amis, on est solidaires. Les premières conclusions de notre enquête nous

conduisent ici : nous aimerions que vous nous laissiez interroger les lilliputiens.

Nottingham éclata de rire.

— Impossible, ma bonne dame Grimm. J'ai gracié et relâché tous les prisonniers Findétemps lorsque je suis devenu shérif.

— Mais certains étaient dangereux ! objecta Mamie.

— Balivernes et billevesées ! Désormais, cette ville n'est plus votre joujou, chère madame Grimm. La famille « De-quoi-j'même » s'est bien amusée, alors maintenant, basta, allez voir ailleurs si j'y suis ! Je dirais même plus, c'est ce qui vous pend au nez !

— Expliquez-vous ! fit Tonton Jaco en fouillant ses poches à la recherche d'une arme.

— Je faisais allusion à la taxe.

— Quelle taxe ? demanda Sabrina.

— La taxe d'habitation, voyons ! précisa Nottingham avec un sourire mauvais. Diantre, vous n'avez donc pas reçu ma petite lettre ?

— Non ? Quelle lettre ? questionna Mamie Relda.

Nottingham prit un papier sur son bureau et le tendit à Sabrina. Elle le parcourut rapidement et lut le premier paragraphe à haute voix.

— « Réévaluation de la taxe d'habitation. La ville de Port-Ferries a récemment réévalué à la hausse la valeur de ses propriétés. Selon nos estimations, vous êtes redevable de la somme de cent cinquante mille dollars. »

— Cent cinquante mille dollars ! s'écria Mamie.

— Eh oui, le service public, ça coûte cher... Il faut entretenir les routes pour les bus scolaires, le bureau de la police... Chacun doit payer sa part !

— Même vous ? interrogea Tonton Jaco.

Nottingham partit d'un gros rire.

— Moi ? Je suis exempté ! Je suis un Findétemps.

— Vous ne taxez que les humains ? demanda Mamie Relda.

— Crapule ! cracha Tonton Jaco, furieux.

— Port-Ferries est la patrie des Findétemps, expliqua Nottingham. Trop de gens sont venus s'y installer et nous ont piqué nos boulots. Ils ont profité de nos hôpitaux et de nos

écoles. Mais tout ça, c'est fini ! La Reine Maire de Cœur a édicté un décret que je soutiens à cent cinquante pour cent ! Port-Ferries est une ville Findétemps pour les Findétemps !

— Vous avez donc envoyé cette lettre à tous les humains de Port-Ferries ? Et s'ils ne peuvent pas payer ? objecta Mamie Relda.

— Nous saisirons leurs maisons et leurs terrains, et ils seront expropriés !

— Ça veut dire quoi, « exproprier » ? intervint Daphné.

— Ça veut dire nous piquer la maison et nous mettre à la rue ! expliqua Sabrina, qui comprenait mieux maintenant pourquoi le fleuriste et les magasins de bicyclettes et d'antiquités avaient fermé.

— On ira où si on ne peut pas payer ? demanda Daphné à Nottingham.

— Ce n'est pas mon problème, répondit-il en faisant craquer ses doigts. Mais pas de panique, vous avez jusqu'à vendredi pour allonger la monnaie !

Deux jours seulement..., calcula Sabrina.

Sabrina regardait Port-Ferries par la vitre de la portière. Elle avait l'impression de voir la ville pour la première fois. Les premiers temps, elle avait détesté cette grosse bourgade ennuyeuse et loin de tout que traversait une rivière paresseuse. Maintenant qu'elle s'y sentait chez elle, Port-Ferries se désagrégeait... Des camions et camionnettes étaient garés devant de nombreuses maisons. Des gens y chargeaient des lits, des cartons de vêtements, des magnétoscopes et une foule d'autres objets. Les habitants soumis à l'impôt avaient improvisé des vide-greniers dans l'espoir d'amasser un pécule pour payer, ou pour repartir de zéro ailleurs. Sabrina imagina Nottingham et la Reine Maire sillonnant la ville, se félicitant de leur initiative et se moquant des humains.

— Ne nous inquiétons pas ! dit Mamie Relda, qui, malgré ces paroles optimistes, n'avait jamais eu l'air aussi soucieux.

Elle ne cessait de relire la lettre concernant la réévaluation de la taxe d'habitation. Elle finit par la plier et la fourrer dans son sac à main, puis regarda mélancoliquement le paysage.

— Mamie, nous avons cent cinquante mille dollars ? interrogea Daphné.

Mamie tressaillit. On aurait dit qu'elle revenait de très loin.

— Excuse-moi, *liebbling*, je ne t'ai pas écoutée.

— On a les sous pour payer ?

Mamie Relda flancha, comme si elle avait reçu un coup.

— Tout ira bien, les filles.

Mais Sabrina se faisait un souci monstre. Depuis ses années à l'orphelinat et dans plusieurs familles d'accueil, elle savait quand un adulte mentait.

Et Mamie mentait comme une arracheuse de dents.

Plus tard dans la soirée, les fillettes enfilèrent leur *judogi* – leur veste et leur pantalon blancs de judo. Sabrina aida Daphné à attacher sa ceinture marron, puis elle noua la sienne, qui était jaune. Une fois prêtes, elles sortirent de leur chambre et croisèrent Puck dans le couloir. Il était vêtu de son éternel jean et de son sweat-shirt à capuche vert, mais il avait noué une écharpe noire à sa taille.

— Il faut mériter la ceinture noire pour la porter ! protesta Daphné.

Puck leva les yeux au ciel.

— Je mets les meilleurs coups de pieds aux fesses de toute la ville ! Je suis si bon qu'il n'y a pas de couleur pour moi !

Sabrina haussa les épaules et entra dans la chambre de ses parents et de Miroir. Après avoir embrassé Henri et Véronique, elle passa de l'autre côté du miroir, suivie par Puck et Daphné. Miroir, confortablement installé dans un bon fauteuil, tenait un verre de fine cognac d'une main et des truffes au chocolat de l'autre.

— Mlle Neige vous attend, les renseigna-t-il. Amusez-vous bien !

Leur jolie professeure les attendait dans le *dojo*, à côté du cagibi qui renfermait des chapeaux magiques et des fausses dents. Elle portait un *judogi* blanc identique au leur, avec une ceinture noire. Elle avait relevé ses cheveux en chignon, et était pieds nus.

— Bonjour, les filles, dit-elle en s'inclinant devant les fillettes.

— Bonjour, *sensei*, répondirent Sabrina et Daphné en chœur, faisant de même.

Puck ne bougea pas d'un centimètre.

— Ce soir, nous allons travailler l'enchaînement des blocages et des contre-attaques, expliqua Mlle Neige.

Puck laissa échapper un soupir exaspéré.

— *Encore !* Zut alors, quand va-t-on apprendre à filer une bonne patate ?

Mlle Neige soupira.

— Puck, je t'ai déjà dit que le judo était une technique de défense.

— Puisque c'est comme ça, je vais créer mon propre art martial ! s'exclama Puck. Je l'appellerai le Puck-fu. Il n'y aura qu'un mouvement : le coup de poing en pleine poire.

— Je te souhaite beaucoup de bonheur avec ton coup, Puck, mais Mme Grimm et moi-même voulons que Sabrina et Daphné apprennent à se défendre. Maintenant, en position défensive, pied droit avancé. *Migi jigotai !*

Mlle Neige leur apprit ensuite à bloquer et à esquiver les attaques. Quand la nuit tomba, Blanche-Neige et son petit groupe travaillaient les exercices traditionnels du judo. C'était une excellente professeure, très patiente ; cependant, Sabrina la devinait préoccupée. La fillette savait qu'elle restait inconsolable de la disparition de Charmant. Elle aurait aimé lui dire quelque chose, mais quoi ? Elle ressentait une immense compassion pour la jeune femme, et elle était furieuse contre Charmant, un crétin qui agissait toujours par intérêt. Il avait aidé les Grimm seulement pour impressionner Mlle Neige ou pour promouvoir sa carrière. Sabrina se demandait comment elle pouvait aimer un type aussi arrogant. Il était certes très séduisant, sauf que, dès qu'il ouvrait la bouche, il en sortait de la bave de crapaud.

— Il reviendra..., dit enfin la fillette d'une voix douce.

Mlle Neige sembla soudain au bord des larmes.

— Je l'espère de tout mon cœur, murmura-t-elle.

Elle soupira, puis annonça que le cours était terminé et que le prochain aurait lieu dans deux jours. Les filles la

raccompagnèrent dans le Couloir des merveilles, où elles se séparèrent.

Lorsque Sabrina arriva dans la salle à manger, Puck avalait déjà une deuxième assiette d'un mets liquide de couleur bleue. Mamie Relda avait laissé un mot sur la table pour leur signaler qu'elle était allée se coucher tôt, que M. Canis se reposait dans sa chambre et que Tonton Jaco festoyait en ville. Elle conseillait aux enfants de bien manger, puis de faire leurs devoirs : rechercher les petits peuples et animaux susceptibles de voler des objets magiques. Sabrina avait complètement oublié leur nouvelle et mystérieuse enquête, après leur rencontre avec Nottingham.

— Mamie doit vraiment se faire du souci : il n'y a pas de rouge dans la soupe, se lamenta Daphné en regardant dans la marmite où bouillonnait l'étrange substance bleue.

Les deux sœurs se servirent puis rejoignirent Puck qui leur rendit le pain qu'il venait de leur chiper.

— Vous avez intérêt à être sympas avec moi, les pucerottes, déclara-t-il. Quand vous serez à la rue, vous me demanderez de vous héberger dans la forêt et je ne sais pas encore si j'accepterai !

— On va vraiment être à la rue ? gémit Daphné.

— Mais non ! s'écria Sabrina.

— Pourquoi tu lui mens ? protesta Puck.

Il sourit à Daphné.

— Ça s'annonce mal, moustique. Si j'étais à ta place, j'avalerais le plus de soupe possible : c'est peut-être ton dernier repas avant longtemps ! Tu sais que les clodos fouillent dans les poubelles pour trouver leur boustifaille ?

— Je ne veux pas être un clodo ! rétorqua Daphné.

Elle regarda Sabrina.

— C'est quoi, un « clodo » ?

Sabrina ne répondit pas. Elle se levait de table.

— Donne-moi ton pain, et je te promets un superbe réfrigérateur où tu pourras dormir, proposa généreusement Puck.

— Daphné, ne l'écoute surtout pas ! s'écria Sabrina.

Mais sa sœur tendait déjà son pain à Puck.

— Bon... nous devons nous remettre au travail, déclara Sabrina en poussant un gros soupir.

— Merci, mais sans moi ! dit Puck en quittant la table.

Il avait décidé qu'il était allergique aux livres et qu'étudier n'était qu'une façon détournée d'admettre sa stupidité. Il fila sans demander son reste.

Sabrina chercha des ouvrages sur les êtres et animaux de petite taille dans la bibliothèque de Mamie Relda. Elle choisit un livre du célèbre Tiny Tim d'*Un chant de Noël*, de Charles Dickens, un ouvrage collectif réalisé sous la direction de Tom Pouce et de Poucelina, et enfin, par Pimpanicaille, le *Discours admirable et répertoire d'un magicien qui avait toutes sortes de petits peuples dans des fioles*. Elle compléta l'ensemble par les archives familiales et alla s'asseoir.

Tous les Grimm depuis Wilhelm, lequel avait conduit les Findétemps à Port-Ferries, avaient méticuleusement relaté leurs aventures et observations. Chaque chronique abondait en témoignages précieux lorsqu'il fallait enquêter.

Pendant de longues heures, Sabrina et Daphné s'absorbèrent dans des textes. Elles lurent aussi *Casse-Noisette et le Roi des Souris*, d'E.T.A. Hoffmann, *Les Voyages de Gulliver*, en particulier la visite de Gulliver au pays de Lilliput, abondamment documenté par Jonathan Swift. Si elles apprirent qu'à Lilliput ceux qui mangeaient l'œuf à la coque par le gros bout faisaient la guerre à ceux qui le mangeaient par le petit bout, et que, dans le conte d'Hoffmann, le roi des Souris, à sept têtes couronnées, s'attaquait au général Casse-Noisette, elles ne firent aucune découverte propre à élucider leur mystère.

Il était tard. Sabrina et Daphné tombaient de sommeil. Même Elvis s'était assoupi sous la table.

— Pas très palpitant, d'être détective, conclut Sabrina tandis qu'elle fermait son livre.

— Moi, je trouve au contraire que c'est superexcitant, objecta Daphné.

— Toi, tu es toujours contente ! riposta Sabrina en posant la tête sur son bras. Mamie a sans doute déjà résolu cette affaire, mais elle ne nous dira rien.

— C'est parce qu'on est en formation. Mamie veut qu'on se débrouille sans elle.

— Mamie veut surtout nous faire tourner en bourrique ! Port-Ferries est rempli de dingues, d'animaux qui parlent et d'individus minuscules, sans compter les sorcières, qui peuvent aussi changer de taille à volonté. Comment restreindre notre champ de recherche ?

— En réfléchissant ! Souviens-toi, nous formons une superéquipe.

Malgré sa fatigue, Sabrina réussit à sourire à Daphné.

— Viens, Elvis, tu as sans doute besoin d'aller faire un tour, dit-elle tout à coup.

Dans sa hâte à se lever, le gros chien se cogna à la table. Sabrina lui ouvrit la porte et Elvis fonça.

— Ne t'éloigne pas !

Elle reprit à l'adresse de Daphné :

— Je vais à la cuisine, tu veux quelque chose ?

Daphné secoua la tête. Elle s'assoupissait, la tête posée sur un gros livre qui évoquait une ville du pays d'Oz dont les citoyens étaient faits de morceaux de puzzle.

Une fois dans la cuisine, Sabrina prit un verre dans le placard et ouvrit le réfrigérateur. Un reste de sauce bolognaise et un bol avec un Post-it jaune fluo où était écrit « Danger, saucisses ! Ne pas donner à Elvis » lui sauta d'abord aux yeux. Les saucisses avaient un effet néfaste sur les intestins du danois. Sabrina prit la bouteille d'eau que son oncle gardait toujours au frais, se servit et but à grandes gorgées. Ce n'est qu'après qu'elle entendit les aboiements furieux d'Elvis.

Elle regarda par la fenêtre. Le chien, posté à la lisière du bois plongé dans la nuit, grondait et aboyait. C'était sans doute Puck qui lui préparait une mauvaise blague, se dit Sabrina. À moins qu'Elvis ne fût perturbé par les étranges nuages qui roulaient au-dessus de la maison, se ravisa-t-elle après avoir jeté un regard inquiet au ciel d'aspect et de couleur inhabituels. Elvis détestait le tonnerre et les éclairs. Il se cachait toujours sous son lit pendant les orages.

À moitié rassurée, Sabrina s'éloigna de la fenêtre. Elle remettait l'eau dans le réfrigérateur lorsqu'elle entendit un cri

affreux qui la fit de nouveau se précipiter à la fenêtre. Au clair de lune, elle aperçut Tonton Jaco qui courait comme un perdu. Puis il y eut un psshitt, et Jacob s'écroula. Au moment où il tomba face contre terre, Sabrina découvrit avec horreur qu'il avait une flèche plantée dans le dos.



4

L'éllixir de longue vie



Sabrina laissa tomber son verre, qui se fracassa sur le carrelage de la cuisine. Le bruit l'arracha à l'immobilité hypnotique dans laquelle l'avait plongée l'horrible scène. Elle courut dans la salle à manger, secoua sa sœur et la força à plonger sous la table.

— Ne bouge surtout pas ! lui ordonna-t-elle.

Puis elle courut dans le jardin sans prendre le temps de se chauffer, en appelant Mamie Relda et M. Canis à cor et à cri.

Elle s'approcha de Tonton Jaco. Face contre terre, il baignait dans une mare de sang. Sabrina le retourna le plus doucement possible. Il poussa un gémissement.

— Tonton ?

Bizarre... C'était Tonton et, en même temps, ce n'était pas lui, songea-t-elle, l'observant mieux.

Ce Jaco-là avait un bouc et ses cheveux grisonnaient sur les tempes. Une épaisse cicatrice entaillait son cou, comme si on

avait essayé de le pendre ou de l'étrangler. Son regard exprimait une intense souffrance.

— C'est toi, Bibi ? chuchota-t-il.

— Oui, c'est moi ! répondit la petite fille, avant d'éclater en sanglots. Mamie et M. Canis vont arriver !

— Tu parais bien jeune, Bibi. À peine douze ans...

Il délire parce qu'il souffre ! pensa Sabrina. Un docteur vite !

— À l'aide ! cria-t-elle.

Le vent qui soufflait de plus en plus fort emporta sa voix.

— Au secours !

Elvis faisait chorus et aboyait comme un enragé. Enfin, Sabrina vit Mamie Relda et Canis s'approcher en courant.

— *Liebling*, que se passe-t-il ? la pressa sa grand-mère, en chemise de nuit et le visage recouvert d'un masque d'argile verte.

— C'est Tonton Jaco ! Il est blessé ! expliqua Sabrina en leur montrant son oncle.

Mais il n'y avait plus personne ! Incroyable, Tonton Jaco s'était volatilisé ! La fillette, sidérée, scruta le jardin, puis la lisière des bois. C'était impossible ! Comment avait-il pu s'éloigner aussi vite alors qu'il était grièvement blessé et, qui plus est, sans qu'elle le remarque ? Elle scruta le sol, cherchant des traces de sang. Rien. Tout avait disparu !

— Il était là... Avec la flèche dans le dos ! Il allait mourir !

Elvis flaira l'endroit où gisait Tonton Jaco un quart de minute plus tôt et poussa un long gémissement.

— Tu te trompes, petite fille, déclara M. Canis. Tu sais que j'ai un flair exceptionnel, et je ne décèle aucune odeur de sang.

— Tu as dû faire un cauchemar, renchérit Mamie Relda. Grand-Pa Basile aussi était somnambule.

— Non, je l'ai vu ! Je vous le jure ! Il faut le retrouver, c'est très grave ! insista Sabrina.

À cet instant, Tonton Jaco les rejoignit sur les lieux en sifflotant. Il n'avait ni trace de corde dans le cou, ni petit bouc, et il semblait euphorique.

— Pourquoi un tel vacarme à une heure pareille ?

À sa vue, Sabrina fut prise de vertige. Mille petites étoiles scintillèrent devant ses yeux.

— Mais... tu étais blessé..., balbutia-t-elle avant de s'évanouir.

Le lendemain matin, Sabrina ouvrit les yeux avec la sensation d'avoir dormi au moins cent ans. Elle descendit dans la salle à manger, mal réveillée, et surtout, gênée de s'être ridiculisée la veille au soir.

Quand elle aperçut Tonton Jaco qui rentrait avec des chouquettes, elle se dit que sa grand-mère avait peut-être raison. Et si elle avait fait un mauvais rêve ?

— Tu vas mieux, Sabrina ? s'enquit Mamie Relda, apportant dans la salle à manger une purée de pommes de terre violette.

La vieille dame servit copieusement son petit monde, doublant la portion de Puck. Elvis s'allongea sous la table et lécha les pieds de Sabrina comme pour lui manifester sa solidarité. N'avait-il pas été témoin de l'étrange incident de la veille ? Hélas, Elvis n'était pas doué de la parole...

— Oui, je vais bien, répondit Sabrina, bien qu'elle fût tourmentée par une migraine.

— Nous nous sommes fait du souci, lorsque tu t'es évanouie, reprit Mamie. Tu as dû toucher un objet magique par accident, lors de notre visite d'hier chez Baba Yaga. D'où cette hallucination.

— Ça veut dire quoi, « hallucination » ? s'enquit Daphné.

— Voir des choses qui n'existent pas, expliqua Sabrina.

— Perdre la boule. Yoyoter, si tu préfères ! ricana Puck.

— Nous devons être très prudentes, le jour où nous retournerons chez Baba Yaga, fit Mamie Relda en s'attablant.

— Ah ça, non ! s'écria Sabrina. Pas question de retourner dans cette poubelle sur pattes.

— Youpi ! s'exclama Puck. On part tout de suite ? La carabosse est supercool.

— Il faudra pourtant la revoir si nous voulons retrouver la baguette de Merlin, reprit Mamie Relda en embrassant Sabrina sur le front. Dépêche-toi donc de manger ta petite purée de vitelottes, ma minette, et file t'habiller. Une grande journée nous attend !

— Ouaiiis, on continue l'enquête ! s'exclama Daphné entre deux bouchées.

Mamie acquiesça.

— Oui. Mais avant, nous allons payer notre taxe d'habitation.

Le palais de justice, un grand bâtiment cossu qui ressemblait étonnamment à un temple antique, avec son dôme et ses colonnes en marbre, se dressait juste à côté du poste de police. De nombreux manifestants furieux en faisaient le siège, brandissant des pancartes. « À bas la taxe ! » lut Sabrina sur l'une d'elles.

— Ils n'ont pas l'air content..., commenta-t-elle.

— Relda, je crois qu'il vaut mieux que je reste dans la voiture, déclara M. Canis après s'être garé.

— Vous avez raison, mon bon ami. Un individu de deux mètres entre homme et loup pourrait attirer l'attention... De toute façon, nous ne serons pas longues.

Mamie Relda et ses petites-filles se frayèrent un passage à travers la foule désespérée. Un homme prit Sabrina par le bras et plaida sa cause passionnément.

— Ils ne peuvent pas nous faire une chose pareille ! On n'a nulle part où aller !

Apeurée, Sabrina repoussa le manifestant et courut rejoindre sa grand-mère et sa petite sœur qui avaient pris de l'avance. Toutes trois entrèrent dans la salle des pas perdus, où un garde en faction leur indiqua la direction du bureau des impôts.

— Il y a du monde ? demanda Mamie.

Le garde hocha la tête et éclata de rire.

— Je crois bien que vous êtes la première !

Mamie et les fillettes parvinrent au bout d'un long couloir où se trouvait le bureau des impôts, comme le signalait une plaque en cuivre sur la porte. « Le précepteur est dans l'escalier, il revient dans un petit quart d'heure », lut Sabrina sur le Post-it juste en dessous.

— Eh bien, on va l'attendre, dit Mamie.

Mais le quart d'heure s'éternisa. Deux heures plus tard, Mamie Relda, Sabrina et Daphné patientaient toujours, lorsqu'elles aperçurent une bonne femme courtaude et crapaude, genre petit pot à tabac, se profiler à l'autre bout du couloir. Sabrina reconnut la Reine de Cœur, le célèbre personnage du non moins célèbre conte de Lewis Carroll, *Alice*

au pays des merveilles, devenue la Reine Maire de Cœur depuis son élection. Cette créature était aussi antipathique que laide. Elle ressemblait à Sa Majesté Carnaval avec son rouge à lèvres écarlate, son ombre à paupières mauve cardinal, ses sourcils passés au brou de noix et une mouche noire en taffetas sur la joue. La Reine Maire portait une robe pourpre de soie et de dentelle, brodée de petits cœurs, qui la boudinait. Elle brandissait un mégaphone d'une main rose poupine, et était suivie par la foule furieuse qui agitait le courrier exigeant le paiement de la taxe d'habitation sous peine d'expropriation. La Reine Maire semblait ravie de cette colère et de ce désespoir, à moins que, comme les clowns, elle ne se fût fardé un sourire permanent sur les lèvres ?



— Ce qui est fait est fait ! hurla-t-elle dans son mégaphone.

Les gens pressèrent leurs mains contre leurs oreilles.

— La ville a besoin de sous ! Payez ou partez !

— Puisque c'est comme ça, je vais prendre un avocat ! la menaça un manifestant.

— Prenez ce que vous voulez ! cria de nouveau la Reine Maire, terminant sur une note aiguë qui leur déchira les tympans. Mais, voyez-vous, les avocats de Port-Ferries sont dans la même galère que vous, mon brave ! Maintenant, dispersez-vous, sinon je vous fais tous boucler par le shérif !

— Pour quel motif ? Le droit de protester est légal dans ce pays ! cria un autre manifestant.

— Je vous ferai enfermer parce que vous êtes laids à faire peur ! Filez !

Les manifestants s'exécutèrent. Mamie, Sabrina et Daphné restèrent seules avec la Reine Maire. Cette dernière les regarda en gloussant et ouvrit le bureau des impôts, puis elle entra, arrachant le Post-it au passage.

Mamie Relda et les filles la suivirent dans une pièce aveugle tristement meublée, avec un guichet qui séparait la salle d'attente du bureau proprement dit. La Reine Maire s'installa derrière le comptoir, où elle posa un timbre en argent.

— Bonjour, Madame la Reine Maire. Je ne savais pas que c'était vous qui perceviez les impôts, commença Mamie en s'approchant.

La Reine l'ignora. Elle sortit un magazine féminin d'un tiroir et le feuilleta.

— Hello ? fit Sabrina.

Daphné tira sur la manche de Mamie pour lui montrer une pancarte au mur : « Sonnez pour appeler, SVP ! »

Mamie dévisagea la Reine comme si elle allait lui sauter à la gorge et l'étrangler, puis elle poussa un soupir et tapa sur le timbre d'une main légère. Cling. La Reine daigna enfin lever les yeux de son journal et leur sourit de toutes ses dents, qui étaient jaunes et crochues.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Bonjour, Madame la Reine Maire, je ne savais pas que vous perceviez les impôts, répéta Mamie.

— C'est un travail trop amusant pour que je le délègue ! déclara-t-elle avec un petit rire coquet. Vous aimeriez sans doute savoir si vous pouvez vous dispenser d'acquitter cette taxe ?

— Au contraire, je suis venue la payer, objecta Mamie tout en tirant de son sac une épaisse liasse de billets.

La Reine Maire rougit sous son épais fond de teint blanc. Elle voulut parler, mais elle s'étrangla.

— Vous..., dit-elle enfin.

— Je viens payer. Nous sommes bien dans le bureau des impôts ?

La Reine semblait sur le point de s'évanouir.

— Oui..., bafouilla-t-elle.

— Parfait, dit Mamie en lui tendant sa liasse de billets. Voici cent cinquante mille dollars tout rond, le compte est bon.

La Reine, se ressaisissant, tira son mégaphone de dessous le comptoir.

— NOTTINGHAAAMMMMMMM ! hurla-t-elle.

Sabrina se boucha les oreilles.

Un instant plus tard, le shérif entra dans le bureau au pas de course.

— Pas la peine de crier comme une perdue, je vous ai entendue, la Reine Maire ! Je suis très occupé ! Dehors, il y a une bande de cinglés et, par-dessus le marché, un dingue prétend avoir vu un dinosaure batifoler sur le mont Taurus. Non mais franchement ! Un dinosaure, et puis quoi encore ! Je l'ai mis en cellule, le temps qu'il cuve son vin !

— On s'en fout ! hurla la Reine Maire dans son mégaphone. Les Grimm sont venues payer leur taxe d'habitation !

Nottingham rit à gorge déployée, jusqu'à ce qu'il comprenne que sa patronne ne plaisantait pas. Il asséna son poing sur le comptoir, jura et cracha sur le lino.

— Vous semblez déçu ? Pourquoi ? demanda Mamie Relda, visiblement ravie de sa colère.

Super, Mamie fait l'innocente ! se réjouit Sabrina.

Nottingham arracha la liasse des mains de la Reine, recompta chaque billet comme s'il craignait une entourloupe, puis il les jeta sur la table.

— J'aimerais avoir un reçu, s'il vous plaît, reprit Mamie d'une voix toujours très douce.

La Reine Maire grogna, mais elle prit un carnet de reçus et y griffonna quelques mots. Elle tendit la page à Mamie.

— Vous aurez de mes nouvelles ! dit-elle, l'empêchant de prendre le reçu.

— Je n'en ai jamais douté ! répondit la vieille dame en le lui arrachant d'un geste leste.

Elle le fourra dans son sac, prit les fillettes par la main et toutes trois sortirent sans se faire prier.

— Bonne journée ! claironna Daphné avant de refermer la porte.

Pendant qu'elles remontaient le couloir, Sabrina entendit la Reine Maire et le shérif se chamailler. Une fois dehors, les trois Grimm eurent un élan de compassion envers les manifestants désespérés.

— Les pauvres..., soupira Mamie Relda. Si j'étais riche, je paierais pour eux...

— Il n'y aura jamais assez d'argent : la Reine Maire veut qu'ils quittent Port-Ferries... déclara Sabrina. On devrait aussi se faire du souci pour nous. Que va-t-il se passer si nous sommes la dernière famille humaine à rester en ville ?

— Je n'en sais rien, *liebbling*, répondit la vieille dame tandis qu'elles descendaient les marches du palais de justice. Pour l'instant, nous devons reprendre notre enquête ; sinon, Baba Yaga va perdre patience.

Soudain, le shérif Nottingham se rua à travers la foule en agitant un papier.

— Hé, ma bonne dame Grimm !

— Il y a un problème, shérif ? demanda Mamie.

— Oui ! Et même un sacré gros !

Sabrina ne put s'empêcher de fixer l'horrible cicatrice qui le défigurait. Était-ce cette balafre qui l'avait rendu si laid, ou l'était-il de naissance ?

— Je crois que nous avons fait une erreur dans le calcul du montant de votre taxe d'habitation.

— Oh, une ristourne ? s'exclama Mamie Relda en applaudissant.

Le shérif partit d'un gros rire.

— Non, une majoration. Vous occupez presque un hectare de terrain de grande valeur. Je crains donc que nous ne devions élever le montant de votre taxe.

— De combien ? demanda Sabrina d'un air soupçonneux.

— Eh bien... disons trois cent mille dollars, lâcha le shérif après réflexion.

— C'est honteux ! protesta Mamie Relda.

— Pas du tout, déclara le shérif avec un sourire triomphant.

— Et quand nous aurons payé, qu'allez-vous exiger ? Une taxe sur l'air que nous respirons ? Sur la boîte aux lettres ? Vous voulez vous débarrasser de nous ! s'écria Sabrina.

— Ma foi, ma bonne dame Grimm, vos petites-filles sont plus malignes que je ne le pensais, constata le shérif. Au fait, je vous rappelle que vous avez jusqu'à demain vendredi pour payer.

Là-dessus, les trois Grimm et Canis rentrèrent à la maison. Mamie Relda, perdue dans ses pensées, monologuait en allemand. Elle prépara des sandwiches au beurre de cacahouète et aux pétales de rose pour Sabrina, Daphné et Puck, puis convoqua Tonton Jaco et M. Canis dans sa chambre.

— Ça va mal..., dit Daphné.

— Pas de souci, moustique, tu t'habitueras vite au froid de la rue, persifla Puck qui tartina son sandwich de moutarde aux huit épices.

— Mamie trouvera une solution ! coupa Sabrina en colère, lui lançant un regard qui signifiait « Toi, la ferme ! ».

Un long moment plus tard, Tonton Jaco revint.

— Bonne nouvelle, les cocottes, je vais vous aider dans votre enquête ! Votre grand-mère est un peu préoccupée par ces histoires d'impôt, en ce moment, mais il n'y a pas de quoi se faire du mouron.

— C'est ce que Mamie affirmait, hier, quand nous ne devions que cent cinquante mille dollars, lui fit remarquer Daphné.

— Bah, ce sont des bricoles. Alors, où en sommes-nous avec l'enquête ?

— C'est l'impasse, laissa tomber Sabrina.

— Des suspects ?

— Trop pour les compter..., enchaîna Daphné.

Tonton Jaco se gratta la tête.

— On va faire fonctionner nos petites cellules grises. Les deux victimes sont des Findétemps. On leur a volé un objet magique. Le voleur est de petite taille. Quels autres points communs ?

— Ce sont des femmes, intervint Daphné.

— Avec de puissants pouvoirs ! ajouta Sabrina.

— Elles étaient présentes à la fête de l'autre soir, intervint Puck sans lever les yeux de son quatrième sandwich.

Les regards se tournèrent vers lui. Sabrina était sidérée qu'il ait remarqué ce détail.

— Très juste, mon Puck-Puck, s'exclama Tonton.

— Tu crois qu'il y aurait un lien ? demanda Sabrina.

— Possible. Il faudrait interroger les autres invités, pour savoir s'ils ont aussi été volés.

— Il y avait beaucoup de monde, alors par qui commencer ? s'enquit Daphné.

Tonton Jaco sourit.

— Pourquoi pas par Aurore Églantine ?

Sabrina leva les yeux au ciel.

En chemin, Tonton Jaco chanta les louanges de la belle Aurore, s'extasia sur son intelligence et émit l'espoir qu'elle ne fût pas mêlée à ce mystère. Bientôt, même Daphné fut lasse de ses litanies. Puck quant à lui menaça à plusieurs reprises de sauter de la voiture en marche. Sabrina était prête à le suivre. Par chance, ils arrivaient !

Aurore Églantine tenait le café *Au Grain de l'ivresse*, situé entre le palais de justice, le port et la gare, sur les bords de l'Hudson. Le Grain de l'ivresse était apprécié par les amateurs de café. L'ardoise en vitrine proposait des cafés pour tous les goûts, du simple expresso au *latte macchiato*. On pouvait aussi se restaurer, car le Grain de l'ivresse proposait des muffins, des scones, des cookies, des beignets et autres mignardises. Sabrina savait que l'endroit était souvent bondé. Le café semblait avoir le même effet sur ses amateurs que la magie sur elle : une dépendance totale. À New York, sa mère faisait parfois une petite heure de queue pour s'acheter un café au lait au prix du caviar d'Iran.

Avant d'entrer, Tonton Jaco passa ses doigts dans ses cheveux, souffla dans ses paumes pour s'assurer que son haleine était fraîche et arrangea le col de sa chemise.

— Ça va ? Je suis présentable ? demanda-t-il ensuite aux trois enfants.

— On s'en fiche ! C'est qu'une fille ! coupa Puck. Rien de folichon, franchement !

— Tu ne diras pas toujours ça..., prophétisa Tonton Jaco avec un sourire entendu.

— On parie ?

— Tu es trop tic top ! s'exclama Daphné en défroissant les manches du manteau de Jacob. Un vrai tombeur !

Tonton Jaco lui adressa un clin d'œil reconnaissant et entra, suivi des enfants. Le café était plein. Les clients déjà installés conversaient ou travaillaient sur leur ordinateur portable en dégustant tranquillement leur café. Les autres attendaient leur tour de commander en scrutant la vitrine bien garnie. Ceux-là étaient impatients, agités et très nerveux.

Mlle Églantine s'affairait derrière le comptoir. Même avec ses cheveux tirés en arrière et son tablier, elle était belle à couper le souffle. Elle encaissait, passait les commandes et essayait de servir les gens le plus vite possible, ce qui n'était pas facile. En effet, non seulement les commandes étaient ridiculement compliquées, mais certains clients donnaient des instructions détaillées pour la préparation de leur sacro-saint café.

— Je veux un grand déca avec du lait de soja froid et des noisettes sans sucre, demanda l'un.

— Un triple expresso avec du lait sans lactose et du sucre de canne, enchaîna un deuxième.

— Un grand *chai masala* à la cannelle, continua un troisième.

Les Grimm et Puck attendirent comme les autres.

— Bonjour, Jacob, dit Aurore tendrement quand vint leur tour.

— Bonjour, Aurore. Vous êtes superbe...

La jeune femme s'empourpra.

— Toujours aussi complimenteur.

— Et vous, toujours aussi jolie...

— Vous lui faites perdre son temps et le nôtre ! intervint une vieille dame au bout de la queue.

— Désolée, madame Finnegan, je suis à vous tout de suite, répondit la princesse.

— Allez, mon gars, magne-toi les fesses ! renchérit un homme au milieu de la file. Ça fait un bail qu'on attend !

Sabrina se crispa.

— Ces malades vont finir par nous lyncher !

— Aurore, que se passe-t-il ? demanda tout à coup Pâquerette qui s'approchait, Pimprenelle à ses côtés.

Dès qu'elles aperçurent Tonton Jaco, elles froncèrent les sourcils.

— Passez commande ou partez ! lâcha Pimprenelle, la bouche pincée.

— Bonjour, mesdames, nous serions ravis de passer commande, dit Tonton Jaco. Comme nous n'avons pas déjeuné, nous allons prendre des muffins aux myrtilles. Avec un café pour moi.

— Quel café ? aboya Pâquerette.

— Quelle drôle de question !

À ces mots, un murmure désapprobateur s'éleva de la file.

— Amateur, va, marmonna Mme Finnegan avec dédain.

— Il prendra un mélange arabica d'Afrique, dit Aurore aux deux marraines fées.

Ces dernières lui lancèrent un regard soupçonneux, mais elles repartirent préparer la commande, les laissant seuls.

— Vous prendrez bien une petite pause, Aurore ? demanda Tonton Jaco, enjôleur.

— Non ! crièrent les clients dans la file.

— J'hésite, c'est le coup de feu du déjeuner...

— Juste une petite seconde, insista Tonton avec son sourire le plus irrésistible.

Mlle Églantine retira son tablier en riant.

— Je reviens tout de suite ! dit-elle en le jetant sur le comptoir, indifférente aux protestations de la clientèle.

Tonton Jaco ouvrit tout grand la porte et poussa les enfants dehors, puis il s'inclina devant Aurore lorsqu'elle passa devant lui.

— Je suis désolée de l'agressivité de nos clients, soupira Aurore.

— Par comparaison, les Harpies – j'ai nommé ces dames Aello, Ocypète et Podarge – sont de petits anges ! gloussa Tonton Jaco.

— Vous avez de la chance, Jacob : cette fois, Pâquerette et Pimprenelle n'ont pas essayé de vous transformer en crotte de coccinelle ! répondit Aurore.

— Je vous avais bien dit que je conquerrais leur petit cœur tendre.

Aurore sourit.

— J'ai passé une bonne soirée, hier, vous savez.

— Je suis confus d'avoir été si maladroit avec les boulettes de viande, avoua Tonton, rougissant comme une jeune fille.

— Étonnante, en effet, cette force de propulsion, déclara Aurore malicieusement.

— Mille excuses... Je suis un idiot fini. Je crains de tacher toute votre garde-robe.

— Ça n'est pas très grave, je suis une accro du shopping, avoua la princesse.

— Aaaargh, par pitié ! geignit Puck. Chéri par-ci, chérie par-là, je n'en peux plus !

— Pour une fois, je suis de ton avis, renchérit Sabrina. Au fait, ne sommes-nous pas censés enquêter ?

Une voix s'éleva tout à coup derrière eux.

— Bonjour !

Les Grimm, Puck et Aurore firent volte-face. Tom Baxter les hélait du trottoir d'en face. Trois jeunes hommes avec des lunettes et un pull à col roulé l'accompagnaient. Ils portaient un badge en forme de cœur qui clignotait et où on lisait : « Ah ! vous dirai-je, Cindy, ce qui cause mon tourment... »

— Ravi de vous voir ! déclara Tom aimablement.

— Ravie aussi de vous revoir, répondit Daphné. Où est le Dr Cindy ?

Tom lui montra un immeuble surmonté d'une tour en métal. Mamie avait expliqué aux fillettes qu'il abritait les bureaux de WFPR, la seule station de radio de Port-Ferries.

— Cindy prépare l'émission de ce soir, expliqua Tom. C'est un travail de fou. Tout doit être au point dans les moindres détails. Mais... je suis impoli, permettez-moi de vous présenter les assistants de Cindy : Malcolm, le producteur de l'émission, Alexandre, l'ingénieur du son, et Bradford, notre standardiste. Ils m'aident aussi à traverser la rue, de temps en temps.

Tout le monde se serra la main.

— Je ne manque jamais une émission du Dr Cindy ! s'exclama Puck.

Sabrina s'attendait à le voir ponctuer cet aveu d'un éclat de rire, mais il resta très sérieux.

— Ben quoi ? s'exclama-t-il, sur la défensive. Les dépressifs et les suicidaires qui disent à Cindy ce qui les tourmente sont super !

— On ferait mieux d'aller acheter nos cafés et de retourner aux studios, coupa Malcolm.

— Il a raison, renchérit Tom. Cindy devient enragée lorsqu'elle n'a pas sa dose de caféine !

Là-dessus, Tom et les trois jeunes gens entrèrent dans le Grain de l'ivresse. Tonton Jaco reporta son attention sur Aurore.

— On a volé des objets magiques à deux de nos invitées, le soir de notre petite fête. Vous aurait-on aussi volée ? Ou vos marraines ?

— Pâquerette et Pimprenelle ne se séparent jamais de leur baguette. Quant à moi, je ne possède que quelques graines magiques. Tout est compté.

— Je passerai un soir, histoire de m'en assurer, reprit Tonton Jaco avec un rire coquin.

— Vous ne renoncez donc jamais..., s'esclaffa Aurore. Vous devriez poser votre question à Frau Pfefferkuchenhaus. Son cabinet est à côté.

— Bonne idée ! Vous y allez, les petits loups ? demanda Tonton en faisant un clin d'œil à Sabrina, Daphné et Puck.

C'est clair, il a envie d'être seul avec sa belle princesse..., déduisit Sabrina.

— D'accord..., dit-elle tandis qu'elle entraînait Puck et Daphné.

La pancarte sur le mur de l'immeuble voisin annonçait : « Dr Pfefferkuchenhaus, dentiste ». Un dessin représentait des enfants au sourire impeccable et scintillant. La légende déclarait : « Merci qui ? Merci, docteur Pfefferkuchenhaus ! C'est bon, bon d'avoir de belles dents ! »

— C'est quoi, un dentiste ? s'enquit Puck.

Sabrina se crispa, certaine que la bouche de Puck était minée par un champ de caries.

— J'espère que tu n'auras jamais la réponse à ta question !

La salle d'attente, décorée de fusains représentant des canines, des incisives et des molaires, était déserte. Une réceptionniste maigrelette remplissait des papiers.

— Bienvenue chez le Dr Pfefferkuchenhaus, leur dit-elle en levant les yeux.

Ses lunettes aux verres épais comme des culs de bouteille lui donnaient l'air d'un hibou. Sabrina se demanda si elle n'y aurait pas mieux vu sans.

— Vous avez rendez-vous ? reprit la jeune femme.

— Non, cependant nous aimerions nous entretenir avec le docteur. Dites-lui que Sabrina et Daphné Grimm l'attendent. Elle acceptera sans doute de nous recevoir.

La réceptionniste décrocha son téléphone.

— Docteur Pfefferkuchenhaus ? Excusez-moi de vous déranger, je sais que vous êtes actuellement avec un patient, mais il y a trois enfants à l'accueil qui vous demandent. Trois petits Grimm... Ah, vraiment ?... Oui, bien sûr.

Elle raccrocha et se leva.

— Suivez-moi, elle va vous recevoir.

La jeune femme les conduisit dans un couloir où se succédaient de nombreuses portes ouvertes sur des patients qui se faisaient détartre les dents ou soigner. Un gémissement de douleur s'élevait de temps à autre par-dessus l'agaçant zonzonnement des appareils dentaires.

— C'est une chambre de torture ? demanda Puck, intéressé. Ces gens souffrent. C'est extraordinaire.

— C'est un cabinet de dentiste, expliqua gentiment la réceptionniste. Ces patients souffrent pour avoir de belles dents et un beau sourire.

Le cri d'un patient ponctua ces paroles. Puck éclata de rire.

— Tu parles qu'ils sourient ! Dites, vous embauchez ?

Ils arrivèrent auprès de la célèbre sorcière, qui adaptait un bridge sur un patient particulièrement angoissé. Sabrina avait lu l'histoire de Hansel et Gretel, et elle connaissait la réputation sulfureuse de Frau Pfefferkuchenhaus. D'un autre côté, elle aidait volontiers les Grimm. Était-elle gentille ou méchante ? Impossible à dire... Dans tous les cas, Sabrina n'aurait jamais imaginé une sorcière dentiste, surtout Frau P., qui avait vécu dans une maison en sucre, chocolat et fruits confits !

— M. Petitbon ? Vous sentez quelque chose ? demanda le Dr Pfefferkuchenhaus.

Un embout placé dans sa bouche aspirait la salive du malheureux Petitbon et les doigts du Dr P. s'activaient dans sa cavité buccale.

— Hon, bredouilla-t-il.

— Et là ?

— Hon p'us.

— Et là ?

Cette fois, l'infortuné Petitbon poussa un hurlement à glacer les sangs.

— Un coup d'anesthésie au masque et il n'y paraîtra plus ! décréta le Dr Pfefferkuchenhaus gaiement.

Elle posa un masque relié à un tube sur le visage de M. Petitbon. Il inspira. Peu après, il était mou comme de la pâte à papier.

— Bonjour, les Grimm, fit ensuite le Dr. P. Que puis-je faire pour vous ? J'ai des prix sur le traitement du canal dentaire !

— Une autre fois, mais merci quand même, coupa vivement Sabrina. Nous enquêtons actuellement sur une série de vols. Vous savez que Morgane le Fay et Baba Yaga ont été kidnappées ?

— En effet, dit la sorcière. Laissez-moi achever avec M. Petitbon, et je suis à vous.

Là-dessus, le Dr Pfefferkuchenhaus prit un petit instrument qui siffla comme un chat en colère, le plongea dans la bouche de son patient plus mort que vif et creusa la dent à la fraise. Grâce à l'anesthésique, le pauvre Petitbon ne comprit que couic.

Puck poussa les filles pour mieux voir.

— Je sais ce que je ferai plus tard !

— Tu as raison, mon petit gars, un dentiste fait son beurre ! affirma le Dr Pfefferkuchenhaus. Les gens mangent trop de sucreries et ils n'utilisent pas de fil dentaire après s'être brossé les dents. Résultat, mon carnet de rendez-vous est plein pour six mois !

— Parce que, en plus, on vous paye pour avoir mal ! Moi, je pensais que vous capturiez les gens dans la rue et que vous leur faisiez des misères contre leur volonté ! Comment on fait pour devenir dentiste ?

— Tu dois aller à l'école ! expliqua Sabrina, en espérant que la perspective de faire de longues études découragerait Puck.

— Ah bon ? s'étonna le Dr P. C'est drôle, ça, je n'y aurais jamais pensé...

À cet instant, le sieur Petitbon laissa échapper un grognement de protestation qui se termina dans un gargouillis. Sans doute exigeait-il de voir le diplôme de dentiste du Dr Pfefferkuchenhaus.

— Quoi ? Encore un coup de masque anesthésiant ? demanda la sorcière, le remettant sur le nez de son patient.

Quelques secondes plus tard, Petitbon repartait dans les bras de Morphée.

— Je vendais des sucreries, dans le temps, mais on a répandu de méchantes rumeurs sur moi ! Et les enfants ne sont plus jamais venus dans mon magasin.

— Vous faites allusion à l'histoire de Hansel et Gretel ? demanda Daphné.

Frau P. acquiesça.

— Une histoire qui a causé ma ruine !

— Ça vous étonne ? s'enquit Sabrina.

— Après tout, vous avez voulu les dévorer ! enchaîna Daphné sur un ton de reproche.

— Ah, mais pas du tout ! protesta Frau P. en faisant un geste vif qui provoqua un son affreux dans la bouche de Petitbon. Je voulais juste faire peur à ces chenapans !

— Eh bien, ça n'est pas ce que j'ai lu ! objecta Sabrina.

Hansel et Gretel se promenaient dans les bois et ils étaient tombés sur une maison en pain d'épice. La sorcière qui l'habitait les avait capturés et s'était mise à les engraisser pour les dévorer. Sale histoire...

— Il ne faut pas croire ce qu'on écrit ! protesta le Dr. Pfefferkuchenhaus. D'abord, ces deux gamins étaient livrés à eux-mêmes. De vrais patachons ! Ils rôdaient et chapardaient dans les bois ! Vous connaissez beaucoup de parents qui y laissent leurs enfants seuls toute la sainte journée ? Non mais franchement, quelle honte ! Certains adultes sont de véritables enfants ! Et ces engeances de Hansel et Gretel ont mangé ma maison ! continua-t-elle en se remettant à martyriser une prémolaire de M. Petitbon. Le gamin avait déjà avalé la barrière et la petite attaquait les volets ! De véritables monstres ! J'ai appelé la police, et vous savez ce qu'on m'a dit ? Que si je voulais vivre dans une maison en pain d'épice, je devais en assumer les conséquences, c'est-à-dire m'attendre à provoquer la convoitise et la gourmandise ! Et voilà pourquoi je paie des impôts ? Pour avoir une police incompétente ? Du coup, j'ai fait ma loi !

— En les enfermant dans une cage, comme deux perroquets ! s'exclama Sabrina.

Puck éclata de rire.

— Cool !

— Pour quelques heures seulement, voyons ! protesta de nouveau Frau Pfefferkuchenhaus. Je les ai nourris. Le plus beau, c'est que ces gamins n'avaient jamais fait un seul repas équilibré ! Leur mère les gavait de frites, de mayonnaise et de ketchup, et les petiots engraisaient sec ! Vous êtes étonnés, tiens donc ! C'est que vous n'avez jamais entendu cette version de l'histoire ! Eh bien, oui, je leur ai cuisiné de bons légumes verts et fait manger des fruits de saison. Figurez-vous qu'ils

n'avaient jamais vu une pêche de vigne ! Ni des pâtes sans sauce tomate ni fromage râpé ! Après le dîner, je les ai laissés partir, et le lendemain, le bruit a couru que je dévorais les enfants tout crus ! Ces petits imbéciles avaient une imagination au moins égale à leur surcharge pondérale !

Là-dessus, la sorcière retira ses gants de latex.

— Monsieur Petitbon ? J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour vous. La bonne nouvelle, c'est que j'ai sauvé votre prémolaire ; la mauvaise, c'est que je vais devoir arracher toutes les autres dents.

— 'Woi ? bredouilla M. Petitbon.

Frau Pfefferkuchenhaus reprit le masque et le posa sur le visage de son patient.

— Chut, chut ! Inspirez bien fort !

La tête de M. Petitbon dodelina. Un filet de salive coula sur sa joue et il marmonna une suite de paroles inaudibles.

La sorcière conduisit ensuite les enfants dans le couloir.

— Vous a-t-on volé un objet magique ? demanda Sabrina.

— Eh bien, oui, avoua avec hésitation Frau P. Je possédais une petite fiole d'élixir de longue vie qui a disparu.

— Avec dix ans de moins, vous seriez rudement belle. Pourquoi ne l'avez-vous jamais bu ? demanda Puck.

— Cet élixir ne rajeunit pas ! répondit-elle, l'air furieux.

— Heu, on pourrait revenir à notre sujet... Quel est l'effet de cet élixir ? interrogea Daphné.

— Il empêche le vieillissement. Pour un Findétemps déjà âgé, il n'a aucun intérêt. De toute façon, nous sommes immortels. Mais je pensais le vendre à un humain et en tirer une jolie somme pour me payer un stage de voile à Bali. Hélas, quand je suis arrivée ce matin, la fiole avait disparu de mon casier...

— On peut regarder dedans ?

Frau Pfefferkuchenhaus conduisit les enfants dans le vestiaire et leur montra la porte de son casier. Arrachée, elle gisait sur le sol.

— Sacré tour de force ! commenta la sorcière.

— On a défoncé cette porte de l'intérieur. Voyez comme elle est déformée.

Sabrina regarda dans le casier, puis examina le sac à main de la sorcière. Elle remarqua un petit trou à l'intérieur, identique à celui que Morgane avait constaté dans le sien.

— Vous pensez que le voleur était caché dans mon casier ? s'enquit le Dr Pfefferkuchenhaus.

Sabrina acquiesça.

— Vous aller retrouver mon élixir de longue vie ? reprit le Dr P.

— Nous allons essayer, déclara Sabrina. En attendant, j'ai une autre question à vous poser. La baguette de Merlin, l'Horloge enchantée et l'Elixir de longue vie ont disparu. Pour quelle raison, à votre avis ?

Au même instant, la réceptionniste entra.

— Docteur Pfefferkuchenhaus, venez vite ! M. Petitbon tente de s'enfuir !

— Donnez-lui encore du gaz et attachez-le ! J'arrive.

La réceptionniste repartit au pas de charge.

— Honnêtement, je ne sais pas, reprit la sorcière. Le pouvoir de ces objets est puissant. Mal utilisés ou dans une mauvaise intention, ils peuvent provoquer une catastrophe d'une ampleur atomique. Je me demande si le voleur ne va pas essayer de conjuguer leurs pouvoirs !

— C'est possible ? demanda Sabrina.

— Oh oui ! Si on conjugue les propriétés de plusieurs objets magiques, on peut créer un nouveau type d'enchantement. Mais il faut être un sorcier hors pair ; sans cela, c'est l'explosion assurée ! Sans compter de graves effets secondaires ! Excusez-moi, je dois y aller : les dents ne s'arrachent pas toutes seules. Si vous avez du neuf, faites-le-moi savoir !

Là-dessus, la sorcière les laissa seuls.

— On récapitule. Qu'avons-nous appris de nouveau ? interrogea Sabrina en imitant l'accent allemand de sa grand-mère.

Elle fit ensuite mine de prendre des notes sur un petit carnet invisible.

— Moi, j'ai appris qu'on n'avait pas besoin d'aller à l'école pour devenir dentiste ! déclara Puck.

— Nous devons rayer les lilliputiens et les souris de notre liste de suspects, coupa Sabrina sans l'écouter. Ils sont trop petits pour défoncer une porte en métal. À moins qu'ils ne prennent des stéroïdes ?

— Je suis complètement perdue, avoua Daphné. Nous avons trois vols, tous effectués par une créature petite et astucieuse. Nous allons devoir nous replonger dans la lecture des archives...

Les enfants sortirent du cabinet dentaire et trouvèrent leur oncle et Aurore toujours en grande conversation devant le café.

— Alors ? demanda Tonton Jaco lorsqu'il remarqua enfin leur présence.

— Bof, bof. Nous devons rentrer, dit Sabrina.

Aurore et Tonton Jaco parurent contrariés. Enfin, Tonton, résigné, baisa la main de la princesse.

— À bientôt, ma chère, ma douce...

— Ah, ça suffit, maintenant ! s'écria Puck. Vous nous cassez les pieds !

Tonton Jaco n'eut pas le temps de riposter : un bruit sourd ébranlait la ville, produisant de miniseccousses. Le fracas se rapprocha, devint assourdissant et, soudain, une explosion ébranla la vitrine du café. Les Grimm, Puck et Aurore regardèrent vers le bas de la rue, d'où provenait le formidable martèlement : une forme étrange mais familière fondait sur eux.

Baba Yaga et sa chaumière sur pattes de poule traversaient la ville au vu et au su des humains ! Des boules de feu fusaient de sa baguette magique et enflammaient tout ce qui se trouvait sur son chemin.



5

Promenons-nous dans les bois



— Rendez-moi la baguette de Merlin ! hurla Baba Yaga.

— Aurore, rentrez vous mettre à l'abri ! déclara Tonton Jaco en fouillant fébrilement dans ses poches.

— Mais vous, Jacob ?

— Moi ? Je suis un Grimm. Et la devise des Grimm, c'est d'être toujours prêt !

Sabrina regarda avec envie la princesse se réfugier dans le café. Mission ou pas mission, l'essentiel, c'était tout de même de sauver sa peau, non ?

La sorcière s'approchait, détruisant les immeubles sur son passage. Elle criait pour se faire entendre au milieu du bruit des explosions et des pas de sa cabane.

— Regardez-la ! s'écria Puck, tout excité. Elle est moche. Dangereuse ! C'est mon âme sœur !

La chaumière sur pattes de poule s'arrêta pile devant le Grain de l'ivresse et se baissa, jusqu'à ce que le visage de Baba

Yaga à sa fenêtre arrive au niveau de celui de Tonton Jaco. La carabosse écumait de colère.

— Laissez-moi deviner... Vous n'avez pas encore eu votre petit café ? s'efforça de plaisanter Tonton. Je vais vous en payer un, vous vous sentirez tout de suite mieux. Que diriez-vous d'un muffin aux myrtilles, avec ? Il paraît qu'ils sont à tomber !

— As-tu retrouvé la baguette de Merlin, Grimm ? hurla Baba Yaga.

Tonton hocha la tête timidement.

— Je la retrouverai sans vous, les Grimm ! fulmina Baba Yaga. Taïaut ! Sus ! Haro ! Pille ! Pille ! Malheur à ceux qui se mettront en travers de mon chemin ! Je les pourfendrai !

— Allons, allons, qui emploie encore ces expressions désuètes, de nos jours ? fanfaronna Tonton Jaco. Vous comptez donc incendier la ville jusqu'à ce que vous obteniez des aveux complets de votre voleur ?

— Écarte-toi de mon chemin, Jacob de malheur !

— Non ! Parce que, voyez-vous, ce café appartient à ma petite amie et je ne veux pas que vous le détruisiez ! Allez donc passer vos nerfs sur le bureau des impôts, à une rue de là.

Baba Yaga leva les mains. Une boule de feu crépitant d'étincelles se forma au creux de ses paumes et devint grosse comme un ananas. Elle la lança avec l'aisance d'un joueur de base-ball professionnel.

— Vous voulez la guerre ! Très bien, vous l'aurez ! s'écria Tonton Jaco.

Il sortit une amulette verte de sa poche et la leva. Une vive lueur en fusa et s'éleva dans les airs, puis redescendit et s'enfonça sous le trottoir, soulevant le macadam comme une vague de béton qui déferla sur la chaumière. Les pattes de poule flanchèrent, mais se redressèrent vite et piétinèrent de colère.

— Et maintenant ? s'enquit Sabrina.

— Comment ça « Et maintenant » ? cria Tonton Jaco, très énervé. Ce machin-là aurait dû régler le problème, figure-toi !

Tout à coup, un énorme nuage noir s'amoncela au-dessus de leurs têtes. Son apparition étonna tout le monde, même Baba Yaga. Le vent se leva brusquement, de violentes rafales balayèrent la rue et firent claquer le store du Grain de l'ivresse.

Un éclair déchira le ciel noir d'encre, aussitôt suivi par un formidable roulement de tonnerre. Peu après, une douzaine d'hommes au visage tanné et grimé, pieds nus et seulement vêtus d'un pagne, apparurent. Avec leurs tomahawks, leurs arcs et leurs carquois garnis de flèches, ils semblaient sortir tout droit d'une exposition sur les Amérindiens organisée par un musée d'histoire naturelle.

Ces hommes scrutèrent les alentours et parurent déduire de leur observation que la chaumière sur pattes de poule de Baba Yaga représentait une terrible menace. Ils braquèrent leurs flèches et leurs tomahawks sur la carabosse, criant dans une langue gutturale que Sabrina ne comprit pas.

Les Amérindiens chargèrent la cabane avec des hurlements. Les flèches et les tomahawks se fichèrent dans les pattes de poule, qui oscillèrent sous la douleur et le choc. La cabane tanguait à tel point que Baba Yaga, déséquilibrée, ne pouvait envoyer ses sorts. Lorsque les Amérindiens décochèrent de nouvelles salves dans les fenêtres, la sorcière apeurée se baissa pour ne pas être touchée. La plupart des flèches se plantèrent dans les murs de la chaumière. Ç'avait beau être une maison, Sabrina eut la nette impression qu'elle souffrait. Enfin, les Amérindiens, profitant de la confusion générale, grimpèrent le long des pattes de poule et assénèrent des coups de tomahawk au petit bonheur. Des éclats de bois et de pierre jaillirent comme des gouttes de sang.

— Eh bé, Tonton, joli boulot ! conclut Daphné.

— Je crois bien que je n'y suis pour rien ! répondit Jacob, abasourdi, en observant son amulette.

Tout à coup, Nottingham se rua hors du poste de police et dévala la rue, sa dague à la main. Il s'arrêta net en voyant l'étrange spectacle.

— Vous n'allez pas pouvoir faire grand-chose, avec votre spatule, ironisa Jacob en lui montrant les immeubles en feu. Appelez plutôt les pompiers !

Nottingham rougit.

— Impossible !

— Pourquoi ? s'écria Sabrina.

— Parce que la caserne des pompiers n'existe plus. La Reine Maire a été obligée de procéder à des coupes budgétaires et les pompiers en ont fait les frais. Charmant nous a laissé des dettes et une sacrée pagaille, figurez-vous !

— Qu'allons-nous faire ? demanda Sabrina alors que les Amérindiens envoyaient de nouvelles flèches dans l'isba de Baba Yaga.

— Je m'en occupe ! déclara Tonton Jaco en fouillant dans ses poches.

Il en sortit un anneau doré qu'il plaça au creux de sa paume. Il le frotta contre sa manche pour en faire briller l'émeraude et murmura une formule qui déclencha un crépitement, puis un feu d'artifice. Aussitôt après, le ciel se remplit d'une nuée de seaux d'eau qui se déversèrent sur la ville. La pluie fut bientôt si drue que Sabrina voyait à peine sa sœur. Les flammes s'éteignirent, sauvant ainsi Port-Ferries d'un fatal incendie.

Lorsque la pluie se fut calmée, Sabrina constata que l'étrange orage, les nuages moutonnants et les Amérindiens avaient disparu. Il ne restait que la cabane de Baba Yaga endommagée et les ruines d'immeubles encore fumantes.

— Ça ne se passera pas comme ça ! hurla Baba Yaga alors qu'elle passait la tête par une de ses fenêtres aux carreaux brisés. *I'll be back.*

Un instant plus tard, les pattes de poule faisaient demi-tour. Cahin-caha, la cabane remonta la rue.

— Comment ça, des Amérindiens ? s'écria Mamie Relda, bouleversée.

Tonton Jaco hocha la tête.

— Des Amérindiens, c'est tout.

— Où sont-ils, maintenant ? intervint M. Canis.

— Repartis de là où ils venaient. Dans les airs..., expliqua Tonton Jaco, en observant son amulette avec perplexité.

— Je me demande comment la Reine Maire va nettoyer ce bazar sans les Trois Fées ! C'était leur mission, du temps où Charmant était le maire, déclara Mamie.

— C'est le problème de la Reine, maintenant. Nous, nous devons nous débrouiller avec Baba Yaga, fit judicieusement

observer M. Canis. Il faut la garder à l'œil ! Je vais la suivre à la trace et m'assurer qu'elle ne revienne plus en ville !

— Non ! objecta Mamie Relda. C'est Jacob qui va s'en occuper.

— Moi ! se lamenta ce dernier. Merci bien, elle a menacé de m'avaler tout cru !

— Je viens avec toi, intervint généreusement Puck. J'apprends plein de trucs avec cette carabosse.

— Quant à vous, monsieur Canis, vous vous occuperez des filles ! continua Mamie Relda.

— Et notre enquête ? s'inquiéta Daphné.

Mamie secoua la tête.

— *Liebling*, je crains que nous ne devions mettre notre mission de détectives de côté pour l'instant. Il y a trop d'urgences et nous ne pouvons pas être partout à la fois.

— Mais..., protesta Sabrina.

Sa grand-mère leva les mains.

— Je ne reviendrai pas sur ma décision. Maintenant, je dois me préparer : Mlle Neige va arriver d'un instant à l'autre pour me conduire à la banque. Je vais être obligée de faire un prêt pour payer la taxe d'habitation.

Sabrina et Daphné restèrent seules avec M. Canis, qui semblait mécontent à l'idée de jouer les baby-sitters.

— Bon, eh bien voilà..., dit finalement Sabrina en le regardant.

Les canines de Canis dépassaient sur ses lèvres.

— Bon, eh bien voilà, répéta-t-il.

— Vous allez donc nous garder...

M. Canis leva un sourcil en signe d'acquiescement.

— On peut jouer ? hasarda Daphné. Au cochon qui rit ? À colin-maillard ?

M. Canis parut soudain très mal à l'aise.

— Et puis non ! s'écria Daphné en sautillant de joie. Je sais ce qu'on va faire ! On va se déguiser !

Sabrina ne put s'empêcher de rire.

— Et si nous reprenions votre entraînement ? proposa M. Canis. Mettez vos bottes, il nous reste quelques heures avant la tombée de la nuit.

M. Canis et les filles partirent dans la forêt. Le sous-bois était détrempé, il faisait frisquet, mais les arbres nus semblaient frissonner d'une vie nouvelle. Ça n'était pas trop tôt... Sabrina avait l'impression que l'hiver durait depuis une éternité... Elle avait hâte que le printemps arrive. La forêt serait belle, de nouveau vivante et pimpante.

Canis et les fillettes longèrent un fossé, grimpèrent un raidillon caillouteux, puis descendirent au fond d'un ravin qui abritait une mare verglacée. La brise légère ridait l'eau sous la fine couche de glace qui fondait.

— Nous allons garder notre maison ? demanda Daphné à Canis.

— Votre grand-mère est une femme pleine de ressources ! biaisa Canis.

— Ce n'est pas une réponse ! objecta Sabrina.

Elle répugnait à contrarier le vieil homme, devenu très irritable ces derniers temps, mais elle exigeait un minimum d'honnêteté de sa part.

— Elle ne vous laissera pas tomber, les filles ! Depuis que je la connais, elle n'a jamais échoué et elle ne m'a jamais déçu. Je lui fais confiance. Imitiez-moi.

— Trois cent mille dollars, c'est tout de même beaucoup d'argent ! souligna Sabrina.

— C'est vrai, répondit Canis, mais à quelque chose malheur est bon : vous allez tirer parti de cette situation. Le stress nous oblige à trouver une stratégie de survie. Un esprit calme et rationnel trouve toujours des réponses pendant les épreuves, ne l'oubliez jamais. Vous grandirez, vous changerez, mais vous resterez des Grimm. Vous devrez toujours trouver le moyen de faire abstraction de vos soucis personnels.

— Vous voulez donc qu'on oublie la taxe ? demanda Daphné.

— Une taxe de trois cent mille dollars ? insista Sabrina.

M. Canis laissa échapper un soupir d'impatience.

— Fermez les yeux.

Les filles obéirent.

— Les fois précédentes, nous sommes partis sur la trace de daims, de lièvres et même de notre Elvis. Vous avez appris à suivre et à reconnaître les empreintes des animaux sauvages.

Aujourd'hui, vous allez suivre celles de la bête la plus dangereuse au monde : moi. Je vais me cacher dans la forêt. Vous devrez utiliser vos sens, tout ce que je vous ai enseigné, pour suivre ma piste. Votre grand-mère excelle à cet exercice. Souvenez-vous : regardez, écoutez et sentez, vous n'aurez aucun mal à me retrouver.

— J'ai une question, dit tout à coup Daphné.

Seul le silence lui répondit.

— M. Canis ?

Sabrina ouvrit les yeux. Le vieil homme avait disparu. Elle pinça Daphné qui ouvrit les yeux.

— T'es tic top ou quoi ? Ça fait hypermal ! se plaignit Daphné.

Sabrina scruta l'épaisse forêt. Pas de Canis. Mais elle remarqua l'empreinte de ses pas dans la neige. Canis chaussant un bon cinquante-sept, ce ne serait pas difficile de le suivre !

— Regarde, il est parti par là ! s'exclama Sabrina.

Les filles suivirent ses traces, louvoyant entre d'épais buissons. Canis s'était manifestement amusé à brouiller les pistes, car il avait sans cesse changé d'itinéraire.

— On va vraiment habiter dans un réfrigérateur ? demanda Daphné. Moi, je ne suis pas sûre qu'on rentrera tous dedans. Tiens, M. Canis, par exemple. Et Elvis ? Il va vivre où ? Dans une machine à laver ? On pourrait la décorer et y faire des fenêtres ?

Tout en suivant Sabrina, la petite fille décrivit comment, avec un peu de créativité, elles pourraient transformer un vieux carton en un ravissant manoir. Les fillettes prirent de nouveau un raidillon, s'aidant de deux branches transformées en cannes. Une fois qu'elles eurent atteint le sommet de la colline, elles constatèrent que la forêt était devenue plus dense et que les traces de M. Canis avaient disparu.

— Il est où ? interrogea Daphné.

— Peut-être en train de prendre un bain dans la baignoire de notre supermaison en carton ! répliqua Sabrina.

— Bon, d'accord, je me concentre. J'aimerais tellement avoir une baguette magique, ou une boule de cristal...

Sabrina observa attentivement les environs. Rien. Canis n'avait tout de même pas pu se volatiliser, quoique...

— Regarde ! dit Sabrina en montrant la cime d'un arbre à Daphné.

Des branches venaient d'être cassées, entaillant le tronc et découvrant le jaune brun filandreux de l'aubier.

— Il a grimpé là-haut ! Les branches se sont brisées sous son poids !

— M. Canis est un loup, pas un singe !

Sabrina observa l'arbre voisin et remarqua une nouvelle branche fraîchement rompue.

— Il est passé par là !

— Tu es trop tic top pour les filatures !

Sabrina se rengorgea. Daphné avait raison !

— Merci ! Il est parti dans cette direction ! dit-elle, lui montrant un bosquet.

Main dans la main, elles reprirent leur marche, repérant les traces de M. Canis en se fiant à leur environnement. Exactement comme le faisait Puck, lorsqu'il les entraînait à la fuite. Pour un œil exercé, une forêt devenait une carte routière avec plein de panneaux de signalisation.

Elles détectèrent de nouvelles empreintes de M. Canis. Hélas, les traces se perdirent vite dans les eaux tumultueuses d'une rivière. Sabrina observa les rives, les arbres. Plus rien.

— Et maintenant ?

— Maintenant, ferme les yeux ! ordonna Sabrina. M. Canis nous a conseillé d'utiliser tous nos sens !

Elle se figea, à l'écoute de la chanson de la cascade, du craquement des branches, du bruissement des feuilles dans le vent et du sifflement d'un oiseau au sommet d'un arbre. Soudain, elle entendit une brindille se briser, tout près.

— Par ici ! s'exclama Sabrina en entraînant sa sœur.

Elles enjambèrent des buissons, trébuchèrent, se relevèrent et continuèrent courageusement. Tout à coup, le ciel déjà plombé et lourd se couvrit de nuages noirs menaçants tandis qu'un vent violent se levait. Peu après, des éclairs déchirèrent et sillonnèrent le ciel. Le tonnerre gronda. Cet orage rappela à

Sabrina ceux qui avaient précédé son hallucination et l'apparition des Amérindiens.

Sabrina observa les nuages qui roulaient comme les vagues d'une mer démontée.

— Je crois que ça suffit pour aujourd'hui ! On rentre !

Les fillettes rebroussèrent chemin.

— Ohé, monsieur Canis ! cria Daphné. On rentre à la maison !

— Il va y avoir de l'orage ! enchaîna Sabrina. Vous nous entendez ?

— Je ne sais pas si Canis peut vous entendre, mais moi, je vous ai *très* bien entendues ! rugit une voix provenant des buissons.

Cette voix, quoique étrange, était familière, se dit Sabrina en scrutant les épais fourrés. Elle entendit bientôt un grand rire qui résonna dans toute la forêt et aperçut deux yeux luisants. Peu après, une monstrueuse silhouette apparut, froissant les branches les plus tendres, cassant les autres. Lorsque la créature fut visible, Sabrina retint un hurlement de frayeur.

Devant elles se tenait un loup debout sur ses pattes de derrière, tel un humain. Il grognait, claquait des mâchoires et observait les filles avec une vive curiosité.

— Le Grand Méchant Loup..., souffla Daphné d'une voix sans timbre.

Les fillettes reculèrent, trébuchèrent et tombèrent. Sabrina cherchait vainement à comprendre ce qui se passait. M. Canis avait donc perdu la lutte contre le monstre qui dormait en lui... Mais pourquoi ? Comment avait-il pu laisser le Grand Méchant Loup prendre possession de tout son être ?

Le loup s'avança. Il flaira Daphné et souffla sur son visage.

— N'essaie même pas de fuir, petiot ! dit-il en la soulevant par un pan de son manteau. Ça ne ferait qu'exciter mon appétit.

Sabrina était pétrifiée par la terreur. Toutefois, elle ne pouvait rester inactive tandis que sa sœur courait un danger mortel. Elle se jeta donc sur le loup, poings serrés. Peine perdue... Elle ne faisait évidemment pas le poids. D'un coup de patte, la bête l'envoya rouler dans les fourrés. Sabrina poussa un cri de douleur. Elle ne se découragea pas pour autant et se

releva. Lutter contre le loup était impossible, mais c'était compter sans son obstination ! Sabrina avisa une pierre pointue sur le sol, la ramassa et la jeta de toutes ses forces sur le monstre, qui ne réagit pas plus que si une cacahouète l'avait effleuré.

— Ça aurait dû me faire mal ? lâcha-t-il avec un rire narquois.

Une voix de femme s'éleva soudain derrière Sabrina.

— Ça, je parie que ça va te faire mal, Loup !

Un éclair lumineux – on aurait dit une fusée – passa devant les yeux de Sabrina et toucha le loup à la poitrine. Il poussa un hurlement et tomba à la renverse, lâchant Daphné. Sabrina se précipita sur sa sœur qu'elle s'empressa de mettre à l'abri, puis elle tourna les yeux vers celle qui lui avait sauvé la vie.



Elles étaient deux.

Deux jeunes femmes.

La première était une jolie blonde à l'expression belliqueuse. Elle brandissait une épée menaçante et était armée jusqu'aux dents de dagues, de grenades et même d'un fouet. La seconde, une brune, était vêtue d'un long manteau avec des poches partout, qui rappelait le manteau de Tonton Jaco. Elle portait des colliers et des bagues garnies de pierres précieuses, dont l'une irradiait un éclat surnaturel. Son expression était sévère, sérieuse et froide. Elle aurait été extraordinairement belle sans l'horrible cicatrice qui la défigurait.

— Laisse-les ! reprit la jolie blonde, levant son épée.

— Ou tu auras de gros problèmes ! renchérit la brune.

Le loup se releva et toisa les deux arrivantes.

— Arrière, femmes ! Ce sont mes proies.

— Arrière, toi ! Ou je crève ton deuxième œil ! riposta la blonde.

Sabrina remarqua que le loup était en effet borgne. Son orbite gauche était vide, laiteuse et traversée par une balafre.

Le loup rugit, fit un pas en avant, mais la blonde le blessa à l'épaule. Il hurla de rage et la projeta contre un arbre d'un coup de patte. La brune frotta l'une des bagues contre son manteau et projeta un autre éclair lumineux sur le loup qui, hélas, l'évita de justesse.

La femme à l'épée se relevait. Profitant de la confusion de la bête blessée, elle grimpa sur son dos et abattit son épée entre ses yeux. Le loup tomba, assommé par la violence du coup.

— Il est à toi, ma sœur, dit la blonde à sa compagne.

La brune sortit une baguette magique de l'une de ses nombreuses poches. Elle l'agita et prononça ces mots : « Venez à moi, chaînes. » Un rayon de lumière fusa aussitôt de la pointe de sa baguette, ceignit le loup et se matérialisa en une lourde chaîne qui le ligota étroitement. Il lutta, geignant et grognant, mais il était neutralisé.

— Qui sont ces femmes ? murmura Daphné à Sabrina.

Sabrina fouilla dans sa mémoire, cherchant si elle avait lu dans les chroniques familiales ou dans les contes un récit sur

deux jeunes femmes courageuses et plus fortes que le Grand Méchant Loup. En vain.

— J'espérais que tu le saurais..., répondit-elle à Daphné.

La jolie blonde regarda Sabrina avec attention, puis elle pâlit comme si elle venait de voir un fantôme.

— Ça n'est pas possible !

Elle n'acheva pas, car le loup se libérait de ses chaînes et se jetait sur elle et sa compagne.

— Ça fait longtemps que j'attends ce bon repas ! déclara-t-il en se léchant les babines.

Une voix profonde et agréable s'éleva soudain au-dessus de leurs têtes :

— Oh, oh, oh !

Sabrina leva les yeux et aperçut un beau jeune homme ailé aux cheveux d'or.

— Je déteste que des méchants menacent ceux que j'aime ! dit-il en se posant. Je déteste cette violence.

Il décocha une flèche au loup. Touché à la patte, le monstre s'écroula. Mais l'être magique n'en resta pas là. Sa tête se transforma en celle d'un tigre à dents de sabre et il planta ses canines acérées dans le dos du loup qui beugla de douleur.

— Il faut aller chercher de l'aide ! lança Sabrina à sa sœur.

Elle la prit par la main et l'entraîna dans la forêt, abandonnant à leur sort les deux jeunes femmes, le loup et l'être magique.

— Mais la maison de Mamie, c'est pas par là ! objecta Daphné.

— On ne rentre pas à la maison ! expliqua Sabrina. On va à la banque. C'est là que se trouve notre arme secrète !



6

Surprises futuristes



Les fillettes coururent à toutes jambes jusqu'à ce qu'elles tombent sur la route départementale. Là, Daphné s'arrêta pour reprendre son souffle.

— Nous aurions tout de même dû rentrer à la maison et chercher Tonton Jaco !

— Tu sais bien que Tonton n'est pas à la maison !

— Qui sont ces femmes ? Et l'être magique ? On ne peut pas les laisser tout seuls ! Le loup va les tuer ! s'exclama Daphné.

— À mon avis, ils peuvent se débrouiller sans nous, objecta Sabrina en regardant du côté de la forêt.

Elle craignait que le loup n'ait échappé à l'étrange trio et ne soit de nouveau à leurs trousses.

— Nous ne sommes que deux petites filles, il nous faut de l'aide ! reprit Daphné.

Sabrina se rapprocha de sa sœur.

— Justement. Tu te souviens de la clé que M. Jambonnet nous a donnée, avant que nous quittions New York⁷ ?

Daphné glissa la main à son cou et sortit une chaîne avec une petite clé en argent sur laquelle était gravée une série de chiffres.

— Tu veux parler de ça ?

Sabrina acquiesça.

— Jambonnet nous a conseillé de l'utiliser le jour où M. Canis redeviendrait le Grand Méchant Loup. Cette clé ouvre un coffre à la banque qui contient une arme pour le neutraliser.

Daphné examinait la petite clé.

— C'est quoi, un « coffre » ?

— Un endroit sûr. En général, c'est une banque, où l'on cache des objets de valeur.

— Justement, Mamie est à la banque !

— Je sais. Et elle va nous aider.

Sabrina prit Daphné par la main.

— Il faut faire vite, maintenant !

Mais il y avait encore du chemin à parcourir jusqu'à Port-Ferries. Plusieurs heures de marche furent nécessaires. Enfin, les fillettes reconnurent la maison du père Lustucru. Tandis qu'elles s'en approchaient, Sabrina et Daphné constatèrent avec stupéfaction que la ferme était abandonnée. Les cultures étaient en friche, les dépendances s'effondraient et aucune vache ne paissait plus dans les champs. Elles découvrirent que l'habitation avait été calcinée par les flammes. Curieusement, l'incendie ne semblait pas récent.

— Que s'est-il passé ? demanda Daphné, formulant à haute voix la question que Sabrina n'osait poser.

— Je n'en sais rien. Je ne me souviens pas que la ferme du père Lustucru ait été incendiée.

— Moi non plus.

— Bon, on ne va pas rester là pendant cent ans ! reprit Sabrina. Il nous reste encore une demi-heure de marche !

Les fillettes parvinrent enfin au chemin de fer qui longeait l'Hudson et conduisait à la gare de Port-Ferries. Là, d'autres

⁷ Voir Livre IV, Crime au pays des Fées.

surprises les attendaient. La poupe d'un énorme bateau surgissait d'une eau fangeuse et basse, plusieurs voitures fracassées gisaient sur la plage herbeuse. Quand elles arrivèrent devant la gare, elles remarquèrent un panneau sur son fronton. Autrefois, on y lisait « Bienvenue à Port-Ferries ! » ; maintenant, c'était : « Attention ! Vous entrez à Port-aux-Fées ! »

Plus déconcertant encore était l'aspect désolé de la ville : les magasins étaient à l'abandon, leurs portes avaient été défoncées et leurs vitrines brisées. Certaines étaient même en feu. Des alarmes à incendie mugissaient à travers la ville, mais aucun camion de pompiers n'était en vue. Les rues déformées par des nids-de-poule étaient désertes et encombrées par des voitures en feu. Sabrina n'en croyait pas ses yeux.

— On dirait que Tonton Jaco n'a pas réussi à maîtriser la colère de Baba Yaga, conclut-elle.

— Il va falloir un tas de poudre d'oubli pour réparer tout ça ! enchaîna Daphné.

Quant à la banque, elle était en cendres. Il ne restait plus l'ombre d'un guichet, d'un distributeur de billets ou d'un coffre...

— Mamie ! hurla Daphné d'une voix hystérique.

Sabrina ramassa une poignée de suie. Froide.

— Daphné, cet incendie n'est pas récent, dit-elle, essayant de rassurer sa sœur et de comprendre la situation. C'est bizarre... parce que la banque existait encore, ce matin ! Alors pourquoi la suie est-elle déjà froide ?

Là-dessus, Sabrina observa les rues environnantes. Pas un chat. Où étaient passés les Port-Ferries ?

— Il y a un problème... J'ai dû avoir une autre hallucination, pensa-t-elle à haute voix.

— Alors, moi aussi. Et la même que toi ! renchérit Daphné.

Soudain, la rue s'assombrit, comme si un énorme nuage cachait le soleil, puis la lumière revint aussi vite qu'elle avait disparu.

— C'était quoi ? demanda Daphné, effrayée.

Sabrina observa le ciel.

— Un nuage, sans doute ?

Un puissant rugissement l'interrompit. Assourdie, Sabrina se boucha les oreilles tandis que les vitres du cabinet dentaire désormais abandonné du Dr Pfefferkuchenhaus volaient en éclats.

— Les nuages ne font pas un boucan pareil ! s'exclama Daphné.

Sabrina scruta de nouveau le ciel. Elle aperçut quelque chose sur la ligne d'horizon. Un oiseau ? Non, c'était plus gros et ça filait à une vitesse folle. Lorsque la chose volante se rapprocha, elle réussit à l'identifier, bien qu'elle n'en eût jamais vu que dans des films ou dans les illustrations de vieux livres de contes : c'était un dragon, dont les ailes rouges avaient l'envergure d'un terrain de football. Sa longue queue reptilienne fouettait les airs et sa gueule était munie de crocs menaçants.

— Filons ! cria Sabrina en saisissant la main de Daphné.

Elles dévalèrent la rue, zigzaguant entre les nids-de-poule et les voitures en feu.

— Sabrina, c'est vraiment un dragon ? s'écria Daphné par-dessus les hurlements de la bête.

La créature se posa devant elles et cracha des flammes. Ses naseaux se distendirent, signe qu'elle flairait l'air. Son souffle avait une odeur de soufre et de fumée.

— C'est bien un dragon ! confirma Sabrina.

Le monstre poussa un nouveau rugissement. Cette fois, son souffle brûlant effleura Sabrina, heureusement sans la toucher.

— Levez les yeux, fillettes ! s'écria soudain une voix au-dessus de leurs têtes.

Puck ! songea Sabrina, envahie par un fol espoir.

Hélas non, ce n'était pas Puck, mais l'être magique qui leur avait porté secours, dans la forêt. Il fondit sur la gueule du dragon, qui s'effondra sur le macadam sous la violence du choc. La première surprise passée, le monstre redressa le museau et cracha une volée de flammes sur l'être magique. Celui-ci reprit son envol. Il se déplaçait dans les airs avec tant de rapidité et d'agilité que le feu ne l'atteignit pas. L'être magique avait réussi sa manœuvre : éloigner le dragon des petites filles.

— Venez avec nous ! dit une voix derrière elles.

Sabrina et Daphné firent volte-face et reconnurent les deux femmes qui leur avaient sauvé la vie. La blonde avait rangé son épée dans son fourreau et la brune tenait une baguette dont la pointe vert émeraude semée d'étincelles ardentes rayonnait d'une lumière aveuglante.

— On n'ira nulle part avec vous ! riposta Sabrina en se plaçant devant sa sœur pour la protéger.

Elle serra les poings, prête à se battre. Elle se mettait en position défensive, ainsi que le lui avait appris Mlle Neige, quand l'être magique la souleva de terre avec Daphné, et les mit sur ses épaules comme si elles avaient été deux sacs de pommes de terre.

— On n'a pas le temps de vous expliquer, reprit la blonde. Nous devons nous mettre à l'abri. S'ils vous trouvent, ils vous tueront.

— Qui ? demanda Daphné, alarmée.

— Les membres de la Main Rouge !

Sabrina et Daphné accablèrent aussitôt de questions leurs étranges sauveteurs, mais aucun ne daigna leur répondre. La brune fouilla dans l'une de ses nombreuses poches et en sortit une bille de marbre bleu turquin. De sa main restée libre, elle saisit celle de Sabrina. La blonde prit l'autre main de Sabrina et celle de Daphné.

— Ne m'oublie pas ! déclara l'être magique en embrassant et en étreignant la blonde.

Le signal du départ fut donné. Sabrina sentit une puissante énergie l'envelopper, s'insinuer en elle et courir dans ses veines jusqu'à pénétrer dans les tréfonds de son être. Elle tourna les yeux vers Daphné et s'aperçut que ses cheveux se dressaient sur sa tête. Comme les siens, sans doute, se dit la fillette. Ensuite, elle fut éblouie par un flash et elle se sentit envahie par une sensation étrange qui n'était ni désagréable ni douloureuse : elle avait l'impression que son corps se pliait en deux, puis en quatre, en huit, jusqu'à ce qu'elle devienne minuscule, invisible et disparaisse complètement.

Lorsque Sabrina revint à elle, elle gisait sur un tas de hardes dans une chambrette sale et remplie de livres poussiéreux, de vieux meubles et de boîtes contenant d'étranges babioles.

Elle observa mieux la pièce, certaine de la reconnaître. Chandelier poussiéreux, table couverte de fioles et de gros grimoires, dont l'un semblait fait de peau humaine...

— Nous sommes chez Baba Yaga..., dit-elle d'une voix rauque.

— Hein ? demanda Daphné, groggy, qui était allongée à côté d'elle. Moi, j'ai rêvé d'une bonne crème glacée.

— Tu sais comment on est arrivées ici ? coupa Sabrina.

Daphné secoua la tête.

— C'est vraiment bizarre..., fit une voix.

Sabrina se détournait. L'être magique les observait, assis sur une vieille chaise.

— C'est quand, ton anniversaire ? demanda-t-il à Sabrina.

— Dans deux jours, le renseigna-t-elle avec méfiance. Je vais avoir douze ans !

Les deux guerrières entrèrent sur ces entrefaites. Sabrina ne put s'empêcher de porter les yeux sur l'horrible cicatrice, visiblement récente, qui traversait le visage de la brune.

— Je ne crois pas me souvenir que ça, ça soit arrivé ? reprit l'être magique à l'adresse des deux femmes. Mais il vous arrivait toujours des trucs si incroyables.

La blonde secoua la tête.

— Ça n'est pas arrivé. J'en suis certaine.

— Le phénomène s'est manifestement reproduit..., enchaîna la brune.

— De quoi parlez-vous ? interrogea Sabrina.

— Nous devons les conduire à Guillaume, déclara la brune sans l'écouter.

— Nous devons surtout les mettre en sécurité de toute urgence ! renchérit la blonde. Ce serait une catastrophe si elles étaient blessées !

— Ramenez-nous à la maison ! s'écria Sabrina. Tout va de travers, chez nous ! Port-Ferries est en ruine, un dragon nous a attaquées et notre cher M. Canis est redevenu le Grand Méchant Loup. C'est un monstre, mais c'est aussi notre ami.

— Cette créature n'a que des ennemis, rétorqua la brune d'un ton glacial. Nous avons failli y laisser la vie.

— Vous ne comprenez donc pas ! insista Sabrina. Ma famille peut vous aider ! Nous, les Grimm, nous résolvons tous les problèmes ! Ramenez-nous à la maison, s'il vous plaît.

— J'ai bien peur que ce ne soit impossible..., laissa tomber la blonde.

— Ah oui ? Mais pour qui vous vous prenez ? Et de quel droit vous nous avez enlevées ? Qui êtes-vous ?

La blonde lui tendit la main.

— Je m'appelle Sabrina Grimm. Voici ma sœur Daphné et mon mari, Puck.

Sabrina et Daphné les dévisagèrent, sous le choc.

— Vous êtes complètement cinglées ! s'écria Sabrina.

— Ouais, vraiment tic top toc ! renchérit Daphné.

La brune qui prétendait être Daphné ne leur prêtait plus aucune attention.

— « Petite isba, isbouchka, va vers les montagnes ! » s'écria-t-elle.

La maison tourna si brusquement que les fillettes tombèrent à la renverse. Pas de doute, elles étaient bien chez Baba Yaga.

La blonde qui prétendait s'appeler Sabrina les aida à se relever.

— Je sais que vous êtes déboussolées, mais nous allons tout arranger dès que nous serons revenus au camp.

— Quel camp ?

De nouveau, personne ne répondit. La chaumière sur pattes de poule se mit en marche d'un pas lourd.

Le camp était une forteresse carrée ceinte de hautes palissades, avec quatre tours d'angle coiffées de toitures en poivrière où étaient logés des canons à eau. Les longs tuyaux d'arrosage qui les alimentaient disparaissaient derrière la palissade. Par l'une des fenêtres de la maison de Baba Yaga, Sabrina vit un immense portail s'ouvrir à leur approche. Une fois que la chaumière fut entrée, la porte se referma et fut renforcée par des poutres transversales.

À l'intérieur se dressaient une douzaine de huttes en pierre, une fermette, un poulailler, une grange, des tentes et une course d'obstacles. Des femmes et des hommes couraient sous les ordres d'un tout petit homme.

La cabane sur pattes de poule trottina vers un puits, où elle s'accroupit tant bien que mal.

Peu après, l'être magique qui prétendait s'appeler Puck ouvrit la porte de la chaumière. Un homme vêtu d'un pantalon et d'une veste en toile de jute les accueillit.

— Comment ça va, Fidèle Jean ? demanda Puck en lui serrant la main.

— C'est calme, répondit Fidèle Jean, en qui Sabrina venait de reconnaître le héros du conte de Grimm du même nom.

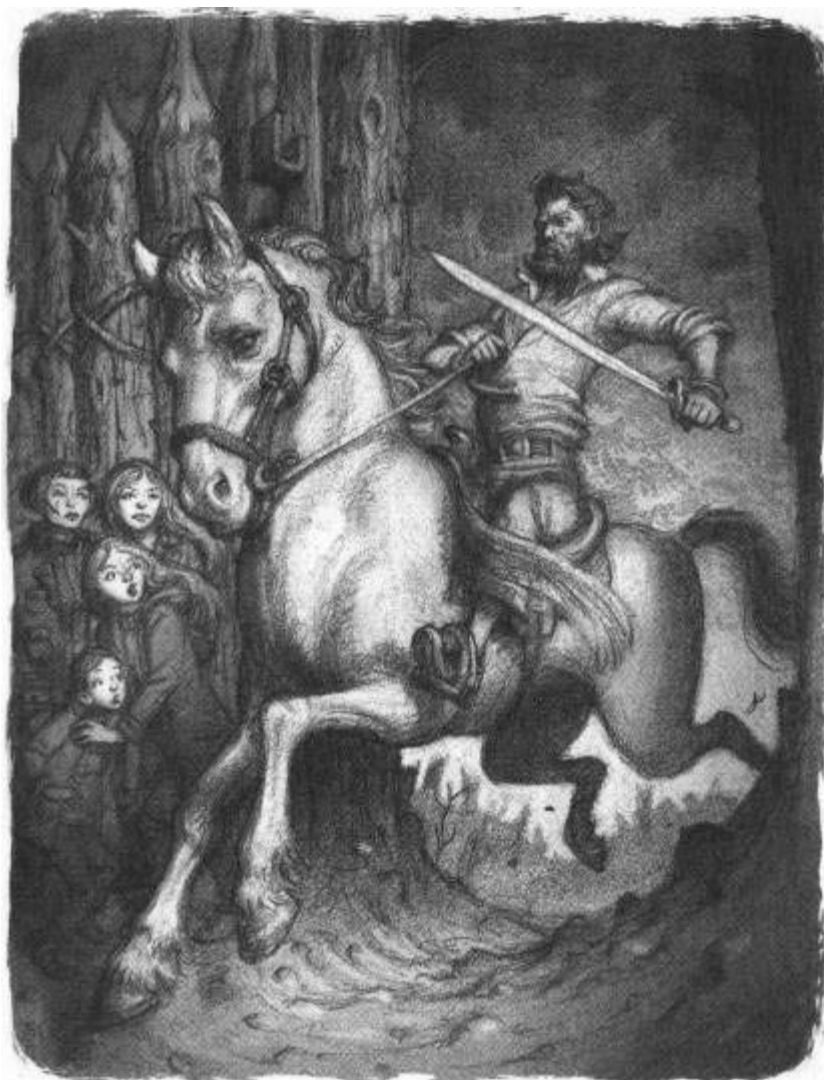
— Où est Guillaume ? demanda la brune.

— Il patrouille dans les alentours, reprit l'homme.

Le son d'un buccin s'éleva soudain dans le lointain.

— C'est lui qui rentre, annonça Fidèle Jean en souriant.

Les portes s'ouvrirent de nouveau et un fier destrier blanc monté par un cavalier aux longs cheveux noirs, en pantalon rouge et chemise de batiste, pénétra dans l'enceinte. L'homme brandissait son épée d'une main et tenait les rênes de sa monture de l'autre. Sabrina et Daphné reculèrent pour éviter d'être piétinées.



— La Main Rouge a disposé un peloton de ses gardes — enfin, de ses cartes à jouer —, au bord de la rivière ! s'écria-t-il. Annoncez à la généralissime que nous pourrons attaquer à la nuit tombée !

Fidèle Jean courut vers l'une des tentes.

L'homme sauta de son cheval pendant que les grandes portes étaient de nouveau barricadées. Il était incroyablement beau, en dépit de sa barbe, de ses cheveux trop longs et de ses vêtements sales et déchirés. Sabrina avait l'impression de l'avoir déjà vu. Où ? Quand ?

L'homme dut sentir son regard, car il fit tout à coup volte-face. Il dévisagea les fillettes, puis les serra dans ses bras avec un cri de joie.

— Comment êtes-vous arrivées ici ?

Sabrina se dégagea.

- Qui êtes-vous ?
- C'est moi : le prince Charmant !
- Oooh..., dit Daphné.

Méfiant, Sabrina ne pipa mot. Elle l'observa attentivement, faisant appel à son imagination pour superposer le visage du prince Charmant tel qu'elle le connaissait aux traits de cet individu chevelu et barbu. Il disait vrai !

- D'où venez-vous ? demanda-t-il, les étreignant toujours.
- Eh bien, voilà, nous étions dans les bois avec M. Canis et...
- Canis ! Il est également là ?! s'enquit le prince, la voix chargée d'espoir.

Sabrina s'étonna. Le prince Charmant n'avait jamais témoigné que du dédain envers leur vieil ami.

- Vous devez absolument nous aider ! reprit Sabrina.
- Elle devait rêver pour oser demander son aide à Charmant !
Une vraie tête de cochon !

— Ces folles nous ont capturées ! Elles m'empêchent de prévenir Mamie de la situation !

- Port-Ferries est devenu toc toc ! ajouta Daphné.
- L'ancien maire pâlit.

— Non, non et non ! s'écria-t-il en secouant la tête.

— Monsieur Charmant, nous devons agir tout de suite ! Canis est redevenu le Grand Méchant Loup et il y a des dragons partout ! Port-Ferries est en danger.

— Ne vous faites pas de souci pour Canis. Tout le monde est mieux là où il est..., repartit le prince Charmant, soucieux. C'est-à-dire... dans le passé.

— Vous n'allez pas vous y mettre vous aussi ! s'exclama Sabrina, exaspérée. J'en ai marre de cette blague idiote ! Allez donc vous faire cuire un œuf ! Je ne suis pas née de la dernière pluie !

— Je ne plaisante pas, insista le prince Charmant. Port-Ferries est dans cette situation depuis déjà presque quinze ans.

— C'est impossible ! coupa Sabrina, tandis que sa sœur glissait sa main dans la sienne et la serrait très fort.

— Écoute-moi, Sabrina, continua la blonde. Je suis toi à vingt-six ans. Dans deux jours, j'en aurai vingt-sept.

— Et moi, je suis ta sœur Daphné, affirma la brune.

Sabrina les dévisagea longuement. Effectivement, la brune ressemblait de façon étonnante à Daphné, mais sans son air radieux.

— Et moi, je suis Puck, enchaîna l'être féerique.

Il déploya ses ailes roses et s'éleva dans les airs. Puis il mit ses mains sur ses hanches et sourit de toutes ses dents.

— Tata-taaaa !

— Voilà la preuve que vous nous faites marcher ! protesta Sabrina, s'adressant à l'être magique. Les Findétemps ne vieillissent pas !

— C'est faux, Sabrina, reprit Puck. Un Findétemps vieillit s'il le désire. La plupart ne le désirent pas parce qu'ils n'ont pas de bonne raison pour cela.

Il échangea un regard tendre avec la femme qui prétendait être Sabrina adulte.

L'être féerique et la blonde portaient des alliances identiques à la main gauche.

— Alors, toi et Puck, vous êtes mariés ? s'exclama Daphné.

Sabrina adulte sourit, puis regarda Puck.

— Il est devenu moins casse-pieds, avec l'âge.

— Un petit peu moins, seulement ! Nous devrions maintenant présenter nos invitées à la généralissime ! poursuivit Puck.

Tous se dirigèrent vers une tente qui s'élevait au centre du camp. Charmant en écarta les pans et fit entrer les fillettes. Sabrina et Daphné adultes entrèrent derrière elles, Puck sur leurs talons. Sabrina vit d'abord un grand lit où dormaient profondément un homme et une femme.

— Papa ! Maman !

Puis une voix la fit sursauter.

— Ils sont toujours sous l'influence du charme de sommeil...

La voix était rauque, elle chevrotait, mais Sabrina l'aurait reconnue entre mille ! C'était Mamie ! La petite fille se détourna et aperçut une vieille femme qui entraînait dans la tente en fauteuil roulant.

— Les filles, je vous présente notre généralissime ! annonça Charmant, triomphal.

Sabrina dévisagea Mamie en silence. Elle portait une robe jaune et un chapeau de la même couleur avec une fleur de tournesol piquée en son centre. Quatre chiots danois trottaient derrière son fauteuil roulant. Mamie Relda semblait vieille comme le monde, cependant son regard pétillait d'une éternelle jeunesse.

— Mamie Relda ! s'exclama Daphné en se jetant à son cou.

Sabrina s'avança à son tour, plus lentement, déconcertée de voir sa grand-mère tellement vieille.

— Cela faisait bien longtemps que personne ne m'avait plus appelée de la sorte..., déclara la plus que centenaire d'une voix nostalgique.

Elle dévisagea les fillettes, puis leur version adulte, d'un air troublé.

— C'est une longue histoire, très vieille dame, déclara Puck.

— Alors, commence donc par me la raconter !

Tout ce petit monde fit un repas composé de pommes de terre en robe des champs, d'un rôti de sanglier et de pain de seigle pendant que Mamie écoutait le compte rendu des derniers événements. Au cours du dîner, la généralissime étudia également les plans et les rapports de ses soldats, qui attendaient ses ordres pour repartir en mission ventre à terre. Sabrina ne la quittait pas des yeux. Elle remarqua ses rides profondes, de vrais sillons, et ses vieilles mains noueuses qui tremblaient.

À un moment donné, un tout petit monsieur sanglé dans un uniforme militaire bardé de décorations s'approcha de leur table. C'était lui qui, à leur arrivée, entraînait les soldats. Il s'inclina avec respect devant la très vieille dame. Tous deux discutèrent brièvement des forces disposées sur les berges de la rivière, puis ils s'accordèrent sur la meilleure stratégie d'attaque. Une fois leur conversation terminée, le petit homme salua de nouveau Mamie avec déférence et s'éclipsa. C'est seulement après que Sabrina mit un nom sur son visage.

— C'était M. Septnain ! s'écria Daphné, lui arrachant les mots de la bouche.

— Nous l'appelons capitaine Septnain, désormais, rectifia Mamie Relda.

— C'est un grand capitaine, que nous respectons tous, expliqua Charmant. Grâce à lui, notre armée a remporté de nombreuses victoires !

— Pourquoi avez-vous besoin d'une armée ? demanda Sabrina.

— Pour nous battre contre la Main Rouge, expliqua Mamie Relda, en donnant de petits morceaux de gibier aux quatre chiots impatients. Depuis l'avènement du Maître, nous avons été l'un des fronts les plus importants de la lutte pour la liberté des humains. Il y a d'autres unités dispersées dans le monde, que je commande aussi. D'où mon petit surnom. En vérité, sans Septnain et nos soldats, nous n'aurions aucune chance. Le Maître et la Main Rouge sont impitoyables.

— Comment se fait-il que la situation soit devenue aussi dramatique ? reprit Daphné.

— Ces misérables ont pillé le Couloir des merveilles, intervint Sabrina adulte. Ils ont ouvert ses portes et volé tout ce qui avait de la valeur. Le reste, ils l'ont libéré. Les cagibis du Couloir des merveilles recélaient des choses et des êtres épouvantables... Leur libération a provoqué un terrible chaos dans la ville.

Sabrina adulte échangea un regard entendu avec la très vieille dame.

— L'une de ces choses a d'ailleurs essayé de vous réduire en cendres, tout à l'heure, ajouta Puck.

— Pourquoi n'avons-nous pas réussi à arrêter la Main Rouge, à notre époque ? s'enquit Sabrina, intriguée.

— Qu'étions-nous censées faire ? interrogea Mamie Relda avant de s'interrompre, prise de toux.

L'accès passé, elle continua.

— Que pouvaient faire une vieille dame et deux fillettes ?

— Et Elvis ! ajouta Daphné.

— Tu as raison, nous ne devons pas oublier ce cher Elvis. Quelle brave bête ! Ces quatre chiots sont ses arrière-petits-enfants : John, Paul, George et Ringo !

Ceux-ci se ruèrent vers Daphné et s'assirent devant elle, le regard implorant, jusqu'à ce qu'elle leur donne des morceaux de viande.

— Aussi gourmands que leur aïeul ! gloussa Daphné en les caressant.

— Et Tonton Jaco ? reprit Sabrina.

La vieille dame devint soudain très triste.

— Jacob a été arrêté, puis enfermé à la prison de Port-Ferries, dit-elle doucement. Il a été jugé et condamné à mort. Il s'est évadé, mais il a été tué.

— Je l'avais vu ! coupa Sabrina. C'est arrivé juste sous nos fenêtres ! On lui a décoché une flèche dans le dos.

Mamie Relda échangea un regard surpris avec Puck et Sabrina adulte.

— C'est étrange, je ne m'en souviens pas !

— Moi non plus, renchérit Sabrina adulte. Comment se fait-il que ces événements se soient produits dans notre passé, mais que nous ne nous en souvenions pas ? Notre prince Charmant n'avait pas non plus disparu, à l'époque. De plus, je n'ai jamais vu le meurtre de Tonton Jaco, à douze ans. C'est bizarre que notre passé soit aussi morcelé. À moins qu'il n'y ait eu un trou noir ? Un temps mort ?

— Vous êtes arrivées quand ? demanda Charmant aux fillettes.

— Il y a une heure ou deux. Et vous ?

— Trois mois !

— Vous n'êtes donc pas le prince Charmant quinze ans plus tard ? s'enquit Sabrina, qui s'efforçait de débrouiller une situation décidément bien compliquée.

— Non, je viens du passé ! Enfin, je veux dire, du présent... Du présent d'avant... Enfin, bref... J'étais allé me promener, après avoir perdu les élections contre la Reine de Cœur. Je voulais m'éclaircir les idées, réfléchir à mon avenir, quand je me suis retrouvé ici... Il m'a fallu plusieurs heures pour comprendre que je n'étais pas là où j'aurais dû être.

Daphné adulte hocha la tête.

— Quelque chose a déraillé... Nous pensons que le temps est chamboulé par des failles temporelles.

— Des failles temporelles ? intervint Daphné.

— Si tu préfères, des portails qui aspirent les gens hors de leur temps. Ça ne devrait pas se produire, et pourtant, quelque

chose ou quelqu'un provoque ce tohu-bohu de futur et de présent.

— Et aussi de passé ! coupa Sabrina. Nous avons vu des Amérindiens attaquer Baba Yaga, cet après-midi ! Enfin, je veux dire, il y a quinze ans...

— Ça, je ne m'en souviens pas du tout ! affirma Daphné adulte.

— Alors c'est pire que je ne le pensais, conclut Mamie Relda.

— Un orage soudain a-t-il précédé votre disparition ? demanda Charmant.

Sabrina opina.

— Et il y en a eu un quand j'ai vu Tonton Jaco mourir.

— Et lorsque les Amérindiens sont apparus et se sont jetés sur Baba Yaga ! ajouta Daphné. Au fait, où est-elle ?

— Elle a été notre première victime..., expliqua Mamie. Elle a commis une erreur fatale, le jour où elle a supprimé ses gardiens. Elle ne les a pas remplacés et s'est rendue vulnérable. La Main Rouge l'a acculée dans la forêt et l'a tuée, mais avant de mourir au champ d'honneur, Baba Yaga a défait quarante de ces malandrins !

— Après, sa maison sur pattes de poule a pris la fuite, continua Puck, et nous l'avons découverte sur le mont Taurus, errant comme une âme en peine. Depuis, nous l'utilisons.

— Ces événements ont peut-être un lien avec notre enquête ? suggéra Sabrina, en regardant Daphné adulte, toujours froide et distante.

Que s'était-il passé pour que Daphné adulte ait perdu sa joie de vivre et sa légendaire légèreté ? Qui l'avait défigurée ?

— Quelle enquête ? s'étonna Mamie Relda.

— Le vol de la baguette de Merlin, de l'Horloge enchantée et de l'Elixir de longue vie.

— Ah oui, je m'en souviens ! s'exclama Mamie Relda. Nous n'avons jamais résolu cette affaire-là !

— Incroyable ! Je croyais que Relda Grimm résolvait tous les mystères ! ironisa Charmant.

— Il y avait plus urgent à régler, à l'époque ! rétorqua la vieille dame.

— La taxe d'habitation, par exemple ! précisa Sabrina.

Sabrina adulte hocha la tête.

— Entre autres choses, oui. Et puis, Tonton Jaco était très occupé à canaliser la rage de Baba Yaga. Après cela, la situation a empiré et nous n'avons plus eu le temps de continuer notre enquête...

— Comment ça, « la situation a empiré » ? répéta Sabrina, curieuse.

Les adultes ne répondirent pas. Un silence pesant tomba. Puis ils se regardèrent, le visage soucieux, comme s'ils soupesaient l'importance de l'aveu qu'ils s'apprêtaient à faire.

— Les petites devraient voir la maison, déclara enfin Daphné adulte.

— Vous ne pensez pas que ça va leur causer un choc ? repartit Mamie.

— Si nous ne leur disons pas la vérité, elles la découvriront seules. Tu te souviens comment nous étions ? Curieuses comme des pies ! Nous filions souvent au beau milieu de la nuit. De plus, la situation est trop dangereuse. Il vaut mieux assouvir leur curiosité, et tant pis si ça leur fait mal, fit Daphné adulte.

— Elle a raison, déclara Charmant. Si les petites sortent en douce pour satisfaire leur curiosité, elles ne reviendront peut-être pas vivantes de leur escapade.

— Et si elles sont tuées, nous mourrons aussi ! conclut Daphné adulte.

Sabrina adulte hocha la tête.

— Vous avez raison.

Sabrina et Daphné se regardèrent, pleines d'appréhension. Qu'est-ce qui les attendait de si terrible ?

— Montrez-nous, conclut Sabrina.

Lorsque Sabrina sentit la chaumière sur pattes de poule faire un brusque demi-tour, elle regarda par la fenêtre. Elle vit des maisons en ruine, des forêts calcinées et des routes encombrées par des voitures abandonnées. Un soleil rouge vermillon boudait dans un ciel de plomb et baignait le paysage d'une lueur glauque.

Tout à coup, la cabane sur pattes de poule s'arrêta.

— On y est, expliqua Daphné adulte en regardant à son tour par la fenêtre. Faisons vite, nous ne pouvons pas rester longtemps.

— Les dragons passent par ici toutes les quinze minutes et nous ne savons pas quand a eu lieu leur dernière ronde, expliqua Mamie aux fillettes étonnées.

La cabane s'accroupit. Puck, armé de son arc et de ses flèches, ouvrit la porte et regarda dehors avec prudence. Quand il se fut assuré qu'il n'y avait aucun danger pour l'instant, il fit signe aux autres de le suivre.

La maison de Mamie Relda et son jardin avaient disparu. À leur place s'élevait un château médiéval aux murailles de granit noir avec deux hautes tours, un pont-levis et des douves. Un drapeau noir orné d'une main rouge flottait en son centre. L'air sentait le soufre...

Sabrina sentit les larmes inonder son visage. Pour la première fois de sa vie, elle ne tenta pas de cacher ou de refouler son chagrin.

— Je ne suis pas revenue ici depuis quinze ans..., déclara Sabrina adulte. J'ai toujours pensé que je ne serais pas assez forte pour supporter ce spectacle.

— Comment changer cette situation ? demanda Sabrina.

— Je ne sais pas si c'est possible, laissa tomber Sabrina adulte.

— Vous devez nous renvoyer dans le passé ! s'écria Daphné en pleurs. Maintenant que nous savons ce qui va se passer, nous allons changer le présent !

— C'est aussi mon idée et nous y travaillons, l'assura Charmant. Il y a des failles dans le temps un peu partout, mais j'arrive toujours trop tard !

— Vous êtes bloqué ici ? s'effraya Sabrina.

— Non ! repartit Daphné adulte. Nous avons un moyen de prédire où et quand ces failles surviennent.

Sabrina sentit soudain une tension entre Charmant et Daphné adulte.

— Rentrez vite ! s'écria soudain Puck.

Sabrina suivit son regard et poussa un cri.

Un dragon vert, noir et rouge volait dans le ciel gris. Des nuages de fumée sortaient de ses naseaux. Ses petits yeux luisaient de cruauté. Ses rugissements ébranlaient la terre et les flammes qu'il crachait brûlaient et réduisaient en cendres tout ce qu'elles touchaient.

Sabrina adulte poussa le fauteuil de Mamie Relda à l'intérieur, suivie par les autres.

— « Isba, isbouchka, en avant, marche ! » ordonna Sabrina adulte, une fois qu'ils furent à l'abri.

La chaumière se leva et courut dans la forêt.

— On va pouvoir le distancer ? demanda Sabrina en regardant le dragon.

Lancé à leur poursuite, il projetait de grandes gerbes de flammes.

Daphné adulte se rua à la fenêtre et en écarta les fillettes. Elle l'ouvrit et pointa sa baguette magique par l'ouverture.

— Non, on va le rendre inoffensif pour quelques heures. « Eau, viens à moi ! » s'écria-t-elle.

Un geyser d'eau jaillit de la baguette magique. Hélas, il manqua sa cible. Daphné secoua sa baguette, en colère.

— Tu n'es pas en forme, aujourd'hui, moustique ? lui demanda Puck. Parce que si c'est le cas, je sors et je me bats !

— Ne me tente pas ! répliqua Daphné adulte. Et puis, cesse de m'affubler de ce surnom ridicule !

Daphné tira la langue à Daphné adulte.

— Calmos, moi j'aime bien mon surnom ! déclara la fillette.

Daphné adulte regarda la petite Daphné et lui sourit. Puis elle reporta son attention sur le dragon.

— « Eau, viens à moi ! » répéta-t-elle.

Cette fois, un torrent d'eau se déversa pile sur la gueule du dragon, qui tenta de mugir et de riposter, mais qui ne réussit qu'à émettre un couinement. Son arme mortelle neutralisée, le dragon fut ensuite incapable de reprendre son vol. Après un essai infructueux, il retomba sur le sol et, pof ! disparut.

— Bien touché, toi qui es moi ! s'exclama Daphné.

— C'est malheureusement temporaire, soupira Mamie Relda. Espérons que nous serons assez loin lorsqu'il aura rechargé ses batteries.

Cette nuit-là, Sabrina et Daphné dormirent dans des lits de camp sous l'une des tentes. Seule sans Daphné à ses côtés, Sabrina se sentait perdue. Elle se demandait si sa sœur ressentait ce malaise et elle allait le lui demander lorsqu'un ronflement sonore lui parvint de son lit. Manifestement, les émotions de cette étrange journée ne l'avaient pas empêchée de s'endormir.

La voix de Charmant, qui était également installé dans un lit de camp, s'éleva.

— Fillette ?

Sabrina se redressa et se frotta les yeux.

— Je suis réveillée.

— As-tu des nouvelles de Blanche-Neige ?

— Oui. Même qu'elle se fait un souci monstre pour vous.

Attristé, Charmant opina.

— J'ai une question à vous poser, reprit Sabrina. Comment Daphné adulte a-t-elle été défigurée ? Qui l'a blessée ?

— C'est ma faute..., confessa Charmant. Je lui avais demandé son aide, mais la situation était trop dangereuse et on a eu un gros problème.

— Un problème ?

— Nottingham...

Sabrina frissonna, revoyant la dague du shérif.

— Daphné m'aidait à retrouver un objet, précisa Charmant. Un objet qui m'aurait permis de revenir dans le présent. Malheureusement, Nottingham montait la garde et...

À cet instant, Daphné adulte s'approcha.

— Notre mission de reconnaissance a donné de bons résultats ! s'empressa-t-elle d'annoncer à Charmant. Je crois que j'ai trouvé une faille dans le temps !

— Quand et où ? demanda Sabrina avec impatience.

— Dans le cimetière de Port-Ferries, cette nuit. Nous devons partir immédiatement !

Les adultes et les fillettes arrivèrent au cimetière. Des pierres tombales s'élevaient à perte de vue et un mausolée décrépit obstruait le sentier mal entretenu. La plupart des tombes, à l'abandon, étaient recouvertes de mousse et de lichen. Il faisait

très sombre, mais la lueur de la pleine lune guidait leurs pas. L'atmosphère était fantomatique.

— Je ne peux pas vous promettre que la faille vous ramènera dans l'espace-temps que vous venez de quitter, expliqua Daphné adulte. Vous pouvez vous retrouver dans une situation encore pire.

— Qu'y a-t-il de plus dangereux qu'une fuite permanente devant des dragons ? coupa Sabrina.

— Revenir au Moyen Âge, à l'époque où l'on brûlait les sorcières sur des bûchers, par exemple. Ou encore, faire un bond dans le futur, où Daphné et moi serions mortes, et où il n'y aurait plus personne pour vous protéger de la Main Rouge.

— Nous pourrions aussi nous retrouver nez à nez avec un tyrannosaure affamé, continua Sabrina.

— Non, parce qu'il n'y a jamais eu de tyrannosaures en Amérique du Nord, la corrigea Sabrina adulte. Cela dit, vous pouvez revenir à l'époque glaciaire, à plusieurs milliers d'années dans le passé, ou débarquer dans le futur, lorsque le soleil sera devenu une supernova... Je ne vous promets pas un fabuleux voyage... Nous n'en connaissons pas la destination spatiale et temporelle.

— Alors c'est trop dangereux ! conclut Mamie Relda.

— Vous savez pourtant bien que nous ne pouvons pas rester plus longtemps, Relda, intervint Charmant. S'il y a une chance de revenir dans notre présent et d'intervenir dessus pour transformer radicalement l'avenir, je veux la saisir. Je ne peux pas parler au nom des filles, mais moi, j'ai pris ma décision !

— Nous aussi ! On veut saisir notre chance ! renchérit Daphné.

Sabrina regarda sa sœur, surprise par son assurance, et acquiesça. Mieux valait risquer le tout pour le tout que d'attendre un improbable miracle.

— La faille va bientôt s'ouvrir, les prévint Daphné adulte. Prêts ?

Sabrina hocha la tête.

— Où va-t-elle s'ouvrir ? questionna Charmant avec impatience.

Daphné adulte sortit une sphère noire brillante de l'une de ses poches. La jeune femme devint luminescente.

— Là-bas, annonça-t-elle en leur désignant une tombe.

Charmant pâlit horriblement et s'approcha de la tombe à contrecœur. Sabrina et Daphné le suivirent sans comprendre, jusqu'à ce que Sabrina lise le nom inscrit sur le granit : Blanche-Neige. Daphné étouffa un cri.

— La Main Rouge l'a tuée..., laissa tomber Charmant.

— Pourquoi ?

Charmant secoua la tête, comme s'il refusait d'admettre la vérité, puis il prit Sabrina et Daphné par le bras.

— Si nous revenons dans notre présent, nous devons empêcher ce meurtre !

— On réussira ! s'écria Sabrina.

À cet instant, un gros nuage noir envahit le ciel et bouillonna comme l'eau d'un Jacuzzi. La vitesse à laquelle le ciel avait changé était stupéfiante.

— Ça y est ! s'écria Daphné adulte.

Charmant s'agenouilla et caressa le granit, comme si c'était le visage délicat de sa Blanche-Neige.

— Faites attention à vous, mes petites cocottes, déclara Mamie Relda, alors que le nuage devenait plus dense et plus menaçant.

— Prenez soin l'une de l'autre ! renchérit Sabrina adulte.

— Vous aussi ! cria Daphné pour se faire entendre malgré le vent.

Une voix rauque fit soudain tressaillir tout le monde.

— Ma foi, Relda, j'ai l'impression d'interrompre des adieux bien émouvants !

Le Grand Méchant Loup !

— J'ai amené des amis. J'espère que ça ne vous dérange pas ?

Sabrina aperçut sur la ligne d'horizon une armée qui marchait sur eux, des soldats munis de flèches, d'arcs et d'épées. Chacun avait sur la poitrine une marque que les fillettes connaissaient bien : l'empreinte d'une main. Devant elles se déployait l'armée de la Main Rouge.

Daphné adulte sortit une baguette de ses poches et visa le loup. L'éclair qui jaillit le toucha si violemment qu'il fut projeté contre les arbres et s'effondra. Mais l'armée continuait toujours sa progression.

— Je m'en occupe ! dit Sabrina adulte.

Puck la souleva de terre et l'emmena à tire-d'aile vers les soldats qui s'approchaient inexorablement. Le couple disparut dans la multitude et, un moment plus tard, Sabrina entendit des lames qui s'entrechoquaient, des cris ainsi que les encouragements et même les rires de Puck.

Une flèche siffla à ses oreilles et se planta dans un tronc d'arbre. Une autre se ficha près de son pied. Affolée, Sabrina serra Daphné contre elle et regarda Charmant et Daphné adulte.

— J'espère que ça ne va plus tarder, maintenant ! soupira-t-elle.

Daphné adulte s'approcha de Charmant et lui montra sa cicatrice.

— Surtout, faites-le-lui payer très cher !

Sabrina espéra que le vent avait empêché Daphné d'entendre ces mots.

— Je te le jure, s'exclama Charmant.

Sabrina n'eut pas le temps de poser la centaine de questions qui couraient dans sa tête, car, soudain, le monde se brouilla devant ses yeux...



7

Le miroir de charmant



Sabrina ouvrit les yeux. Autour d'elle s'étendait le cimetière de Port-Ferries, soigné et pimpant. Au-dessus de sa tête, la lune et les étoiles pâlissaient dans un ciel que le bleu nuit fuyait et que les doigts roses de l'aurore envahissaient. Daphné et Charmant gisaient à ses côtés. La fillette prit une grande inspiration et prêta l'oreille, s'attendant à entendre le sifflement des flèches des soldats de la Main Rouge, mais, à l'exception du zonzonnement des criquets dans l'herbe, le calme était absolu. Rassurée, elle s'assit et respira à fond un air propre et frais. Quel bonheur, elle était de retour dans son présent !

Charmant se redressa à son tour et se frotta les yeux. Il regarda le ciel, puis chercha des yeux la tombe de Blanche-Neige. Elle avait disparu. Les trois voyageurs du temps occupaient le coin le plus reculé, et encore désert, du cimetière.

— On est rentrés chez nous ! s'exclama Daphné.

— J'en ai l'impression ! renchérit Charmant. Mais quel jour sommes-nous ? Quelle année ?

Sabrina scruta la ligne d'horizon et remarqua une fumée de cheminée s'effilochant dans un ciel devenu bleu de porcelaine.

— Allons nous renseigner là-bas ! dit-elle en se levant.

Sabrina, Daphné et Charmant se dirigèrent vers le chalet en rondins, dont la cheminée crachait des volutes grises. Sabrina était sûre qu'ils étaient revenus au temps des pionniers américains, quand Charmant lui montra un élégant coupé sport garé devant le chalet.

— Nous sommes revenus à notre époque ! C'est le dernier modèle ! Je possédais le même quand j'étais maire !

Là-dessus, Charmant frappa à la porte du chalet et exigea *manu militari* d'être reconduit en ville. Hélas, il ne réussit qu'à terroriser l'habitant, qui refusa d'ouvrir et jura qu'il appellerait la police si le gars et ses deux gamines ne filaient pas *illico presto*. Sabrina était si en colère contre le prince qu'elle l'aurait volontiers étranglé. S'il avait frappé poliment et demandé gentiment de l'aide, ils seraient déjà en route pour Port-Ferries. À l'évidence, trois mois passés dans un futur d'apocalypse n'avaient pas guéri Charmant de sa morgue insupportable !

— Dites-moi au moins quel jour on est ! s'époumona Charmant.

— Déguerpis ou j'appelle les flics, espèce de cinglé !

Ils n'eurent d'autre solution que de se remettre en route. Les fillettes, qui avaient déjà longuement marché, « tout à l'heure dans le futur », avaient mal aux pieds. Charmant restait silencieux, essayant de rendre présentables ses vêtements en loques et ses cheveux ébouriffés.

Lorsque, plusieurs heures plus tard, ils arrivèrent chez Mamie, Charmant arrêta les filles.

— Nous devons nous mettre d'accord sur notre histoire.

Sabrina le regarda, sidérée.

— Quelle histoire ? Nous étions dans le futur. Nous devons prévenir Mamie, Tonton Jaco et Canis !

— Tu vas raconter à ceux que tu aimes qu'un avenir tragique les attend ? Ton oncle emprisonné, puis tué ? Canis redevenu le Grand Méchant Loup ?

— C'est clair que c'est pas marrant, mais on n'a pas le choix ! intervint Daphné.

— Si, justement, vous avez le choix de la boucler ! riposta Charmant. Vous devez me faire confiance, parce que j'ai eu du temps pour réfléchir à ce que j'allais dire ou faire lors de mon retour dans le présent. Nous en savons beaucoup sur l'avenir. Moi, par exemple, je sais comment Blanche-Neige est morte. Je connais l'identité de son meurtrier. Si je le lui révèle, ou si la nouvelle de son prochain meurtre s'ébruite, je ne pourrai pas empêcher le meurtrier de commettre son forfait. Vous me suivez ?

— Franchement, je ne sais pas, répondit Sabrina. Moi, je crois qu'on ferait mieux de dire la vérité à Mlle Neige. Ensemble, nous serons plus forts pour empêcher son meurtre.

— Et moi, je crois au contraire qu'il vaut mieux que nous cachions notre voyage dans le futur. Nous travaillerons dans l'ombre pour réussir notre mission ! insista Charmant.

Sabrina regarda le prince droit dans les yeux. Il semblait inquiet et vraiment convaincu de la nécessité de garder le silence sur leur escapade dans l'avenir. Pouvait-elle lui faire confiance ? Charmant était sournois ; de plus, il détestait les Grimm. D'un autre côté, il avait toujours été honnête avec elles.

— Daphné et moi, nous ne pourrions jamais modifier le destin de Tonton Jaco toutes seules..., dit enfin Sabrina.

— Je ne vous laisserai pas tomber ! promit Charmant. Nous allons travailler ensemble. Nous réussirons à réveiller vos parents. J'ai des ressources, vous verrez ! Vous retrouverez les objets magiques volés. Nous devons tout réparer, les filles ! Mais nul, même s'il a les meilleures intentions du monde, ne doit se mettre en travers de notre chemin ! Tu dois me faire confiance, Sabrina.

— Je ne sais pas...

— À ta guise ! Va donc dire à Puck que tu es mariée avec lui, dans l'avenir ! ricana Charmant. Ou je peux le faire à ta place, si tu préfères !

Sabrina se figea et dévisagea l'ancien maire, furieuse.

— Vous n'oseriez pas !

— Si nous décidons de parler, nous dirons tout ! décréta Charmant.

Sabrina rougit ; Charmant gloussa.

— Qu'est-ce que tu en penses ? « Le palais royal est un beau palais, entonna Charmant, toutes les jeunes filles sont à marier, mam'zelle Sabrina est la préférée de monsieur Puck qui va l'épouser... »

Sabrina foudroya du regard sa sœur, qui s'apprêtait à renchérir.

— La ferme ! dit-elle à Charmant et à Daphné. Bon, on fera comme vous voulez !

— Parfait ! C'est rare de rencontrer une Grimm raisonnable. Et j'en ai connu, des Grimm ! commenta Charmant.

Il finissait quand la porte de la vieille demeure s'ouvrit. Mamie Relda et Tonton Jaco coururent vers eux, puis serrèrent Sabrina et Daphné dans leurs bras. Elvis, fou de joie, plaqua Daphné au sol en lui donnant de grands coups de langue.

— *Lieblings* ! Oh, mon Dieu ! geignit leur grand-mère. Cela fait des heures que nous vous cherchons !

Ces heureuses retrouvailles ne le restèrent pas longtemps : M. Canis arriva sur ces entrefaites et saisit Charmant par le col.

— Si jamais vous avez touché un seul de leurs cheveux, je...

— M. Canis, il ne nous a fait aucun mal ! s'écria Sabrina. Laissez-le !

— Où étiez-vous passées ? interrogea Canis.

— Nous nous sommes perdues...

Canis parut sceptique.

— Si vous vous étiez perdues, je vous aurais retrouvées !

— C'est moi qui les ai retrouvées, intervint Charmant, essayant de se libérer. Ou plutôt, elles sont tombées sur moi tandis que j'errais dans les bois. Je les ai remises sur la bonne route. Maintenant, laissez-moi tranquille, espèce de sale bête !

Canis interrogea Mamie Relda du regard. La vieille dame acquiesça. Il lâcha le prince.

— Et vous, où étiez-vous passé ? demanda Mamie à Charmant. Cela fait trois mois que vous avez disparu ! Ma famille a passé la ville au peigne fin, Blanche-Neige se fait un sang d'encre... Vous auriez dû donner de vos nouvelles !

Charmant éluda.

— Vous m’excuserez, mais je dois y aller, maintenant...

— Aller où ? questionna Sabrina.

— Telle est la question, mon gars, intervint Tonton Jaco. Parce que vous avez perdu votre maison quand vous avez perdu les élections. C’est la Reine de Cœur qui l’habite, désormais. Vous êtes un sans-abri.

— Ah..., lâcha Charmant, scrutant la ligne d’horizon.

— Restez avec nous ! lança Sabrina sans réfléchir.

Mamie Relda poussa un cri étouffé, mais, toujours polie, elle réussit à masquer sa surprise. Elle posa sa main sur le front de Sabrina.

— Tu es sûre que tu vas bien, ma minette ?

— Je vais superbien, Mamie, affirma Sabrina, se ressaisissant.

Après tout, sa proposition n’était pas si abracadabrante. Si Daphné et elle aidaient Charmant à changer le présent, il valait mieux qu’ils restent ensemble. Bien sûr, Charmant était arrogant et insupportable, surtout avec les Grimm. Cependant, les enjeux étaient si importants que Sabrina était prête à supporter son sale caractère.

— M. Charmant va avoir besoin de temps pour se retourner. Il nous rendrait le même service si nous étions dans sa situation, expliqua-t-elle.

— Je ne le parierais pas ! coupa Tonton Jaco.

— Hum... Sabrina a raison, déclara Mamie Relda. Nous n’avons pas de chambre libre, Guillaume, mais soyez le bienvenu dans notre modeste logis. Vous verrez, le canapé du salon est très confortable.

— Non mais, je rêve ! grogna Canis.

— Je vous remercie, c’est impossible, répondit Charmant.

— Il a raison, c’est impossible ! renchérit Canis.

— Guillaume, nous insistons ! reprit Mamie Relda, prenant Charmant par le bras pour le conduire à l’intérieur.

Canis adressa un regard déçu à Sabrina, qui rougit. Elle avait trahi le vieil homme, en invitant son pire ennemi à séjourner sous son propre toit. Il ne le lui pardonnerait jamais...

— Relda, puis-je vous dire deux mots en privé ? lança tout à coup Canis.

— Oui, bien entendu, mon ami.

Tous deux s'éloignèrent.

— Vous n'êtes pas sérieuse, Relda ! commença Canis. On ne peut pas faire confiance à Charmant ! Souvenez-vous, il a juré qu'il détruirait les Grimm jusqu'au dernier.

— Je suis peut-être vieille, mais je ne suis pas encore sénile ! riposta la vieille dame, sur la défensive. Tout le monde mérite une seconde chance.

— Il vous trahira à la première occasion ! Ne soyez pas ridicule !

— Il y a eu un temps où les gens disaient la même chose de vous ! lui rappela Mamie sévèrement.

Elle prit une profonde inspiration.

— Monsieur Canis, ma décision est prise, je ne reviendrai pas dessus !

Mamie fit les honneurs de sa maison à Charmant, laissant Canis ruminer sa défaite dans le jardin. C'était la première fois que Sabrina le voyait aussi furieux et, surtout, en colère contre Mamie. Sa grand-mère et Canis ne se brouillaient ni ne se boudaient jamais. Cette constatation la troubla d'autant plus qu'elle connaissait désormais la fatale destinée de Canis. À cause de qui, ou de quoi, redeviendrait-il le Grand Méchant Loup ? Canis, toujours furieux, disparut dans la forêt. C'est alors que Sabrina se souvint de l'arme secrète cachée dans un coffre de la banque. Le temps était-il venu de l'utiliser ?

— Tu as eu une sacrée bonne idée, Bibi ! ironisa Tonton Jaco. Tu es sûre que tu n'es pas tombée sur la tête en te promenant dans les bois ?

Sabrina et Daphné suivirent Jacob à l'intérieur. Le prince Charmant observait le canapé du salon avec dédain. Puis il regarda par la fenêtre, comme s'il se demandait si la forêt ne lui offrirait pas un refuge plus agréable. Enfin, il tapota les coussins joufflus.

— C'est gentil, ici. Je me ferai tout petit pour ne pas déranger.

À cet instant, Puck apparut dans l'escalier.

— Paraît que vous aviez disparu ? dit-il à Sabrina.

— Ouais. Mais on est de retour, bredouilla Sabrina, rouge d'embarras.

Et dire qu'elle était destinée à épouser cet individu sale comme un pou. Quelle horreur !

— Bof, bof, grommela Puck en remontant les marches.

— Ton futur mari a beaucoup de conversation, souffla Daphné à l'oreille de sa sœur.

Moui, quel amour ! songea Sabrina, vexée.

Sabrina était couchée. À ses côtés, Daphné ne cessait de se tourner et de se retourner dans le lit.

— J'ai peur de m'endormir..., confia soudain la petite fille.

Sabrina alluma la lumière, se leva et s'approcha du bureau de son père. Elle ouvrit un tiroir et en sortit une brosse à cheveux. Le regard de Daphné se mit aussitôt à briller. Coiffer Sabrina calmait toujours ses angoisses.

— Nous sommes revenues dans le présent, souffla Sabrina. C'est le plus important. Parce que nous allons le changer.

— Et si on n'y arrive pas ? objecta Daphné en lui brossant les cheveux.

Sabrina secoua la tête. Elle refusait de se laisser envahir par le doute.

— Il faut réussir ! Nous n'avons pas le choix. Pour commencer, nous devons résoudre le mystère des objets volés.

— Tu crois vraiment que Charmant va nous aider à réveiller Papa et Maman ? poursuivit Daphné.

— Je ne sais pas.

Soudain, elles entendirent frapper doucement à leur porte. C'était Charmant. Il passa sa tête par l'entrebâillement.

— Habillez-vous et rendez-vous au rez-de-chaussée, chuchota-t-il. Nous avons du boulot.

Il referma la porte. Les fillettes s'habillèrent en silence et rejoignirent le prince sur la pointe des pieds. Il avait emprunté un jean et une chemise blanche à Tonton Jaco, et enfilé une vieille veste qui avait appartenu à Grand-Pa Basile.

— Alors, quoi de neuf, doc ? demanda Daphné.

Charmant lui fit signe de se taire et les pressa de sortir.

Quand il eut refermé la porte, Sabrina annonça à la vieille demeure qu'elles seraient bientôt de retour, ce qui déclencha la fermeture de la serrure magique. Mamie utilisait ce sort de protection pour sécuriser sa maison.

— J'ai besoin de votre aide pour rassembler quelques objets, déclara Charmant.

— Quels objets ? s'enquit Daphné.

— Des objets qui vont modifier le cours des événements présents ! Hélas, ils sont à la mairie.

— La mairie ! s'écria Sabrina. Nous ne pouvons pas y aller ! La Reine de Cœur y habite, désormais, avec son bataillon de gardes à jouer !

— Qui ont des épées ! précisa Daphné. Bien aiguisées et superpointues.

— Certes..., lâcha le prince comme s'il s'agissait d'un détail sans importance.

— De plus, elle s'est peut-être débarrassée de vos bidules ! reprit Sabrina. J'ai entendu dire qu'elle avait vidé les coffres de la banque pour refaire la déco de la mairie. Ce que vous y avez laissé est sans doute à la décharge...

— Alors là, ça m'étonnerait ! rétorqua-t-il. Je connais bien la Reine de Cœur : elle ne les jettera jamais !

Il s'interrompit puis reprit :

— Ah, magnifique, voici notre chauffeur !

Deux phares trouaient la nuit. Une voiture s'approchait. Sabrina entrevit bientôt une somptueuse limousine noire qui s'arrêta devant eux. La porte du conducteur s'ouvrit et un nain en smoking en sortit.

— Bonjour, Sept, lâcha Charmant.

M. Septnain s'inclina.

— Bonsoir.

— Merci d'avoir répondu à mon appel, dit Charmant.

L'air mal à l'aise, il regarda la pointe de ses chaussures, se balançant d'un pied sur l'autre.

Dans le futur, Charmant s'était montré respectueux envers le capitaine Septnain, mais, dans le présent, M. Septnain était à son service et l'ancien maire n'avait jamais été un patron bien

sympathique. Il l'avait souvent critiqué et insulté. Et pourtant, Septnain lui était toujours resté d'une loyauté indéfectible.

Le prince semblait hésiter. Se demandait-il s'il devait présenter ses excuses à Septnain pour son attitude méprisante d'antan ? Il se contenta finalement de lui tapoter benoîtement le dos.

— Comme on dit dans les contes de fées : « Votre carrosse est avancé », annonça M. Septnain avec un sourire de guingois, comme s'il avait deviné le combat intérieur du prince.

Il se précipita pour ouvrir la portière et aida les filles et Charmant à monter. Un instant plus tard, ils étaient en route.

— Que voulez-vous récupérer à tout prix, au point de prendre le risque de vous introduire dans la mairie et de mettre nos vies en danger ? interrogea Sabrina.

— Entre autres choses, la Déboussole à magie, qui permet de repérer n'importe quel objet ayant des propriétés magiques. C'est ce que Daphné, enfin, Daphné adulte, utilisait pour repérer les failles temporelles. Cet appareil possède d'incroyables pouvoirs. Je te le donnerai, quand on aura mis la main dessus, tout à l'heure, conclut-il à l'adresse de Daphné.

Cette dernière sourit.

— Vous êtes drôlement gentil.

— Lui donner votre Déboussole à magie va modifier le présent, donc le futur ? demanda Sabrina, sceptique.

Charmant hocha la tête.

— J'en ai la certitude ! Dans le futur, Daphné et moi venions de mettre la main dessus. Vous la donner dès maintenant vous permettra de retrouver les objets magiques qui ont été volés. Cette enquête, rappelez-vous, n'avait jamais été élucidée.

— Il faut faire demi-tour ! coupa Sabrina.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Charmant.

— Je sais ce qui est arrivé, quand vous vous êtes retrouvés devant Nottingham ! répondit-elle en regardant sa sœur.

Elle revoyait la cicatrice qui défigurait le visage de Daphné adulte.

— Je ne veux pas que ça arrive.

— Moi non plus, Grimm ! renchérit Charmant, qui semblait comprendre son inquiétude.

— Vous pouvez m'expliquer ce qui se passe ? intervint Daphné.

— Ça ne te concerne pas ! coupa Sabrina.

— Je ne suis pas idiote, j'ai bien compris que mon moi adulte a été blessé en essayant de retrouver la Déboussole à magie, expliqua la petite fille. Mais il faut quand même la récupérer. Éluclider le mystère des objets magiques volés changera le cours du futur ! Je préfère encore être défigurée que de voir Port-Ferries devenir un monde d'apocalypse !

— Écoute, Daphné, je... commença Sabrina.

— Stop, c'est archidécidé ! coupa Daphné.

— Sabrina, lui remettre la Déboussole à magie maintenant peut *vraiment* changer la donne, et c'est la base de mon plan, insista Charmant.

Charmant pressa sur un bouton pour faire coulisser la vitre de séparation entre le conducteur et la banquette arrière.

— Sept, savez-vous si la mairie est protégée ?

— La Reine Maire de Cœur a disposé ses maudites cartes à jouer tout autour de la maison. Comptez dix Trèfles, dix Carreaux, dix Piques et dix Cœurs, et vous aurez quarante gardes à jouer.

— *Fatalitas...*

— Ça n'est pas tout : Nottingham habite lui aussi à la mairie. La Reine Maire a les chocottes : elle est persuadée qu'on va venir l'égorger dans son lit en pleine nuit.

— Une femme lucide ! commenta Charmant, soucieux. Bon boulot, Sept, je suis certain que la généralissime va vous décorer !

— Pardon, monsieur ?

Charmant sourit avec timidité, puis il actionna le bouton pour remonter la vitre de séparation.

La limousine arriva bientôt non loin de la mairie. M. Septnain coupa le moteur, ouvrit obligeamment la portière et diligemment le coffre. Charmant en sortit des cordes et des lampes de poche.

— Notre mission est dangereuse, Sept, expliqua Charmant.

— Danger, c'est mon second nom, déclara ce dernier en remontant dans la limousine.

— Je pensais que c'était Albert ? s'étonna le prince.

— C'est Albert, monsieur, mais c'est de l'humour.

— Si c'est de l'humour, Albert, alors c'est drôle.

M. Septnain acquiesça gravement.

— Le prince Charmant finira peut-être par devenir un joyeux luron, souffla Sabrina à sa sœur. Et ça, ça changerait vraiment l'Histoire !

M. Septnain redémarra et roula vers la mairie, tandis que les fillettes, sous la houlette de Charmant, pénétraient dans le jardin avec prudence, pour se rapprocher du bâtiment. Ils ne tardèrent pas à repérer un garde à jouer, qui, comme son nom l'indiquait, avait une carte à jouer à la place du corps, mais des bras, des jambes et une tête de garde comme n'importe quel garde.

Sabrina refoula l'étrange sentiment qui la saisissait toujours lorsqu'elle voyait des êtres invraisemblables qui avaient davantage leur place dans des illustrations de contes que dans la réalité.

M. Septnain se gara devant l'entrée principale de la mairie, près de la fontaine au centre de laquelle s'élevait autrefois la statue de Charmant. Sabrina y vit une sculpture en marbre de la Reine de Cœur, beaucoup plus mince et attirante qu'elle ne l'était en vrai. Dès que le petit homme ouvrit sa portière, de la musique jaillit des haut-parleurs de la limousine et brailla dans la nuit.

— Qu'est-ce qu'il fait ? s'enquit Sabrina.

— Tu verras bien, répondit Charmant, contrarié par sa curiosité.

— Regardez ! intervint Daphné en montrant une demi-douzaine de gardes à jouer, Piques, Carreaux, Trèfles et Cœurs mêlés, qui convergeaient vers la limousine.

Ils criaient à qui mieux mieux et menaçaient M. Septnain de leur épée. Une dispute et un incroyable brouhaha s'ensuivirent, dont Sabrina ne comprit pas un mot. Là-dessus, la porte d'entrée s'ouvrit et le shérif Nottingham, vêtu d'un peignoir et de grosses charentaises à carreaux, sortit à la hâte. Il brandissait belliqueusement sa dague et semblait furieux.

— *Go !* ordonna le prince à voix basse.

Les fillettes le suivirent derrière la maison, où ils trouvèrent une porte, hélas fermée à double tour.

— J'avais espéré que ce serait facile, ça ne le sera pas, dit Charmant en prenant la corde qu'il avait passée à son épaule.

Un crochet avait été fixé à l'une de ses extrémités. Charmant lança adroitement la corde, puis tira de toutes ses forces pour s'assurer que le crochet avait agrippé la gouttière, ou un autre objet bien solide. Il fit signe à Sabrina.

— Vous voulez que je grimpe ?

— Ce n'est pas en regardant cette corde que tu arriveras sur le toit ! riposta sèchement Charmant.

Sabrina grimpa. Elle avait appris à monter à la corde en cours de gym. Le truc, c'était de se hisser à la force non pas des bras, mais des pieds. Enrouler la corde autour de ses chevilles l'empêcha de glisser et lui facilita l'ascension. Elle arriva enfin sur le toit, d'où elle regarda sa sœur et le prince. Charmant prit Daphné sur son dos et tous deux la rejoignirent.

Charmant se dirigea ensuite vers la cheminée. Il regarda à l'intérieur et effleura les briques prudemment.

— Nous avons de la chance, la Reine de Cœur n'a pas fait de feu !

Pendant ce temps, Sabrina remontait la corde, mais elle se figea quand l'un des gardes, le Dix de Pique, se rua derrière la maison. Par chance, l'obscurité était telle qu'il ne vit pas la corde tourner. Lorsqu'elle le frôla, il leva la main, comme s'il tentait de chasser un moustique importun. Il aurait sans doute fini par l'empoigner si Sabrina ne l'avait tirée prestement.

— Donne-la-moi, souffla Charmant.

Il fixa le crochet à une gouttière et tira fort. La gouttière craqua, mais tint bon. Charmant jeta ensuite l'autre extrémité de la corde dans le conduit de cheminée et reprit Daphné sur son dos.

— On passe les premiers, déclara-t-il à Sabrina. Si un comité d'accueil nous attend à la sortie de la cheminée, redescends et va prévenir ta grand-mère !

— Comment ? C'est vous qui avez la corde, objecta Sabrina.

— Alors on aura tous des ennuis...

Daphné sur son dos, Charmant s'introduisit dans le conduit et descendit. Peu après, Sabrina pénétra elle aussi dans la cheminée, serra la corde fermement et se laissa descendre.

Il y avait tellement de cendre qu'elle eut vite du mal à respirer. Elle s'adossa au conduit, s'aidant de ses pieds, prit son mouchoir dans sa poche pour l'appliquer sur son nez et sur sa bouche. Elle inspira à plusieurs reprises, jusqu'à ce que sa gorge cesse de la démanger, puis elle remit le mouchoir dans sa poche et reprit sa descente.

Ce n'était pas facile, le conduit était étroit. Sabrina n'en finissait plus de s'écorcher les genoux et les pieds sur les parois. À un moment donné, elle se fit si mal au dos qu'elle poussa un cri, lâcha la corde et dégringola. Heureusement, elle était déjà presque en bas et ne tomba pas de trop haut.

Étourdie, Sabrina regarda autour d'elle. Elle était les fesses dans le foyer de la cheminée. De là, elle vit un long couloir qui partait de la salle où elle se trouvait. Elle se relevait pour partir à la recherche de Charmant et de Daphné quand elle vit deux pieds et entendit une voix.

— Alors ? Que veut ce fou ?

Bigre, la Reine de Cœur !

— Ce nabot prétend que vous avez loué une limousine pour aller à la fête des catherinettes, expliqua une deuxième voix.

Nottingham ! Il écumait de rage !

— Franchement, n'importe quoi ! beugla la Reine de Cœur. Qu'on renvoie ce manant dans ses pénates !

— J'ai bien essayé, mais cet imbécile ne veut rien entendre ! insista Nottingham. Je crois qu'il est faible d'esprit.

— Alors, qu'on en finisse et qu'on lui coupe la tête ! hurla la Reine de Cœur. J'ai besoin de repos !

Il y eut un bruit de pas rapides, puis une troisième voix s'éleva.

— Le chauffeur est parti, shérif.

— Parfait, dit Nottingham. Retournez à votre poste, Six de Cœur.

— À vos ordres.

Le Six de Cœur parti, le duo reprit sa conversation.

— Nottingham, je suis chamboulée, je ne réussirai pas à m'endormir, alors je vous...

— C'est non ! coupa le shérif.

— J'ai mal aux pieds, venez donc dans ma chambre me les masser, geignit la Reine Maire.

— Pas question !

— C'est le seul moyen pour que je dorme !

— Essayez de compter les impôts ! Moi, ça m'aide.

— Obéissez ou je vous fais couper la tête !

Un silence lourd de sens tomba.

— Bon, d'accord, mais seulement un petit quart d'heure, reprit Nottingham. Et pas une seconde de plus !

— Vous êtes décidément un ange.

Là-dessus, la Reine et le shérif s'éloignèrent, et Sabrina put enfin sortir de sa cachette. Elle chercha Charmant et Daphné des yeux et les découvrit, cachés derrière un rideau moucheté de cœurs rouges. Ils se précipitèrent auprès d'elle et s'esclaffèrent.

— Que se passe-t-il ? demanda Sabrina, consciente qu'ils se moquaient d'elle.

— Tu es un vrai petit ramoneur ! expliqua Charmant.

Sabrina se regarda dans un miroir fixé au mur. À la lueur de la lune, elle s'aperçut qu'elle était couverte de suie de la tête aux pieds. Pire, ça la démangeait comme du poil à gratter. Elle serra les dents et se drapa dans sa dignité, puis elle observa Charmant et Daphné, impeccables, eux.

— Naturellement..., grogna-t-elle. Et maintenant ?

— Suivez-moi ! ordonna Charmant.

Tous les trois passèrent en revue le premier étage de la mairie. Le prince ouvrait les portes, regardait à l'intérieur et les refermait. Bredouilles, ils décidèrent de monter au deuxième étage. Sabrina, grande spécialiste des cachettes et des fuites en catimini, savait qu'il fallait marcher à l'angle des marches, où étaient plantés les clous, pour ne pas les faire craquer. Elle en informa Charmant, qui mit aussitôt son conseil à profit.

Un instant plus tard, ils arrivaient au deuxième étage, où leurs recherches s'avérèrent également infructueuses.

— C'est dans sa chambre..., déclara enfin Charmant. Forcément.

— Qu'est-ce qu'il y a dans sa chambre ? demanda Sabrina.

Charmant ignore sa question.

— Allons-y !

— C'est se jeter dans la gueule du loup ! protesta Daphné. La Reine Maire y est avec le shérif.

Charmant ne parut pas entendre sa remarque. À moins qu'il n'ait également décidé de l'ignorer. Il enfila le couloir, s'arrêta devant une porte et l'ouvrit. Puis, sans laisser le temps aux fillettes de protester, il les poussa à l'intérieur et entra derrière elles.

La chambre de la Reine de Cœur était un véritable musée érigé en son honneur. De nombreux tableaux la représentaient dans différentes toilettes, toutes déclinées sur le thème des cœurs rouges. Les murs étaient également recouverts de petits cœurs. Au-dessus de son lit trônait une magnifique hache à la lame bien luisante, qui pouvait trancher une tête d'un coup..., se dit Sabrina avec un frisson. Sur le mur d'en face, elle remarqua un miroir en pied. Quant à Nottingham, il était avachi sur une chaise devant la Reine allongée dans son lit. Il s'était endormi avec le pied de la Reine sur sa cuisse, et il marmonnait dans son sommeil. « Impôts, bobos ! » crut comprendre Sabrina.

— Par là, chuchota Charmant, se dirigeant à pas de loup vers le miroir.

— Qu'est-ce qu'on cherche ? demanda Sabrina, qui fixait toujours le shérif endormi avec appréhension.

Sa dague brillait dans la chambre éclairée par le clair de lune. Elle redoutait que la Reine et Nottingham ne se réveillent, ne se jettent sur eux et ne les découpent en mille morceaux.

— Nottingham ! hurla tout à coup la Reine Maire en se redressant dans son lit.

Charmant plaça en hâte les filles devant le miroir et les y poussa. Sabrina se raidit, certaine de s'y cogner le nez, mais elle passa de l'autre côté et atterrit sur un sol de marbre. Daphné et le prince suivirent le même chemin. Quand Charmant regarda derrière lui, il vit Nottingham se lever à contrecœur et regarder sous le lit de la Reine et dans ses placards.

— Nous sommes dans un miroir magique ! s'exclama Daphné.

Sabrina était trop ahurie pour répondre. Elle traversait souvent Miroir pour parvenir dans le Couloir des merveilles, endroit captivant entre tous, mais elle se trouvait cette fois dans un magnifique palace. Les sols de marbre étaient recouverts de précieux tapis orientaux. Des canapés, des fauteuils en cuir et d'extraordinaires lustres en cristal donnaient un chic incroyable. Une immense baie vitrée révélait une belle plage baignée par un soleil radieux et ombragée par des palmiers dont la cime oscillait sous la brise. Sabrina et Daphné s'en approchèrent et contemplèrent ce paysage de rêve. Cela faisait si longtemps que le soleil n'avait pas brillé à Port-Ferries...

— C'est pour de vrai ? interrogea Daphné, admirant l'océan d'azur qui semblait se confondre avec le bleu outremer du ciel.

Une fois encore, Charmant ignora la question.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-il.

Il s'approcha du guichet de la réception et sonna.

— Il y a quelqu'un ? répéta-t-il.

Sabrina entendit un ding dong. Les portes d'un ascenseur s'ouvrirent sur un Hawaïen rondouillard et affable, vêtu d'une chemise multicolore. Les coins de ses yeux étaient ridés comme s'il ne cessait de les plisser. Il sourit largement quand il reconnut Charmant et le serra virilement dans ses bras.

— Patron ! Je savais que vous viendriez me sauver la vie ! Où étiez-vous donc passé ?

— J'ai été en déplacement, expliqua Charmant, qui recula en rectifiant ses vêtements. Harry, je te présente les petites-filles de Relda Grimm.

Harry applaudit.

— *Aloha* ! Bienvenue à l'Hôtel des Merveilles ! Harry, pour vous servir. Dois-je vous préparer une chambrette ?

— Je crains que non, répondit Charmant. Je suis juste venu chercher deux ou trois bricoles dans ma chambre.

— Tout de suite, monsieur !

Harry courut vers le guichet de la réception. Il ouvrit un tiroir dont il sortit un jeu de vieilles clés attachées à une chaîne rouge et munies de gros numéros.

— Alors, comme ça, vous possédez un miroir magique ? demanda Sabrina à Charmant.

— Je ne suis pas le seul, fit remarquer Charmant.

— Vraiment ? s'écria Daphné. Ça alors ! Miroir ne nous l'avait jamais dit !

— Voilà, j'ai trouvé la clé de votre suite, patron ! coupa Harry en faisant signe aux fillettes et au prince de le suivre.

Ils prirent l'ascenseur, entièrement vitré, jusqu'au dernier étage. Pendant qu'il s'élevait, Sabrina et Daphné contemplèrent la plage.

— Patron, vous devez me sortir de là ! Et *wiki wiki* ! Vite ! supplia Harry. Chaque jour, la grosse *Wahine* de Cœur s'habille devant moi... C'est plus que ne peut en supporter un miroir.

— Vous partirez avec nous ! décida Charmant.

— *Mahalo*, merci, monsieur. Ah là là, que c'est bon de vous voir de retour...

— Et c'est bon de l'être.

Harry regarda les filles.

— Si j'ai bien compris, les enfants, vous possédez aussi un miroir ?

Sabrina hocha la tête.

— Oui. Il s'appelle Miroir.

— Très intéressant ! C'est bizarre qu'il n'ait pas de nom, répliqua Harry. C'est sans doute l'un des modèles de la première génération ?

— À l'origine, il appartenait à la Méchante Reine. Vous savez, la marâtre de Blanche-Neige, précisa Charmant.

— Non ! C'est le prototype ? Alors je comprends mieux ! dit Harry.

— Je suis perdue, avoua Daphné. Combien de miroirs magiques existe-t-il ?

— C'est difficile à dire, reprit Harry, qui les précédait maintenant dans un long couloir décoré de tableaux. C'est la Méchante Reine qui fabrique les miroirs magiques. Elle en crée sur commande. Moi, par exemple, je fais partie des modèles de luxe. De l'autre côté de certains miroirs, vous trouverez des déserts, des stations de sports d'hiver, voire des restaurants polonais en plein New York.

— Chacun ses goûts..., commenta complaisamment le prince.

— Le prince Charmant, lui, avait besoin d'un endroit où se détendre, l'Hôtel des Merveilles était donc tout indiqué !

Daphné leva les yeux sur Charmant.

— Je comprends mieux pourquoi vous avez toujours bonne mine.

— Les miroirs ont un nom, en général. Je suppose que le vôtre n'en a pas parce que la Méchante Reine n'en voyait pas la nécessité, continua Harry. Elle n'a jamais été très douée pour la personnalisation ; pourtant, avec ses problèmes de dédoublement de personnalité, elle aurait dû y arriver. Ah, nous y voilà !

Ils s'arrêtèrent devant une porte ornée d'une plaque de bronze où on lisait : « Suite très royale ». Harry l'ouvrit et les fit entrer. La suite, somptueuse, comportait un grand lit avec des draps de satin dans la chambre, un immense Jacuzzi et une cheminée dans la salle de bains. Dans un élégant petit salon se trouvait un bar.

Harry ouvrit des doubles portes, révélant un dressing rempli de costumes sur mesure et de chaussures faites main, ainsi que de multiples tiroirs et étagères. Charmant prit un manteau. Puis il choisit un costume noir, une paire de chaussettes, une paire de chaussures et enfin une cravate. Il les posa sur une élégante pelisse blanche, où ses vêtements disparurent comme par magie.

— C'est quoi ? J'en veux une aussi ! s'exclama Daphné.

Charmant hocha la tête.

— C'est la Pelisse cache-partout. Une housse à vêtements bien pratique.

— Ce sera superintéressant quand nous aurons notre arme secrète ! constata Daphné.

Sabrina lui adressa un regard furieux.

— Quelle arme secrète ? demanda Charmant.

Daphné regarda autour d'elle, sifflotant d'un air innocent.

— Quelle arme secrète ? insista Charmant.

Sabrina perdit patience.

— Montre-lui, tu en meurs d'envie !

La petite fille sortit sa chaîne de dessous son tee-shirt et montra la petite clé au prince.

— C'est le shérif Jambonnet qui nous l'a donnée, lui expliqua-t-elle. Il nous a confié que cette clé ouvrirait un coffre contenant une arme secrète qui nous serait indispensable le jour où M. Canis redeviendrait le Grand Méchant Loup. Ce coffre doit rester fermé tant que tout ira bien. Surtout, nous ne devons le dire à personne !

Charmant observa la clé et la rendit à la fillette.

— Intéressant.

— Tout va comme il faut, patron ? demanda Harry. J'ai lavé la Capeline de sagesse, mais les taches de rouille sur la Lame de sagacité sont impossibles à enlever.

— Ce n'est pas grave, je ne les prendrai pas.

Il posa d'autres vêtements propres sur la pelisse blanche dont il noua les quatre coins. Puis il secoua deux coins. Les vêtements disparurent.

— En revanche, j'ai besoin de la Déboussole à magie.

Harry ouvrit un tiroir à la hâte et en sortit une petite sphère noire, identique à celle que Daphné adulte utilisait dans le futur. Charmant la prit des mains de Harry et la tendit à Daphné.

— Je me sens toute drôle ! s'exclama-t-elle. Comme si j'avais la tremblote !

Et elle se mit en effet à frétiller et à trembler. C'était bizarre... Sabrina, inquiète, se demanda si elle avait mal.

— Tu détectes la magie ! lui expliqua Charmant. La Déboussole va t'aider à retrouver les objets magiques qui ont été volés.

— Port-Ferries est rempli de magie ! objecta Sabrina. Comment faire ?

— C'est vrai, Daphné va automatiquement repérer les objets qui ont un pouvoir magique, continua le prince. Mais si elle se concentre, elle repérera des objets spécifiques. Maintenant, on y va ! Je dois vous ramener à la maison avant qu'on ne remarque votre absence.

— Pas le temps de faire un petit break, patron ? demanda Harry en refermant les portes du dressing. Pas de massage ?

— Pas aujourd'hui.

Ils redescendirent dans le hall, où se trouvait le portail qui les ramènerait dans le monde réel. Sabrina regarda de l'autre

côté du miroir. Nottingham était parti, la Reine Maire dormait comme une souche.

— Je crois que la voie est libre...

— Bonne chance à vous ! conclut Harry. Ce fut un plaisir de vous rencontrer : peut-être reviendrez-vous pour un séjour plus long ? ajouta-t-il à l'adresse de Sabrina et de Daphné.

Charmant lui adressa un regard furieux.

— Ou peut-être pas, corrigea le petit Hawaïen à la hâte. Bon, eh bien, *aloha* !

Charmant passa le miroir le premier, suivi de Sabrina et Daphné. Les bruits de vagues s'évanouirent brusquement, remplacés par les ronflements sonores de la Reine Maire. Le prince intima aux fillettes l'ordre de ne pas faire de bruit, puis il drapa la pelisse cache-partout sur le miroir. Quand il la retira, le miroir avait disparu.

— Pas mal ! dit Sabrina.

La pelisse sur le bras, Charmant traversa la chambre prudemment, ouvrit la porte et regarda à droite et à gauche dans le couloir. Enfin, il fit signe aux fillettes de le suivre. Ils revinrent dans le grand couloir, puis près de la cheminée par laquelle ils étaient arrivés.

— Je passe la première ! décréta Sabrina en s'introduisant dans le conduit.

Elle chercha la corde. En vain.

— La corde a disparu..., chuchota-t-elle.

Une voix s'éleva tout à coup dans la pénombre.

— Évidemment !

Le petit groupe fit volte-face et entrevit une silhouette dans la nuit.

— Je ne peux pas laisser les gens entrer dans la mairie comme dans un moulin !

Charmant posa ses mains sur les bouches des petites filles et les attira à lui.



— Qui êtes-vous ? demanda Nottingham.

Un rayon de lune accrocha la lame de sa dague.

Charmant se déplaça avec les fillettes, évitant le rai de lumière susceptible de révéler leur identité. Ce n'était pas facile parce que le shérif était rapide et agile. Il plongea en avant, agitant sa dague. Charmant, Sabrina et Daphné reculèrent.

— Qui que vous soyez, vous êtes ou braves ou stupides ! reprit le shérif. Combien oseraient entrer chez la Reine Maire de Cœur ? Passer par la cheminée était une idée de génie. À partir de maintenant, un garde sera en faction sur le toit.

Nottingham bondit de nouveau. Charmant le frappa au visage. Pendant que Nottingham recouvrait ses esprits, le prince et les enfants allèrent se réfugier à l'autre bout de la pièce.

Le shérif rugit de colère. Sabrina se dit que sa fierté avait été plus blessée que son visage. Il bondit de nouveau sur eux,

fouettant l'air de la pointe de sa dague. Les fillettes reculèrent, mais Charmant fut touché au bras. Sa manche se déchira et il poussa un cri.

— Ah, ah ! s'écria Nottingham.

Il poursuivit Charmant à travers la pièce, se cognant aux tables et aux lampes. Les bibelots se cassaient, les meubles grinçaient. À un moment, le shérif se prit le pied dans le tapis, trébucha et tomba sur Daphné. Sabrina se jeta sur lui et le frappa pour qu'il la libère, mais Nottingham ne lui prêta pas attention. Il pointait sa dague sur le visage de Daphné qui hurlait, terrorisée.

— Tu n'es qu'une enfant ! cria Nottingham. Je devrais peut-être te marquer pour que tu te souviennes de moi !

Il levait sa dague, prêt à s'en servir, quand Charmant le frappa dans le dos, le déséquilibrant. Nottingham lâcha son arme. Charmant lui envoya un autre coup de poing. Sabrina entendit un craquement d'os, suivi par le hurlement de douleur du shérif, qui heurta une chaise et tomba à la renverse.

Après, on n'entendit plus rien.

— Ça, c'est pour Daphné Grimm ! lança Charmant au shérif. Daphné du présent et du futur.



8

La déboussole à magie



Nous avons déjà réussi à modifier le cours de certains événements, déclara Charmant lorsque M. Septnain les eut déposés devant chez Mamie Relda. Pour commencer, j'ai récupéré mon miroir ; ensuite, Daphné a la Déboussole avec plusieurs années d'avance.

— Et enfin, le shérif Nottingham n'a pas réussi à me blesser, conclut Daphné avec un grand sourire. Regardez-moi ! Je suis toujours tic top mignonne !

— Je suis désolé de vous avoir fait courir de tels risques, mais...

— Les enfants, rentrez vite ! cria M. Canis du pas de la porte. J'ai deux mots à dire à Charmant !

Son regard étincelait de colère.

— Écoutez, monsieur Canis, nous étions..., commença Sabrina.

— J'ai dit : « Les enfants, rentrez » ! tonna M. Canis.

Sabrina et Daphné obéirent. La dispute éclata aussitôt entre Canis et Charmant.

— Vous n'avez pas le droit de les faire quitter la maison !
lança Canis.

— Je les ai ramenées saines et sauves.

— Vous abusez de notre hospitalité !

— J'ai fait ce que j'avais à faire.

— Quoi ?

— Je ne peux pas vous le dire.

Canis bouillait de rage.

— Faites-moi confiance, c'est tout ce que je vous demande,
insista Charmant.

— Vous pensez mériter ma confiance ?

— Et vous, vous osez me poser cette question alors que vous n'êtes qu'un ancien tueur en série ! s'égosilla Charmant. Écoutez-moi bien, espèce de sale bête, je travaille toujours pour mon propre intérêt et, pour l'instant, mon intérêt, c'est de protéger ces deux petites. Pas par affection pour elles ou pour me faire accepter par le clan des Grimm, mais parce que leur bien-être sert mes intérêts actuels, point barre !

— Si jamais vous les faites de nouveau sortir de cette maison, je vous jure que je vous tue ! s'écria M. Canis.

Charmant monta les marches du perron et rentra, le vieil homme sur les talons.

— Vous voulez bien m'expliquer ? demanda Canis aux filles.

Sabrina et Daphné se regardèrent. Elles avaient promis au Prince de se taire.

— Désolée..., dit enfin Daphné.

— Je m'en doutais ! gronda Canis.

Il fit demi-tour, s'éloigna et disparut dans les bois.

Le lendemain matin, Sabrina fut réveillée par des bruits de pas dans l'escalier. On n'arrêtait pas de le monter et de le descendre. Elle secoua Daphné et la pressa de se lever. Quand elles sortirent de leur chambre, elles aperçurent Tonton Jaco et Canis qui déménageaient les meubles.

— Que se passe-t-il ? demanda Sabrina.

— Nous avons de nouveau une grande journée devant nous ! expliqua Mamie Relda en sortant de sa chambre. Nous allons

organiser un vide-greniers ! Habillez-vous et venez nous rejoindre ! Nous avons besoin de toutes les bonnes volontés !

Sabrina et Daphné se préparèrent en un tournemain et rejoignirent Mamie dans le jardin. Devant la maison, des gens observaient leurs tables, lampes, vieux livres, vases, bibelots et autre bric-à-brac. Mamie présidait la vente, assise derrière une table de jeu sur laquelle était posée une boîte en fer-blanc grise.

Tonton Jaco rejoignit les fillettes. Tous les trois regardèrent Mamie vendre leurs biens. Sabrina en aurait pleuré.

— Pourquoi vend-elle tout ce qu'elle possède ?

— Parce qu'il nous manque un peu d'argent pour payer la taxe d'habitation.

— Beaucoup ?

— Environ trois cent mille dollars...

— Et tu crois que Mamie va tirer trois cent mille dollars de ses affaires ? demanda Sabrina.

— À situation désespérée solution désespérée..., conclut Tonton Jaco.

Pendant une bonne partie de la matinée, les gens examinèrent le mobilier et les objets, discutant entre eux. Mamie Relda ne se départissait jamais de son sourire, même lorsque certains lui disaient que sa brocante ne valait pas un clou, et ne refusait jamais de vendre, même lorsque son acheteur baissait outrageusement le prix.

— Relda, parlez-moi de cette épée, s'enquit un homme aux cheveux dorés.

Grand-Pa Basile l'avait offerte à Mamie. Sabrina l'avait toujours vue au-dessus du lit de sa grand-mère.

— C'est un *katana*, un sabre de samouraï japonais, sir Kay, expliqua Mamie d'une voix agréable. Il date de la période Shinto, comme le prouvent les fleurs de cerisier incrustées dans l'acier. Je pense qu'il vaut dans les dix mille dollars.

Sir Kay sortit le sabre du fourreau et examina la lame avec attention.

— Combien ?

— Votre prix sera le mien.

— Cent dollars.

Mamie Relda soupira.

— Vendu.

— Ah non, Mamie ! protesta Sabrina. Tu adores ce sabre !

— Ce n'est qu'un sabre, Sabrina, et nous avons cruellement besoin d'argent, répondit Mamie.

Glinda la Bonne Fée s'approcha avec un pot à parapluies en forme de pied d'éléphant.

— Vous ne vendriez pas des objets magiques, par hasard, Relda ?

— Hélas non...

— Tant pis, je prends ça, déclara Glinda, déçue.

Elle tendit un billet de dix dollars à Mamie et disparut.

— Quoi, Maman, tu vends cet exemplaire rarissime du *Necronomicon* ? protesta Tonton Jaco qui s'approchait en agitant un antique grimoire.

Le *Necronomicon*, ce livre improbable qui avait été écrit par un poète arabe fou et qui renfermait tout le savoir interdit du monde..., se souvint Sabrina.

— Il n'en reste que quatre ou cinq exemplaires dans le monde ! Et toi, tu n'en demandes que dix malheureux dollars ? reprit Tonton.

— Toi et ton frère, vous avez craché des pépins de raisins sur toutes les pages, et vous en avez libéré les sorts, quand vous aviez neuf ans, rétorqua Mamie Relda. Du coup, il a perdu beaucoup de sa valeur !

Déconcerté, Jacob posa le grimoire sur la table, puis il remarqua une boîte pleine de vieux disques en vinyle.

— C'est pas vrai, tu vends mes disques d'Elvis Presley ! Mais ils valent cent fois plus cher que ton *Necronomicon* !

— Mamie, tu veux que je vende de la limonade ? proposa Daphné.

La vieille dame attira la petite fille à elle et l'embrassa.

— Bonne idée !

— Ta limonade ne servira à quelque chose que si nous vendons chaque verre trente mille dollars, marmonna Sabrina. Où est Charmant, à propos ?

— Il se fait tout petit, expliqua Mamie, regardant vers la maison.

Sabrina surprit le prince qui écartait les pans d'un rideau. Elle poussa sa sœur du coude et le lui montra.

À cet instant, une voiture de patrouille se gara devant la maison. Nottingham en sortit et s'approcha. Il avait un pansement sur le nez et les deux yeux au beurre noir.

— Bonjour, shérif, l'accueillit Mamie Relda, s'efforçant d'être aimable.

— Vous vendez vos petites horreurs, ma bonne dame Grimm ? demanda le shérif avec un mépris non dissimulé. Je doute que vous trouviez preneur.

— Vous savez ce qu'on dit..., répondit la vieille dame, ce qui est sans valeur pour les uns est un trésor inestimable pour d'autres.

Nottingham éclata de rire.

— Vous savez aussi ce qu'on dit ? À chaque seconde, il naît un crétin sur cette terre.

Là-dessus, le shérif s'empara d'un masque africain que Sabrina avait vu dans la chambre de sa grand-mère, l'essaya et le jeta sur la table comme si c'était un mouchoir en papier usagé.

— Vous avez eu un accident, shérif ? fit observer Mamie.

Nottingham pinça les lèvres.

— Un accident. Oui, c'est le cas de le dire.

— Vous devriez être plus prudent.

— Merci du conseil, riposta Nottingham.

Il semblait sur le point d'exploser.

— Au fait, vous ne vendriez pas des miroirs en pied ?

Mamie Relda sourit et hocha la tête.

— Pas aujourd'hui. Mais peut-être êtes-vous intéressé par un presse-papiers. Ou alors des lunettes de soleil ? Comme ça, personne ne verrait vos yeux.

— Je devrais peut-être vous acheter une chaise ? Ce serait amusant de m'asseoir devant chez vous et de regarder la scène comme au théâtre. Bien que je connaisse déjà la fin : la faillite...

Tonton Jaco lui montra une chaise à haut dossier.

— Celle-là vaut vingt dollars.

Nottingham rit, paya Mamie Relda et s'assit.

— Ma foi, voilà de l'argent bien dépensé !

Il souriait comme s'il venait de recevoir son cadeau d'anniversaire. Là-dessus, les anciens shérifs Porchon et Latruie arrivèrent.

— Bonjour ! leur lança Mamie Relda. Quelque chose vous intéresse ? Nous avons de jolis objets.

Porchon et Latruie jaugèrent Nottingham avec mépris.

— Vous avez gagné beaucoup d'argent, Relda ?

— Au moins mille dollars ! annonça la vieille dame avec timidité.

Seulement ? songea Sabrina. La vente durait depuis déjà quatre bonnes heures et il fallait réunir trois cent mille dollars ! C'était pas gagné...

Porchon prit un coupe-papier avec une poignée en nacre et des roses gravées sur la lame.

— Très beau.

— Je crois bien ! Mon mari me l'a offert lors de notre séjour à Paris, expliqua Mamie avec mélancolie.

— J'achète !

Porchon fouilla dans sa poche et en sortit un énorme rouleau de billets qu'il tendit à Mamie Relda.

— Voyons, monsieur Porchon, c'est beaucoup trop ! Ce coupe-papier ne vaut que dix dollars.

Porchon rit, amusé.

— Vous vous trompez, le prix sur l'étiquette indique dix mille dollars.

Sabrina resta bouche bée, comme tout le monde, d'ailleurs. Nottingham, lui, faillit en tomber de sa chaise.

Vint le tour de Latruie. Il choisit un set de couteaux à steak en argent, logé dans une boîte en chêne.

— Moi, je prends ça, dit-il en sortant une liasse encore plus épaisse de sa poche.

L'étiquette indiquait vingt-cinq dollars. Latruie devait payer le set de couteaux vingt-cinq mille dollars.

— Messieurs, voyons ! protesta de nouveau Mamie Relda. C'est trop généreux !

— Qu'est-ce que ça veut dire ! s'écria Nottingham.

Sur ces entrefaites, Mlle Églantine arriva, suivie par des Findétemps que les Grimm connaissaient depuis des années :

M. Septnain, le roi Arthur, Gepetto... La file s'allongeait sans cesse. Tous étaient munis de grosses liasses de billets.

— Vous avez toujours été de bons amis ! déclara Aurore Églantine.

Elle sourit tendrement à Tonton Jaco.

— Et je ne veux pas fréquenter un sans-abri...

— C'est indécent, voyons ! s'exclama Mamie Relda. Je ne peux accepter tant d'argent ! Vous dépensez une véritable fortune pour nous !

— Ne vous faites pas de souci, déclara M. Septnain. Nous vivons à Port-Ferries. À quoi voulez-vous que nous dépensions notre argent ?

Les amis des Grimm achetèrent ainsi la plupart des bibelots, qu'ils payèrent des sommes astronomiques. À chaque nouvelle vente, Nottingham voyait rouge. Cependant, malgré sa rage et son air menaçant, la vente se poursuivit sans encombre.

Tandis que les fillettes observaient la scène du haut du perron, elles entendirent taper contre le carreau de la fenêtre. Le prince Charmant essayait d'attirer leur attention. Elles rentrèrent aussitôt.

— Que faites-vous ? Pourquoi ne poursuivez-vous pas votre enquête ?

— Nous sommes bloquées à la maison à cause du vide-grenier, expliqua Sabrina. Nous ne sommes que des petites filles, vous savez. Nous ne pouvons pas sauter dans une voiture et foncer au centre-ville !

— Vous n'avez jamais filé à l'anglaise ? C'est l'occasion idéale ! insista Charmant. Votre grand-mère est distraite par sa vente. Prenez la Déboussole et filez ! Si jamais elle demande où vous êtes passées, je lui dirai que vous jouez à la poupée ou à la coiffeuse !

— Vous pensez que nous jouons à la poupée ou à la coiffeuse ? s'exclama Sabrina, éberluée.

— Filez, un point c'est tout !

Les fillettes partaient chercher la Déboussole quand elles croisèrent Puck.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? s'étonna Sabrina.

— Il y a trop à faire dehors et vous savez que je suis gravement allergique à toute forme de travail. J'ai porté une caisse pour la vieille dame, autrefois, et j'ai bien failli être hospitalisé. Et vous, pourquoi vous n'aidez pas ?

— On fait une pause, dit Sabrina.

— Oh, dites, vous sentez ça ? s'exclama tout à coup Puck, flairant l'air.

— Quoi ? questionna Daphné.

— Le mensonge ! Ça sent le gros, le très gros mensonge ! Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

Sachant que Puck ne lâchait jamais prise, Sabrina le conduisit dans leur chambre.

— Nous continuons d'enquêter sur le vol des objets magiques, lui expliqua-t-elle.

— Et vous ne voulez pas que la vieille dame ou Canis le sachent ? interrogea Puck. C'est moche. Vachement pas loyal.

Les fillettes baissèrent le nez, honteuses.

— Yesss, j'en suis ! s'écria Puck. Sortons par la fenêtre. Je vous conduirai partout où vous le voudrez !

— Tu ne devrais pas te changer, avant ? lui demanda Daphné.

Puck baissa les yeux sur son pantalon dégoûtant.

— Non. Pourquoi ?

— Ton pantalon est trop court. On dirait que tu vas à la pêche aux moules.

Sabrina baissa les yeux. D'ordinaire, les pattes de son pantalon ramassaient la poussière, et le reste. Aujourd'hui, elles lui battaient les mollets.

— Bah, il a dû rétrécir au lavage..., hasarda Puck.

— Depuis quand tu laves tes vêtements ?

Puck haussa les épaules.

— Alors ? C'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

Daphné prit la Déboussole à magie, la fourra dans sa poche et rejoignit Sabrina et Puck devant la fenêtre ouverte. Puck se posta sur le rebord et battit des ailes, puis il tendit la main à Sabrina, qui la regarda, l'air hésitant. Elle la saisit enfin, non sans remarquer un sourire malicieux sur les lèvres de Daphné.

Sans son incursion dans le futur, où Puck était son mari, Sabrina n'aurait pas hésité à prendre sa main. Elle se serait seulement dit qu'elle devrait se laver les siennes avec une solution antibactérienne et une brosse à ongles, mais, maintenant, ce simple geste comportait de nombreuses implications.

— Toi, pas un mot ! chuchota Sabrina à sa sœur qui gloussait.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le trio s'envola et s'éloigna à tire-d'aile. Une fois qu'ils furent au-dessus de la rue principale, Daphné se mit à trembler et à rayonner.

— Ça y est, je sens quelque chose !

— Souviens-toi des paroles de Charmant ! répliqua Sabrina. Concentre-toi sur ce que nous cherchons : l'Horloge enchantée, la baguette de Merlin et l'Elixir de longue vie.

Daphné ferma les yeux très fort.

— Je sens que nous devons nous diriger vers la rivière ! Mais ne me demandez pas pourquoi !

Puck atterrit sans se faire voir des habitants de Port-Ferries, ce qui était plus difficile à dire qu'à faire. Surtout ce jour-là, où les rues étaient encombrées de gens qui tentaient de vendre leurs bijoux et leurs montres. On était vendredi, le dernier jour pour payer la taxe d'habitation, et les habitants de Port-Ferries étaient au désespoir.

Les enfants remontèrent la route tandis que Daphné décrivait ce qu'elle ressentait, tremblant de plus en plus violemment. C'était très inquiétant, pensait Sabrina, qui redoutait qu'ils ne se fassent remarquer. Ils atteignirent la rue où se trouvaient le Grain de l'ivresse d'Aurore Églantine, la station de radio et divers autres immeubles administratifs. Là, les vibrations qui agitaient Daphné devinrent très fortes.

— Ça va ? demanda Puck en regardant la petite fille.

— Je me sens bizarre..., avoua Daphné.

Sabrina aurait juré que sa voix venait de derrière un sèche-cheveux.

— Je sens qu'on est tout près. Pourtant, je ne sais pas du tout où sont ces objets magiques... Je crois que j'ai encore besoin de pratique.

Soudain, les vibrations cessèrent.

— Il faut que je me repose, conclut la petite fille. J'ai mal au ventre et envie de vomir.

Sabrina, Daphné et Puck s'arrêtèrent devant le Grain de l'ivresse. À travers la vitrine, ils aperçurent Aurore Églantine, le Dr Cindy et une autre jeune femme aux longs cheveux de feu que Sabrina et Daphné n'avaient encore jamais rencontrée. Toutes trois consolaient Mlle Neige, en pleurs, autour d'un petit café.

— Charmant est un crétin ! s'exclama Daphné. Il a brisé le cœur de Blanche-Neige. Il aurait au moins pu lui passer un coup de fil !

— Il pense qu'il la protège, en restant à l'écart, déclara Sabrina.

— Allons la réconforter !

— On n'a pas le temps, protesta Sabrina. On doit retrouver les objets volés.

— Je m'en fiche ! rétorqua Daphné. Mlle Neige est mon amie !

— Et moi, je crève de faim. J'ai envie d'un muffin ! renchérit Puck.

Les enfants entrèrent dans le café. Daphné et Sabrina s'approchèrent des quatre femmes.

— Bonjour ! lança Daphné avec un sourire.

— Bonjour, les filles ! les salua Aurore Églantine. Vous faites une petite pause entre deux ventes ?

Les fillettes hochèrent la tête.

— Vous avez un problème, mademoiselle Neige ? s'inquiéta Daphné.

— Blanche a eu une dure journée, expliqua Cindy.

— Je me fais du souci pour Guillou, avoua Mlle Neige dans un sanglot.

Sabrina et Daphné échangèrent un regard.

— Moi, je suis sûre qu'il va bien ! affirma Sabrina.

— C'est ce que je viens de lui dire ! renchérit la quatrième femme.

Elle avait des cheveux d'or, une peau de lait et de grands yeux verts. Sabrina lui trouva une ressemblance étonnante avec les stars hollywoodiennes des années cinquante. La belle jeune femme leur tendit la main.

— Vous devez être les filles d'Henri ? Moi, je suis Raiponce.

Daphné poussa un cri.

— C'est donc sa réaction chaque fois qu'elle rencontre une héroïne de contes ? demanda Cindy en riant. Et dire que je pensais être spéciale !

— Nous essayons de consoler Blanche-Neige, expliqua Raiponce.

Elle caressa les cheveux de la jeune femme.

— Guillaume ne mérite pas tes larmes, ma belle...

— Raiponce a raison, Blanche ! intervint Aurore. Dès que monsieur se sent humilié, il prend la poudre d'escampette. Pour chasser, dit-il pour se justifier, mais personne n'est dupe ! Il boude ! Cette fois, il a perdu les élections et il est humilié comme jamais !

— Guillaume est parfois puéril, renchérit Cindy. Je le sais, j'ai été mariée avec lui pendant près de cent ans ! Il fait sa crise, il disparaît et il revient sans donner la moindre explication. Il reviendra, va !

— Mais pourquoi ne m'a-t-il ni téléphoné ni écrit, au moins pour me dire qu'il allait bien ? sanglota Mlle Neige.

Raiponce soupira.

— Tu pensais que tu étais différente de nous...

Blanche-Neige sourcilla.

— Quoi ?

— Tu pensais que tu étais différente de nous, répéta Raiponce. Parce que vous, vous avez découvert que votre amour était particulier au bout de cinq cents ans. Moi aussi, j'ai pensé que notre amour était magique... Nous nous croyons uniques parce que nous vivons de fabuleuses histoires d'amour, de vrais contes de fées... Ah, la magie et les chevauchées dans le couchant...

— Tu te trompes, Raiponce ! protesta Mlle Neige. Je n'ai jamais pensé que j'étais spéciale.

— Le fait est que tu l'es ! intervint Cindy.

Raiponce et Aurore Églantine parurent soudain mal à l'aise.

— Je le sais, et nous le savons toutes ! reprit Cindy. Nous sommes belles, mais nous ne sommes pas Blanche-Neige.

— Cindy...

Mais la jolie blonde coupa Mlle Neige.

— C'est une constatation, pas une critique ou un accès de jalousie – je suis au-dessus de ces mesquineries. Tu sais, j'ai une perception aiguë des relations familiales et amoureuses. N'oublie pas que j'ai grandi dans une famille de psychopathes et que j'ai été mariée à Charmant quand il était encore un tout jeune homme. Je reconnais et j'accepte l'évidence : Guillaume ne t'a jamais oubliée, Blanche, et c'est pour cette raison que je l'ai quitté. Il t'a toujours aimée. Attention, je ne dis pas qu'il n'a pas aimé Aurore, Raiponce ou moi. Je crois qu'il a essayé d'être un bon mari avec chacune d'entre nous, mais son cœur t'a toujours appartenu. Tu as été la première femme de sa vie, et lorsque tu l'as abandonné devant l'autel, il ne s'en est jamais remis.

— Nous étions trop jeunes, alors. Tout est arrivé trop vite, soupira Mlle Neige.

— J'aurais aimé avoir ta perspicacité, avoua Raiponce.

Aurore acquiesça et Cindy serra la main de Mlle Neige.

— Je t'en ai voulu pendant des années, continua Cindy. Parce que je me sentais en compétition avec toi. Ton image planait entre Guillaume et moi, tel un fantôme. Parfois, lorsque nous étions à une fête et que l'on parlait de toi, Guillaume écoutait avidement. Ensuite, il restait distrait et lointain pendant plusieurs jours. Il passait le week-end avec ses chevaux, sous de fallacieux prétextes... Je n'ai jamais été dupe.

— C'est vrai ? demanda Mlle Neige en regardant Raiponce et Aurore.

Elles hochèrent la tête.

— Je suis vraiment désolée, balbutia Blanche-Neige.

— Cindy ne voulait pas te culpabiliser, déclara Raiponce.

— En fait, depuis que je te connais, je t'aime beaucoup, précisa Cindy. Et je ne regrette rien... C'est Tom, mon prince charmant. Ce que j'essaie de te dire, c'est que l'amour de Guillaume pour toi est différent. Je suis donc étonnée qu'il ne t'ait pas contactée.

— Stop, docteur Cindy ! l'interrompit Raiponce. Laisse tomber la psychanalyse. Souviens-toi que nous voulons consoler Blanche-Neige !

Mlle Neige se mit à rire, bientôt suivie par Cindy, Aurore et Raiponce.

— Moi, je sais qu'il vous aime, intervint Daphné. Il reviendra.

— J'espère que tu as raison...

— Et lorsqu'il reviendra, tu auras intérêt à lui faire une bonne prise de karaté pour lui apprendre à vivre ! s'exclama Aurore, ce qui les fit de nouveau éclater de rire.

— Aurore, tu ne parles guère, mais quand tu ouvres la bouche, ça vaut son pesant d'or ! commenta Raiponce. Écoutez-moi, les filles, j'ai une superidée tout à coup ! Vous direz peut-être que je suis folle, mais j'aimerais que l'on se voie régulièrement !

Aurore, Cindy et Blanche-Neige se regardèrent avec hésitation.

— Allez, dites oui ! insista Raiponce. Cela fait deux cents ans que nous évitons de nous croiser ! Oublions tout et brunchons ensemble. Créons un club de lecture ! Soyons amies !

— Je ne sais pas..., lâcha Cindy.

— Et si l'on faisait des soirées poker ? proposa Aurore.

— J'en suis ! lança Mlle Neige.

Cindy leva les bras en signe de reddition.

— Mardi soir ?

— Je peux venir ? demanda Daphné.

La tablée éclata de rire.

— Mais oui, bien sûr, si tu veux ! répondit Mlle Neige.

— C'est décidé ! reprit Raiponce. Le mardi soir chez moi. Vous apportez le vin, et moi je préparerai des gâteaux cent pour cent chocolat et insupportablement caloriques ! Nous serons les Princesses du Poker !

Les autres acquiescèrent avec enthousiasme, même Sabrina.

Là-dessus, Puck s'approcha avec des muffins.

— Que se passe-t-il par ici ?

— Et surtout, pas de garçons ! s'écria Raiponce.

Les Princesses du Poker applaudirent.

Puck sortit du café, vexé. Sabrina prit sa sœur par la main, salua Aurore, Blanche-Neige, Raiponce et Cindy, et courut après Puck.

— Nous devons rentrer, dit-elle. Sinon, Mamie va s'inquiéter.

Étrangement, Mamie n'avait pas remarqué leur absence. Son vide-grenier remportait un franc succès. Les trois quarts des bibelots, livres et meubles avaient disparu ! Puck, Sabrina et Daphné la découvrirent au milieu du jardin quasi vide, occupée à compter un énorme tas de billets. Puck s'esquiva dans sa chambre, de peur qu'on ne lui demande un service.

— Oh, c'est vous, les filles ! fit Mamie Relda. Comme on dit dans le monde des affaires, on a fait un tabac !

— On a assez de sous pour payer ? demanda Daphné.

— Et pour garder la maison ! Aidez M. Canis à rentrer les invendus, nous partons payer ! Ouf, un souci de moins !

Une fois que les bibelots et le mobilier restant furent remis à leur place, la maison sembla bien vide sans ses tableaux et les confortables bergères du salon. La plupart des tapis et des ustensiles de cuisine, dont le grille-pain et la machine à café, avaient été vendus. Lorsque Daphné découvrit que Mamie avait aussi bradé la sorbetière, elle en fut malade.

Soudain, le miroir de Charmant, qui trônait maintenant dans le salon des Grimm, se déforma et rayonna. Le prince passa à travers son reflet et entra dans le salon. Il était rasé de frais et semblait sortir de chez le coiffeur. Il avait troqué le jean de Tonton Jaco contre un costume propre et élégant. Manifestement, l'Hôtel des Merveilles méritait sa réputation...

— Frimeur ! lança Daphné.

— J'aimerais que vous me fassiez les honneurs de votre miroir, un de ces jours, déclara Mamie Relda, rêveuse. Je n'ai jamais visité que le mien...

— Pourquoi pas ? répondit Charmant.

— En attendant, allons chercher Jacob et Canis ! reprit Mamie Relda en montant à l'étage. Nous avons l'argent, nous allons payer ! J'espère que cela va gâcher la journée de la Reine Maire de Cœur.

Quand elle se fut éloignée, Sabrina et Daphné reportèrent leur attention sur Charmant.

— Alors ? Avez-vous découvert quelque chose de nouveau ? leur demanda-t-il.

— Celui, ou celle, qui a volé les objets magiques les a cachés non loin de la rivière. Nous avons perçu des supervibradons dans le périmètre compris entre le Grain de l'ivresse et la station de radio.

— Des vibes trop tic top ! s'exclama Daphné.

Puis elle ajouta avec un air de reproche :

— Au fait, nous avons vu Mlle Neige.

— Comment va-t-elle ? questionna Charmant.

— Elle a le cœur brisé par votre silence...

Charmant baissa les yeux.

— En mille morceaux, renchérit Sabrina. Vous devriez lui envoyer un mot, au moins pour lui signaler que vous allez bien. Elle pense que vous êtes mort...

— Je ne peux pas.

— Mais...

— Ça suffit ! Ma décision est prise ! coupa Charmant, énervé. Vous ne pouvez pas comprendre et je ne m'attends pas à ce que vous me compreniez. Ça n'est pas facile de savoir qu'elle souffre à cause de moi ! Vous devriez pourtant savoir que je suis prêt à tout pour elle ! TOUT.

— Houla, du calme ! déclara Sabrina, levant les mains.

Daphné fronça les sourcils, mais elle ne dit mot.

Là-dessus, Mamie revint avec Canis et Tonton Jaco. Le vieil homme écrasa le prince de son regard le plus méprisant.

— Les filles, vous m'accompagnez au bureau des impôts pour voir la tête que va faire la Reine Maire de Cœur ? demanda Mamie Relda.

— Je ne manquerais un tel événement pour rien au monde ! répondit Sabrina en souriant.

Tonton Jaco fouilla dans sa poche et en tira un appareil photo.

— Moi, j’immortaliserai l’instant.

— Guillaume, comme vous ne voulez pas vous montrer, j’imagine que vous allez rester à la maison. Voulez-vous bien la surveiller, en notre absence ? demanda Mamie Relda.

— Vous trouvez raisonnable de le laisser seul ici ? interrogea Canis sans laisser Charmant répondre.

Mamie Relda rougit de son impolitesse.

— Voyons, Canis !

— Vous avez peur que je ne vous vole ? riposta le Prince.

— Je ne serais pas étonné que vous essayiez, en tout cas, lâcha Canis en s’approchant de lui.

— Messieurs, messieurs ! Il suffit ! s’écria Mamie.

Canis recula à contrecœur et sortit en coup de vent de la maison. Sabrina l’entendit claquer la portière de la voiture. Puis le moteur de la vieille guimbarde familiale s’éleva, crachotant et teufteufant violemment.

Quand la famille Grimm fut montée dans la voiture, celle-ci démarra dans un cri qui évoquait le miaulement d’un chat que l’on aurait plongé dans une baignoire d’eau bouillante. Canis ignore cette horrible protestation et pressa gaillardement sur l’accélérateur.

— Ça n’était pas nécessaire, voyons ! s’écria Mamie Relda par-dessus le vacarme.

— Avoir ce sinistre individu dans la maison n’est pas nécessaire non plus ! riposta M. Canis.

Sabrina et Daphné étaient abasourdies par la tension qui régnait entre Mamie et Canis. Ce dernier ne supportait pas grand monde, mais il avait toujours respecté et voué une immense admiration à Mamie Relda.

— Je connais vos différends, repartit Mamie Relda. Il n’en reste pas moins que cet homme est actuellement sans domicile.

— Il n’a que ce qu’il mérite !

— Je n’ai pas l’habitude de refuser mon aide à qui en a besoin.

— Alors vous êtes stupide ! tonna Canis.

— L'ai-je été quand je vous ai recueilli ? interrogea la vieille dame sévèrement. Mon mari lui-même me répétait qu'il ne fallait surtout pas vous faire confiance, mais je ne l'ai pas écouté ! Et vous êtes devenu mon plus cher ami et mon plus fidèle compagnon !

Canis resta silencieux, mais il ne se calma pas pour autant.

— Je suis désolée de m'être mise en colère, reprit Mamie Relda quand ils arrivèrent devant le palais de justice. Essayons de tout oublier. Aujourd'hui est une belle journée...

— J'attendrai dans la voiture, grogna Canis en regardant par la vitre de sa portière.

Les mécontents qui manifestaient la veille avaient disparu. Seuls quelques irréductibles étaient encore présents, plus désespérés que jamais. Ils n'empêchèrent pas Mamie, Tonton Jaco et les fillettes d'entrer dans la salle des pas perdus. Le vigile de la veille était toujours à sa place et il sembla surpris de revoir les Grimm. La famille lui adressa un petit bonjour joyeux en remontant le couloir jusque vers le bureau des impôts. Mamie appuya sur le timbre pour signaler sa présence.

— Je ne tiens plus de plaisir à l'idée de voir la tête de la Reine Maire ! dit-elle.

Cette dernière ne se fit pas attendre.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-elle rudement.

— Nous sommes venus payer le solde de notre taxe d'habitation, expliqua Mamie Relda en posant un gros sac de billets sur le guichet.

La Reine Maire saisit son mégaphone et le porta à sa bouche.

— IMPOSSIBLE, NOTTINGHAM !

Elle reposa le mégaphone si brusquement que Sabrina craignit qu'il ne se fende.

— Sale journée pour la sans-cœur ! chantonna Daphné.

Quelques secondes plus tard, Nottingham entra.

— Que se passe-t-il ? Vous ne savez pas que je suis débordé ? Un dingue à bonnet phrygien s'est réfugié dans la maisonnette de l'ami Pierrot. Il exige la tête d'un dénommé Louis !

La Reine pointa un index furieux sur la famille Grimm.

— On s'en fout ! Les Grimm sont revenus payer leurs impôts ! DE NOUVEAU !

Le shérif hocha la tête, le visage sombre, décomposé par la colère.

— Je sais...

— Tout est là, shérif. Le compte est bon. J'aimerais avoir un reçu, reprit Mamie Relda aimablement.

— Et en plus, ça vous amuse ! s'écria la Reine Maire, mortifiée.

— Vous croyez que ça m'amuse de payer des impôts ? Voyons, voyons !

— Vous pourrez toujours revenir avec un million de dollars, la prochaine fois, mais vous serez obligée de quitter Port-Ferries un jour ou l'autre, madame Grimm ! Vous et les vôtres ! Je veux que tous les humains quittent Port-Ferries. Et mes désirs sont des ordres !

Soudain, la porte s'ouvrit à grand fracas. Le Sept de Trèfle entra en courant.

— Shérif, on a un problème !

— Quoi ?

— Un galion remonte la rivière Hudson ! annonça le garde. Je viens de l'entendre par radio. Le témoin dit que c'est une vraie antiquité.

— Oui, et alors ? demanda Nottingham avec impatience. Les bateaux vont et viennent sur cette rivière tous les jours !

— Mais celui-là a des canons..., précisa le Sept de Trèfle.

— Des canons ? s'exclama Mamie.

À cet instant, le talkie-walkie du Sept de Trèfle crachota. Une voix s'en éleva.

— Sept de Trèfle, ouvrez grand vos esgourdes ! Il y a au moins mille personnes sur ce galion, habillées comme si elles se rendaient à un bal costumé ! Mais ce n'est pas tout : une effroyable tempête s'annonce ! Elle semble venir de nulle part ! Attendez ! Je crois que j'arrive à lire le nom du galion ! C'est de l'allemand ! *Neuer Anfang* !

— *Nouveau-Début...*, traduisit Mamie Relda.

— C'est impossible ! hurla la Reine de Cœur.

Nottingham passa sous le guichet qui divisait la pièce en deux et, pressé de sortir, bouscula les Grimm. La Reine lui emboîta le pas.

— Que se passe-t-il encore ? demanda Sabrina.

Tonton Jaco hochait la tête, incrédule.

— C'est impossible... Ça ne peut pas être le *Nouveau-Début* !

Ils sortirent du palais de justice. M. Canis venait à leur rencontre.

— Vous avez entendu les dernières nouvelles, Relda ?

Mamie hocha la tête.

— C'est forcément une farce...

— Non ! coupa Canis. Je sens le bateau. Je n'ai jamais oublié son odeur !

Mamie, les fillettes et Canis coururent jusqu'au port, où des badauds regardaient déjà vers la rivière. Ils louvoyèrent entre les curieux et découvrirent un impressionnant galion surmonté de plusieurs drapeaux blancs qui claquaient dans l'air printanier. Ses passagers s'étaient rassemblés sur le pont et les regardaient. Une petite chaloupe se dirigeait vers la rive avec un homme à son bord.



— Qui est-ce ? demanda Daphné.

Mamie tira une grosse paire de jumelles de son sac. Elle les ajusta et observa le bateau. Le pont était bondé de princes, de princesses, de sorcières, d'ogres, de nains, de créatures bizarrement vêtues et d'autres à poil et à plume. Elle dirigea ensuite ses jumelles sur l'homme de la chaloupe, un grand brun avec un nez busqué. Il avait un air familier, comme si elle l'avait déjà vu en photo... Ou en peinture ?

Puis elle comprit.

— Les filles, c'est votre arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père. C'est Wilhelm Grimm.



9

Le galion du passé



Sabrina observa le ciel au-dessus du galion : d'énormes nuages noir d'encre tourbillonnaient et roulaient. Une nouvelle faille dans le temps s'était ouverte...

Quand la chaloupe aborda la rive, Wilhelm en bondit. Il portait un long manteau brun et un chapeau. De ses petits yeux noirs, il survola la foule, l'air heureux et curieux.

— Ist das Amerika ? demanda-t-il.

— Ja, das ist Amerika. Willkommen, Wilhelm. Willkommen !
répondit Mamie Relda.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? interrogea Daphné.

— Je lui ai dit qu'il était bien en Amérique et je lui ai souhaité la bienvenue, expliqua Mamie, qui reporta aussitôt son attention sur Wilhelm.

L'homme observait de nouveau la foule. Il aperçut Aurore Églantine et s'approcha d'elle à la hâte. Perplexe et ravi à la fois, il lui prit les mains, puis il regarda vers son bateau.

— Wie sind Sie hier hergekommen ? Waren Sie nicht auf dem Schiff ? questionna-t-il.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Aurore Églantine.

— Il est troublé..., expliqua Mamie. Il se demande comment vous êtes arrivée ici. Il pensait que vous étiez à bord.

— Comment pouvez-vous être ici et en même temps... demanda Wilhelm à Aurore avec un fort accent allemand.

Il montra le bateau.

— ... là bas ? acheva-t-il.

Personne n'eut le temps de le lui expliquer, car le shérif Nottingham lui passait les menottes d'autorité.

— Demandez-lui donc s'il a compris qu'il était en état d'arrestation ! ricana l'odieux shérif.

Là-dessus, il conduisit Wilhelm à la prison. Mamie Relda le suivit, à la tête d'une foule curieuse et toujours plus nombreuse. Elle exigeait la libération immédiate de Wilhelm tout en expliquant la situation de son mieux à son illustre aïeul.

Avant d'emboîter le pas au shérif, Mamie Relda avait demandé à Sabrina et à Daphné de rester avec M. Canis et leur avait confié cette mission : personne ne devait quitter le *Nouveau-Début*, et personne ne devait monter à son bord.

— Je suis donc sur ce bateau..., constata Aurore, tandis que Tonton Jaco la prenait par la main. Je veux dire, j'étais sur le bateau... je veux dire... Je ne sais pas ce que je veux dire...

— Comment est-ce arrivé ? demanda M. Septnain qui s'approchait.

Daphné et Sabrina se regardèrent. Elles savaient ce qui s'était passé ; en revanche, elles ignoraient qui était responsable de ce méli-mélo. Leur regard entendu n'échappa pas à M. Canis, qui les entraîna à l'écart.

— Vous, vous savez quelque chose !

Sabrina prit son air le plus innocent pendant que Daphné déroba son visage à M. Canis.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, répondit enfin Sabrina.

— L'heure est grave ! Ce n'est pas le moment de mentir, enfants !

— Nous avons promis à M. Charmant de nous taire..., lâcha Daphné.

Sabrina fronça les sourcils. Daphné n'avait jamais su mentir. Canis se hérissa.

— J'aurais dû me douter que Charmant avait un rapport avec cette situation calamiteuse !

— Vous vous trompez, monsieur Canis, l'interrompit Sabrina, soudain décidée à tout lui révéler. Il essaie au contraire de nous aider.

— De nous aider ?

— Cela va vous sembler incroyable, mais...

— Raconte !

Sabrina leva les yeux sur Canis. Il ressemblait de plus en plus au loup qu'il avait été. Elle sut qu'il comprendrait la gravité de la situation.

— Il y a des failles qui s'ouvrent dans le temps..., expliqua-t-elle. Dans toute la ville. Mais cet incident est le plus grave que nous ayons connu jusqu'à maintenant.

— Une faille dans... ?

— Dans le temps ! Les gens glissent dans le futur ou dans le passé.

— Comment savez-vous cela ?

— Parce que, nous aussi, nous avons glissé dans le temps, expliqua Daphné. Hier, nous ne nous sommes pas perdues dans la forêt, nous avons fait un petit détour par le futur.

— Nous avons été projetées quinze ans plus tard, précisa Sabrina.

— Et quel rapport avec Charmant ?

— Il était bloqué dans le futur. Il avait glissé dans l'une des failles peu après les élections, continua Daphné. Cela faisait plusieurs mois qu'il tentait de revenir dans le présent.

— Pourquoi n'en avez-vous pas parlé ? questionna Canis.

— Parce que Charmant nous a fait promettre de ne rien dire. Nous avons connaissance de... de choses sur le futur... et Charmant voulait que l'on modifie le cours du présent sans que cela se sache.

— L'avenir est donc si terrible que vous ne puissiez en parler ?

Une larme roula sur la joue de Daphné.

— Vous n'étiez pas dans le futur, mais le Grand Méchant Loup, lui, y était.

Canis parut secoué, mais il maîtrisa son émotion.

— Nous essayons de changer le cours du présent, reprit Sabrina. Ne le dites à personne, même pas à Mamie.

— Comment fermer ces failles ? reprit Canis.

— On ne sait pas encore, avoua Daphné. Nous avons un objet qui devrait nous aider, sauf que je ne sais pas encore bien m'en servir.

— Nous pensons que ce sont les trois objets magiques volés qui ouvrent ces failles, expliqua Sabrina. Lorsque nous étions dans le futur, nous avons appris que nous n'avions jamais retrouvé ces trois objets et élucidé le mystère de leur disparition. Si nous parvenons à les retrouver, nous pourrons refermer les failles et changer le cours de toute cette histoire !

À cet instant, une violente explosion s'éleva sur la rive. Des éclats de roche fusèrent dans toutes les directions. L'un des canons du galion avait tiré. Il fumait encore.

— Ils nous attaquent ! s'écria Sabrina.

— C'est normal, nous venons d'arrêter leur capitaine ! rétorqua Canis en regardant vers le port. Et ce ne sont pas des galets qu'ils nous envoient. Reculez !

Une autre explosion ébranla la rive.

— On ne va tout de même pas les regarder sans rien faire ! s'écria le Roi Arthur en s'avancant. Ne devrions-nous pas riposter ?

— Si vous voulez mettre votre existence en péril, ripostez, Majesté ! déclara un homme avec une drôle de bobine.

Un sac de jute lui tenait lieu de tête, ses mains étaient en paille et il portait un chapeau de paysan.

— Que veux-tu dire, Épouvantail ? lui demanda M. Septnain.

— Ce galion arrive tout droit du passé ! Comment et pourquoi, ça, je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que la plupart d'entre nous sommes à son bord ! Toi aussi, Arthur : toi deux cents ans plus tôt. Si tu attaques le galion, tu peux te tuer par accident !

— Épouvantail, on ne comprend rien à ton charabia ! s'exclama la Souris Verte. Es-tu sûr que le Magicien d'Oz t'a

donné un cerveau ? J'ai plutôt l'impression qu'on t'a fourré une bulle de chewing-gum dans le crâne.

— Ah, si seulement vous, vous aviez un cerveau ! s'exclama l'épouvantail.

— Si on coule ce bateau, c'est notre présent à tous qui va changer ? Ai-je bien résumé la situation ? intervint Canis.

L'épouvantail acquiesça.

Ni une ni deux, Canis prit les fillettes sous son bras et remonta la rue principale au pas de course.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'écria Sabrina.

— Nottingham a Wilhelm ! Si jamais il apprend ce que l'épouvantail vient de nous révéler, il va le tuer !

— Pourquoi ?

— Parce que, Wilhelm mort, la barrière qui nous enferme dans cette ville ne sera jamais construite ! expliqua Canis. Supprimer Wilhelm, c'est aussi supprimer toute sa descendance. Les membres de votre famille cesseront aussitôt d'exister !

— Ah ben, ça alors ! lâcha Daphné.

Sabrina regarda derrière elle et s'aperçut que les curieux les suivaient, comme s'ils avaient eux aussi compris la situation.

— Vous pouvez courir plus vite ? lui demanda Sabrina.

Devant la prison, l'atmosphère était houleuse. Des centaines de Findétemps exigeaient des explications. Canis posa les fillettes sur ses larges épaules et se fraya un passage pour entrer. À l'intérieur, Mamie Relda, agrippée au guichet, tapait du poing et réclamait le shérif.

— Où est Wilhelm ? demanda Canis en reposant les filles à terre.

— Nottingham l'interroge !

— Nous devons le sortir de là ! déclara Canis.

Mamie acquiesça. Le shérif revint dans son bureau, un large sourire sur les lèvres.

— Shérif Nottingham ! s'exclama Mamie. Vous n'avez pas le droit d'arrêter cet homme !

— J'ai tous les droits ! Je suis le shérif !

— Quel crime a-t-il commis ?

— D'abord, il n'a pas de permis de navigation, ni de passeport. Ensuite, il essaie d'introduire des étrangers illégalement dans le pays !

— Il n'est pas de ce monde ! intervint Canis.

Sabrina et Daphné tirèrent sur ses manches pour lui intimer le silence.

— Ça, je le sais ! dit Nottingham. Ce gars-là, il vient du passé ! Maintenant que je le vois de mes propres yeux, je suis bien embêté d'avoir ignoré les plaintes qui ont été déposées ces derniers temps. Le téléphone n'a cessé de sonner : on m'a rapporté la présence d'Indiens Lenni Lenape, de dinosaures, de révolutionnaires à bonnet phrygien et d'astronautes. Aucun n'avait attiré mon attention jusqu'à aujourd'hui. À croire que le passé s'est ouvert et nous a fait un cadeau !

— Un cadeau ? Que voulez-vous dire ? demanda Mamie.

— D'un seul coup de ma dague, j'ai le pouvoir de mettre un terme aux souffrances de cette ville ! répliqua Nottingham. Parce que, si je ne me trompe, l'homme qui est actuellement enfermé dans la cellule est Wilhelm Grimm. Le tuer nous redonnera notre liberté.

— Vous ne pouvez pas tuer un homme ! s'écria Sabrina. Vous êtes policier, pas criminel !

— Moi, un policier ? Tu penses que j'ai pris ce boulot par soif de justice ! Ton précieux Wilhelm va être mis à mort pour ses crimes envers les Findétemps. Si ma théorie est la bonne, quand il mourra, votre maudite famille disparaîtra !

Il claqua des doigts si fort que Daphné sursauta.

— Je me demande si je me souviendrai de vous, lorsque tout sera terminé !

— Quand aura lieu sa mise à mort ? s'inquiéta Mamie Relda.

— Ce soir à minuit ! hurla une voix dans un mégaphone.

La foule se fendit pour laisser passer la Reine Maire de Cœur.

— Pendant ma campagne, j'avais promis des changements ; ce soir, ces changements vont enfin avoir lieu ! Vous n'imaginez pas tous les projets que j'ai en tête ! C'est la fête ! Vous êtes tous invités !

Nottingham laissa échapper un rire mauvais en regardant les Grimm.

— Alors ? Vous allez vous en tirer, cette fois ?

La foule hurla de rire.

— Évidemment, dit Mamie d'une voix calme.

Les Grimm et Canis revinrent vers Tonton Jaco, qui les attendait près de la voiture.

— Wilhelm est là ? demanda-t-il en montrant la prison.

Mamie acquiesça.

— Dieu sait comment il est arrivé jusqu'ici...

Sabrina et Daphné échangèrent un regard entendu, mais elles ne pipèrent mot.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Sabrina.

— Eh bien, moi, je ne veux pas cesser d'exister ! s'exclama Daphné. J'ai plein d'idées.

— Nous allons procéder comme nous le faisons toujours, quand les Grimm ont des problèmes, annonça Mamie. Nous allons trouver une solution ensemble. Monsieur Canis, ramenez-nous à la maison ! Nous allons rallier les troupes !

— Quoi ? demanda Tonton Jaco en bondissant du sofa.

— Tu vas dire à Baba Yaga que c'est le shérif qui a volé sa baguette magique. Ensuite, tu la conduiras à la prison, répéta Mamie.

Sidérés par le plan de Mamie, Charmant, Canis, Sabrina, Daphné, Puck, et même Elvis, échangèrent des regards incrédules.

— Pourquoi ? insista Tonton Jaco.

— Nous devons nous servir de Baba Yaga pour créer une diversion, expliqua la vieille dame. Elle fera tellement de ramdam que Nottingham n'entendra pas M. Canis casser le mur de la prison pour libérer Wilhelm.

Puck applaudit.

— Une évasion ! Super.

Tonton Jaco restait dubitatif.

— Si Baba Yaga n'a pas encore ajouté les Grimm à sa collection d'ossements, c'est uniquement parce qu'il existe un rapport de confiance mutuelle entre nous. Si on lui ment, ça va barder !

— On n'a pas le choix, fistouille, la situation est trop grave, intervint Canis.

— Je suis consciente des graves conséquences de mon plan, renchérit Mamie Relda, mais si nous n'agissons pas, ce sera pire !

— Personnellement, je trouve ta mission plus sympa que la mienne, geignit Puck en louchant sur Tonton Jaco.

— Ton travail est plus important ! le réconforta Mamie.

— Et nous ? intervint Daphné qui caressait Elvis.

Le gros chien regarda Mamie Relda avec attention, comme s'il tentait de découvrir le rôle qu'il aurait à jouer dans son plan.

— Vous, les filles, vous resterez avec moi. Je vais avoir besoin de vous pour mettre Wilhelm en sécurité.

— Votre plan a un défaut, généralissime ! déclara soudain Charmant.

— Généralissime ? répéta Mamie Relda.

Les filles et Charmant échangèrent un regard.

— Hum... Bref... Comment allez-vous cacher Wilhelm ? Nottingham va tout de suite se douter que vous êtes l'instigatrice de son évasion.

Mamie secoua la tête.

— Je l'ignore encore... Tout ce que je sais, c'est que si nous n'organisons pas son évasion au plus vite, la Reine de Cœur le fera décapiter et tous les descendants de Wilhelm Grimm cesseront d'exister... Bon, Jacob va mettre du temps à trouver Baba Yaga et à l'attirer en ville. Je vous propose donc de manger un morceau et d'aller nous reposer. La nuit sera longue !

Quand ils se furent restaurés, Mamie se retira dans sa chambre, Puck dans la sienne et Charmant dans son miroir. Tonton Jaco partit quant à lui à la recherche de Baba Yaga, laissant les filles et Canis en tête à tête.

Le vieil homme dévisagea longuement les fillettes, comme s'il avait une question sur le bout de la langue.

— Je peux faire quelque chose pour stopper le processus ? demanda enfin M. Canis, en examinant ses griffes noires.

— Oh oui ! répondit Daphné.

Mais Sabrina n'en était pas certaine. La transformation de Canis semblait en effet irréversible, depuis qu'il s'était battu

avec Grigigredinmenufretin dans les tunnels sous la ville, plusieurs mois plus tôt⁸. Et jusqu'à maintenant, tous ses efforts pour lutter contre sa métamorphose avaient été vains. Elle jugea cependant plus sage de garder son opinion pour elle.

— Sabrina et Daphné adultes pensent que nous pouvons modifier le cours de notre histoire !

— Savez-vous quand ma métamorphose en loup a été achevée ? coupa le vieil homme.

Les fillettes secouèrent la tête. Elles n'avaient pas eu le temps de le demander.

— Mais si je change le cours des événements, je pourrai interrompre ma métamorphose ? insista Canis.

— Nous avons déjà effectué quelques modifications, expliqua Sabrina. Cependant, nous ne savons pas encore quelle influence nos actions auront sur l'avenir.

Là-dessus, Canis se leva et les invita à aller se reposer, comme le leur avait conseillé Mamie. Puis il monta lentement dans sa chambre, le pas lourd.

— Tu crois qu'on va le perdre ? demanda Daphné à Sabrina avec inquiétude.

— Je n'en sais encore rien...

Elles gagnèrent leur chambre. Elvis les suivit et grimpa sur leur lit.

— Je crois qu'on ferait mieux de dormir, à présent, déclara Daphné en éteignant la lumière.

— J'ai un mauvais pressentiment..., lui confia Sabrina.

— À propos de ce soir ?

— Non, à propos de l'avenir. Nous n'avons toujours pas retrouvé les trois objets magiques. De plus, les failles dans le temps continuent de s'ouvrir. Et si nous ne retrouvons pas le voleur ? Et si nous ne réussissons pas à résoudre ce mystère ? À intervenir sur le cours de notre histoire ?

Les fillettes se turent et se prirent par la main. L'obscurité pesait comme un poids sur leur poitrine.

Sabrina se réveilla avec l'impression d'avoir la tremblote : c'était comme si sa tête allait se détacher de sa nuque. Le lit,

⁸ Voir Livre II, Drôles de suspects.

animé par une force qui lui était propre, tournait comme un bateau à la dérive dans la chambre. Sabrina regarda Daphné. Les yeux fermés, la petite fille, fluorescente, se concentrait intensément. Elle tenait la Déboussole, qui vibrait et frétillait comme un gardon.

— Ooh... J'ai la tourniole... J'ai mal au ventre..., geignit Daphné.

— Que se passe-t-il ? demanda Sabrina, en essayant de retenir le lit qui fonçait droit sur l'ancien bureau de son père.

— Je sens qu'une faille temporelle va s'ouvrir. Oh... ma jambe, on dirait du gloubi-boulga.

— Où va-t-elle s'ouvrir ? la pressa Sabrina.

— Au bord de la rivière... Et c'est une sacrée grosse faille !

— Assez grande pour le galion de Wilhelm ?

— Tic top grosse !

Daphné cessa soudain d'être fluorescente et de se tortiller. Elle secoua ses bras comme pour les dégourdir.

— Allons-y tout de suite !

Sabrina consulta le réveil sur la table de nuit.

— Il n'est que vingt-deux heures ! Tu as oublié Tonton Jaco ? Nous ne savons pas s'il a trouvé Baba Yaga !

— Seulement, cette faille, c'est notre seule chance de renvoyer Wilhelm et son galion dans le passé ! rétorqua Daphné en fourrant la Déboussole dans sa poche.

Là-dessus, les fillettes se précipitèrent dans la chambre de leur grand-mère qui dormait si bien qu'elles durent la secouer.

— *Lieblings*, pour l'amour du ciel ! s'écria la vieille dame tandis qu'elle se redressait dans son lit.

— Une faille temporelle va s'ouvrir au bord de la rivière ! Nous devons partir immédiatement !

— Une quoi ?

— Un trou dans le temps, se hâta d'expliquer Sabrina. C'est de cette façon que Wilhelm est arrivé dans notre époque. Nous devons le reconduire à son bateau pour que son galion et ses passagers repartent dans le passé ! Et vite !

— Mais... comment savez-vous tout cela ?

— Secret défense, Mamie ! Ne nous fais-tu pas des cachotteries parfois, sous prétexte de nous protéger ?

La vieille dame acquiesça.

— Fais-nous confiance ! reprit Sabrina. Comme tu nous dis toujours !

Mamie éclata de rire.

— Le problème, c'est que vous ne me faites jamais confiance, les filles !

— Alors imite-nous : fais comme si ! conclut Sabrina en la pressant de se lever.

Pendant ce temps, Daphné frappait à la porte de la chambre de Puck. Il les rejoignit avec assez de grenades glop pour déclencher la guerre des mondes. Les Grimm et Puck se retrouvèrent au rez-de-chaussée. Canis était assis sur le canapé.

— Nous devons..., commença Mamie Relda.

Canis leva la main.

— Je sais, j'ai tout entendu ! Le moteur de la voiture tourne déjà.

— Et Jacob ? demanda Charmant en sortant la tête de son miroir.

— Parti depuis une heure. Hélas, nous n'avons aucun moyen de le joindre. Il nous faut un plan B.

Charmant disparut dans son miroir et en ressortit un instant plus tard avec un beau cheval blanc. Même Canis, que rien n'étonnait, fut stupéfié. Quant à Elvis, il leva un regard déférent vers le cheval.

— C'est moi qui vais aller chercher Jacob ! les avertit le prince en sortant sa monture sur le perron.

Les Grimm, Puck et Canis le regardèrent monter sur son destrier, puis disparaître dans la nuit.

Daphné sourit à sa grand-mère.

— Et dire que tu refuses que nous ayons un poney, soi-disant parce que nous n'avons pas assez de place à la maison !

Mamie secoua la tête.

— Et je continuerai à refuser !

M. Canis roula comme un bolide à travers la campagne, traversant forêts et voies ferrées désaffectées avec une habileté qui frisait la virtuosité. Sabrina se réjouissait qu'il ait compris l'urgence de la situation, tout en regrettant de rouler dans ce dangereux tacot. Elle attacha fermement la corde qui servait de

ceinture de sécurité autour de sa taille. Même Puck qui n'avait jamais peur de rien l'imita.

Une fois qu'ils furent en ville, Canis se gara aux abords de la prison. Tous descendirent de voiture.

— Puck, à ton poste ! ordonna Mamie.

Puck déploya ses ailes qui battirent vigoureusement et s'éleva dans les airs.

— Je vous retrouve sur le port ! s'écria-t-il en s'envolant vers la rivière.

Canis hocha la tête.

— Bon, et après ?

— Le succès de notre plan dépendait beaucoup de Jacob..., expliqua Mamie. Nous devons laisser à Charmant le temps de les retrouver, lui et Baba Yaga.

— Nous ne pouvons plus attendre ! protesta Daphné qui montrait le ciel.

Les étoiles semblaient avoir été englouties par une masse noire et vorace qui s'étendait, telle une main gigantesque, au-dessus de la ville. C'était le plus gros nuage que Sabrina ait vu depuis que les temps se mélangeaient.

— Daphné a raison. Nous devons agir maintenant, Mamie.

— D'accord, soupira Mamie Relda. Allons derrière la prison et défonçons le mur. C'est la partie la plus facile de notre plan.

— Impossible ! coupa Canis en flairant l'air. Il y a des gardes à jouer en faction sur le toit et derrière la prison.

— Combien, à votre avis ? lui demanda Mamie Relda.

— Environ quinze. Peut-être plus.

— Ils savaient que nous viendrions ! déclara Sabrina en regardant un garde à jouer sur le toit, glaive belliqueusement levé.

— Je m'en occupe ! reprit Canis. Vous trois, attendez-moi !

— Vous n'y arriverez jamais tout seul, mon cher vieil ami, se lamenta Mamie Relda.

— Alors que faire ?

— Entrons tout simplement par la porte principale ! proposa Sabrina.

Canis, Mamie et Daphné la fixèrent sans comprendre.

— Vous vous souvenez de nos cours d'entraînement à la fuite ? reprit Sabrina. Puck savait que nous allions nous cacher dans le bois, il ne prenait donc pas la peine de surveiller le sentier. Je vous parie un million de pépites de chocolat que Nottingham tient ce genre de raisonnement : comme il pense que nous n'aurons jamais l'audace de rentrer par la porte, il n'y aura placé aucun garde !

Daphné et Mamie la dévisagèrent avec un air de doute, mais M. Canis traversait déjà la rue en courant.

— On y va !

— Mais on y va comment ? questionna Mamie Relda, en s'élançant derrière lui avec Sabrina et Daphné.

— En suivant M. Canis qui va nous ouvrir la voie ! Vite ! cria Sabrina.

— Je vous préviens, ça va faire de la poussière, alors restons groupés, les prévint le vieil homme.

Se jetant contre la porte, il entra dans la prison et passa au travers des murs, comme une tornade.

Mamie Relda et les filles le suivirent. Elles firent de leur mieux pour éviter les débris de plâtre et les fils électriques et enfouirent leur visage entre leurs mains pour éviter d'avaler la poussière. Le bruit allait évidemment attirer l'attention des gardes en faction dehors. Cependant, Sabrina avait eu raison : Nottingham n'en avait pas placé un seul dans la prison.

Mamie, Sabrina, Daphné et Canis atteignirent enfin la petite cellule du fond, où Wilhelm avait été enfermé. Le pauvre homme, terrifié par l'étonnant spectacle et le vacarme, se leva et, brandissant sa chaise, il l'agita d'un air menaçant.



— Zurtick bleiben ! hurla-t-il.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Sabrina.

— Il exige qu'on recule ! traduisit Mamie. Il a peur.
Elle s'adressa ensuite à lui.

— Wilhelm, c'est nous ! Nous sommes venus te délivrer.

— Me délivrer ! s'écria ce dernier.

Il secoua les barreaux de sa cellule d'un air impuissant, mais Canis les tordit avec sa force légendaire et ouvrit un espace assez grand pour le faire passer.

À cet instant, la voix furieuse de Nottingham s'éleva derrière eux.

— Le prisonnier s'évade !

Son hurlement fut aussitôt couvert par les bruits de pas d'une bonne douzaine de gardes à jouer.

— Partons vite ! ordonna Mamie.

Canis fendit le mur d'un coup de poing formidable. Les fondations de la prison furent ébranlées, le ciment se fendit, des

moellons jaillirent du mur et un passage s'ouvrit dans un nuage de poussière. D'un dernier coup de poing, Canis acheva la besogne. Quand la poussière se fut un peu dissipée, ils virent un trou assez grand pour un géant.

— Vite ! s'écria Mamie en aidant Sabrina et Daphné à sortir.

Elle les suivit avec Wilhelm.

M. Canis était encore à l'intérieur lorsque Sabrina entendit de nouveau la voix du sinistre Nottingham.

— Vous êtes complice d'une évasion ! C'est illégal ! Criminel !

Peu après, Sabrina entendit Canis hurler de douleur.

La poussière qui obstruait le trou l'empêcha de voir ce qui se passait à l'intérieur, mais elle ne douta pas que Canis avait été blessé. Surtout quand la silhouette massive de Nottingham s'encadra dans l'ouverture.

— Je devrais vous arrêter, vous, les Grimm ! Mais j'ai une meilleure solution pour résoudre nos problèmes ! cria-t-il en prenant l'arbalète attachée dans son dos.

Il y plaça une flèche à la pointe d'acier et visa Wilhelm.

— Cette flèche va tout changer !

Et il banda son arbalète.



10

Pour l'amour de cendrillon



Sabrina eut l'impression que la flèche allait au ralenti. Que ressentirait-elle lorsqu'elle disparaîtrait ? Allait-elle s'évaporer ? Étouffer et mourir ?

Mais la flèche n'atteignit jamais sa cible, car un hurlement formidable plaqua tout le monde au sol et la flèche se planta Dieu sait où.

Quand Mamie, Sabrina et Daphné se relevèrent, elles constatèrent que Wilhelm était indemne, puis elles aperçurent Baba Yaga qui chargeait, dans son horrible chaumière sur pattes de poule. La sorcière écumait de colère : postée à l'une de ses fenêtres, elle tenait une boule de lumière entre ses mains. Un éclair rouge en jaillit et toucha Nottingham en pleine poitrine, le faisant tomber à la renverse.

— Je veux ma baguette magique ! hurla Baba Yaga.

Quand Nottingham se fut relevé, il courut se cacher derrière un arbre.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez ! protesta-t-il.

La monstrueuse chaumière marchait sur lui. L'une des pattes arracha l'arbre avec ses racines, dévoilant un shérif Nottingham complètement paniqué.

L'air perturbé par cet étrange spectacle, Wilhelm cria quelques mots en allemand. Si personne ne comprit, tous devinèrent que l'arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père de Sabrina exprimait une terreur sans nom.

— Baba Yaga va vite se rendre compte qu'on lui a menti..., déclara Charmant, qui arrivait sur son fier destrier.

Tonton Jaco le suivait en tapis volant.

— Il a raison ! Allons à la rivière, maintenant.

— Et tic top vite ! L'ouragan arrive ! renchérit Daphné.

— Nous ne pouvons pas partir ! M. Canis est encore à l'intérieur ! protesta Sabrina.

À cet instant, le vieil homme passa à travers le trou, la main en sang plaquée sur son œil gauche.

— Oh mon ami ! Mon bon ami ! s'exclama Mamie Relda.

— Ce n'est rien ! la rassura le vieil homme.

Mais sa voix était altérée par une terrible souffrance.

Mamie Relda sortit un mouchoir de son sac à main et le donna au vieil homme, qui le posa sur sa blessure.

— Direction : la rivière ! dit ensuite Mamie.

Les Grimm et leurs amis coururent jusque vers le port, où ils trouvèrent Puck. Celui-ci les attendait avec une impatience mal contenue.

— C'est pas trop tôt ! J'ai faim !

— La chaloupe est prête à partir ? coupa la vieille dame.

— Naturellement, riposta Puck.

Tonton Jaco aida Mamie Relda et les fillettes à embarquer. Wilhelm fut le dernier à mettre le pied dans la barque.

— Tu te souviens de ta mission ? demanda Tonton Jaco à Puck.

— Yess, Ssir ! Trop facile ! croassa Puck en s'envolant.

À peine avait-il pris son envol qu'un boulet de canon le frôla.

— Ils nous tirent dessus ! s'exclama Daphné.

Tonton Jaco rama de toutes ses forces en direction du galion, pendant que d'autres boulets de canon ricochaient sur les eaux calmes de la rivière.

— Ils pensent qu'on va les attaquer ! déclara Mamie.

Wilhelm se leva et agita les mains en direction du galion, ce qui fit dangereusement tanguer l'embarcation. Sabrina, déséquilibrée, faillit tomber à l'eau. À gesticuler ainsi, il risquait sa vie et la leur !

Bientôt, un silence total tomba et la chaloupe put aborder le galion tranquillement. Tonton Jaco aida Mamie Relda à monter à bord. Les fillettes quant à elles se débrouillèrent comme des grandes.

Quand Sabrina fut sur le pont, elle resta bouche bée face à l'étrange spectacle qu'elle avait sous les yeux. Elle reconnaissait Aurore Églantine, M. Septnain et ses six compères, Mlle Neige, la Belle et sa Bête, et même d'anciens ennemis, comme Jacques le Tueur de géants, et Grigrigredinmenufretin ! Sabrina se plaça devant Mamie et Daphné, poings fermés, prête à les défendre, mais elle se rendit vite compte que personne ne les connaissait.

Wilhelm prononça en allemand quelques paroles qui semblèrent apaiser les passagers.

— Qu'est-ce qu'il leur a dit ? demanda Sabrina.

— Que tout va bien, mais que les événements prennent un tour inattendu..., traduisit Mamie Relda.

Puis elle harangua la foule.

— Je me doute que vous êtes déconcertés... Vous êtes partis pour l'Amérique en pensant coloniser des terres vierges. Vous êtes bien arrivés en Amérique, mais pas à la bonne époque...

— De quoi parles-tu, femme ? demanda la Bête. Et d'abord, qui es-tu ?

— Je m'appelle Relda Grimm. La ville que vous avez devant les yeux s'appelle Port-Ferries. C'est votre ville, ou du moins, elle le deviendra. Vous avez glissé dans une faille temporelle et vous êtes arrivés deux cents ans dans le futur...

Certains passagers crièrent, d'autres se précipitèrent vers le bastingage pour mieux voir la ville.

— Wilhelm a été emprisonné contre sa volonté, mais nous l'avons libéré, poursuivit Mamie Relda.

— Vous êtes vraiment une Grimm ? demanda Blanche-Neige.
Elle était plus belle que jamais...

— En effet, reconnut Mamie. Voici mon fils Jacob, et mes petites-filles, Sabrina et Daphné.

Les Findétemps rugirent pour exprimer leur approbation.

— Nos sauveteurs ont donc survécu ! Quel bonheur !
s'exclama une dame opulente.

Sidérée, Sabrina reconnut la Reine de Cœur !

— Les temps ont changé, pour sûr... murmura-t-elle.

— Sommes-nous amis, dans le futur ? s'enquit poliment Mlle Neige.

Mamie sourit.

— Vous comptez parmi nos meilleurs amis, Blanche-Neige.
J'aimerais vous expliquer la situation en détail, hélas je n'en ai pas le temps. Nous devons vous renvoyer dans votre époque !

Soudain, Daphné devint luminescente. Elle se remit à vibrer et à trembloter.

— Attention ! Faille dans une minute !

— Nous devons quitter le navire si nous ne voulons pas partir dans le passé ! ajouta Sabrina.

— Faites vite ! Je ne vais pas tarder à agir ! les avertit Puck qui survolait le galion.

— Laisse-nous encore un moment, Puck, coupa Mamie.

Elle reprit à l'adresse des passagers :

— Ce fut un plaisir de tous vous rencontrer, mais nous devons y aller.

Tonton Jaco prit la main d'Aurore Églantine.

— À bientôt, dans deux cents ans...

La belle princesse parut troublée, mais elle lui sourit.

Mamie Relda tenta de quitter le galion, mais il était plus facile d'y monter que d'en descendre.

— Attendez, mes petites amies vont vous aider ! intervint obligeamment Cendrillon.

Elle sortit trois souris brunes de sa poche et les posa sur le pont. Les bestioles se transformèrent en trois grands gaillards qui n'étaient autres que Malcolm, Alexandre et Bradford, les collaborateurs de l'émission de radio de Cindy ! Ils aidèrent

Jacob, Mamie, Sabrina et Daphné à redescendre dans la chaloupe.

— Je peux y aller, maintenant ? reprit Puck avec impatience.

— Vas-y ! repartit Tonton Jaco lorsque la chaloupe se fut éloignée.

Puck désamorça ses grenades glop et les lança sur le pont du galion. Elles explosèrent, libérant, non pas des saletés comme d'habitude, mais une pluie de paillettes roses qui recouvrit les Findétemps du *Nouveau-Départ*. *De la poudre d'oubli !* songea Sabrina. Indispensable pour effacer la mémoire, afin que l'Histoire ne soit pas transformée par les souvenirs de cette étrange escapade dans le temps... Cependant, Sabrina regrettait qu'une si belle occasion d'en modifier le cours soit manquée : les voyageurs du passé auraient peut-être changé certains détails qui rendaient la vie à Port-Ferries si difficile... Par exemple, éviter le soulèvement qui avait provoqué la construction de la barrière magique. Ou encore, atténuer la haine que la plupart des Findétemps vouaient aux Grimm.

Que de possibilités..., pensait Sabrina, sans cesser d'observer les passagers toujours sur le pont, immobiles et les yeux fixes comme des somnambules. Il y avait là le prince Grenouille, Compère Guilleri, Morgane le Fay, Cendrillon et ses trois petites souris... Soudain, le galion disparut, absorbé par la spirale de l'ouragan qui tourbillonnait dans le ciel noir d'encre. Et, tout à coup, Sabrina comprit qui avait volé les trois objets magiques.

— Je viens de résoudre l'énigme ! s'exclama-t-elle en se levant.

La chaloupe tangua. Sabrina perdit l'équilibre et tomba à l'eau. Tonton Jaco la rattrapa par la manche et la hissa à bord.

— Sabrina ? Tu vas bien ?

— J'ai résolu l'énigme ! répéta-t-elle en s'essuyant les yeux. Je sais qui a volé les objets magiques ! C'est Cendrillon !

— Non, non et non ! Tu te trompes ! protesta Daphné.

— Cendrillon est venue à la maison avec son mari, Tom, et sans doute avec ses trois petites souris. Ces dernières se sont introduites dans les sacs des trois sorcières qui ont été volées, continua Sabrina. C'est de cette façon qu'elles ont pu pénétrer chez elles. Une fois dans la place, les souris ont pris une

apparence humaine et ont volé les objets ! Vous les avez bien vues sur le galion : elles peuvent se transformer à volonté !

— Ce qui explique pourquoi le casier de Frau Pfefferkuchenhaus était défoncé de l'intérieur, ajouta Daphné à regret. Elle a dû y ranger son sac, piégeant ainsi l'une des souris. Quand cette dernière a pris une apparence humaine, elle est sortie en défonçant la porte de l'intérieur.

— Ce que je ne comprends pas, en revanche, c'est le mobile : pourquoi Cendrillon a-t-elle volé ces objets magiques ? interrogea Tonton Jaco tout en ramant. Vous avez entendu son mari ? Son émission de radio est un succès. Ils vont devenir riches ! Alors pourquoi ?

— Demandons-le au Dr Cindy, déclara Mamie Relda alors qu'ils atteignaient le ponton.

M. Canis les y attendait. Le mouchoir toujours plaqué sur son œil était taché de sang.

— Baba Yaga a démoli le poste de police ! les informa-t-il. Elle ne va pas tarder à retourner sa colère contre nous.

— Ne vous faites pas de souci, mon cher ami, le rassura Mamie Relda en quittant la chaloupe avec l'aide de Tonton Jaco. Nous savons enfin qui a volé sa baguette magique !

Les Grimm et Canis se précipitèrent à la station de radio, bientôt rejoints par Puck. Au sommet de l'immeuble se dressait une tour de métal, elle-même surmontée par une lumière rouge et, surtout, par l'un de ces terribles ouragans qui sévissaient au-dessus de Port-Ferries depuis quelque temps. Les Grimm poussèrent la porte de WFPR. Une plaque indiquait que les studios se trouvaient au troisième étage. Ils coururent vers les escaliers, mais ils n'avaient pas atteint la première marche qu'ils étaient arrêtés par un vigile.

— Puis-je vous aider ? leur demanda-t-il d'un ton revêché.

— Nous devons parler au Dr Cindy de toute urgence ! expliqua Mamie Relda.

— Impossible, elle est en direct pour le moment. Passez-lui plutôt un coup de fil.

— Vous ne comprenez pas ! intervint Sabrina. Elle est très dangereuse.

— Parce qu'elle écoute de pauvres gens lui raconter leurs tourments ? ironisa le vigile.

Il tourna le bouton de sa radio. Le Dr Cindy était en effet à l'antenne : elle essayait de faire comprendre à une auditrice boulimique que le bonheur ne se trouvait pas dans la nourriture.

— Vous voyez bien qu'elle est occupée ! reprit le vigile sévèrement.

Il ouvrit la porte et les fit sortir.

— Il se passe quelque chose au sommet de cette tour, commenta Daphné. Je le sens !

La Déboussole à magie sautillait comme une grenouille dans sa main.

— Et si M. Canis dévorait le vigile ? proposa tout à coup Puck.

Canis ne parut pas trouver l'idée si mauvaise.

— Pas la peine ! dit Sabrina, qui fixait l'arsenal de Puck. Je peux utiliser une de tes grenades glop ?

Puck sourit largement.

Tonton Jaco entrouvrit la porte, Puck dégoupilla une grenade, que Sabrina lança à l'intérieur. Un splash bruyant s'éleva, puis le vigile se précipita dans la rue, couvert d'immondices.

Le vigile neutralisé, les Grimm, Puck et Canis se ruèrent à l'intérieur et montèrent l'escalier quatre à quatre.

Ils ouvrirent la porte du studio où l'émission se déroulait en direct. Le Dr Cindy, attablée devant un café et affublée d'un casque, parlait devant un gros micro : elle accablait de conseils son auditeur en ligne. Elle leva les yeux et ne cacha pas sa surprise en voyant les Grimm, Canis et Puck.

— Et maintenant, chers auditeurs, petite pause publicité ! dit-elle rapidement. « Ah ! vous dirai-je, Cindy... » revient tout de suite.

Elle retira ses écouteurs.

— Que se passe-t-il ? Vous ne voyez pas que je suis en direct ?

— Nous savons tout ! coupa Sabrina, refusant de se laisser abuser par l'expression étonnée de la jeune femme.

— De quoi tu veux parler ?

— Des objets magiques ! continua Daphné. La baguette de Merlin, l'Horloge enchantée et l'Élixir de longue vie ! Nous savons que c'est vous qui les avez volés !

— Je n'ai jamais rien volé de ma vie ! protesta Cindy, scandalisée. Relda, je ne sais pas ce qui se passe, mais je n'apprécie pas que vos petites-filles viennent m'accuser d'un crime que je n'ai pas commis, qui plus est sur mon lieu de travail !

— Je serais d'accord si nous n'avions pas de preuves, Cindy, mais nous savons que vous avez envoyé vos assistants dans les trois maisons qui ont été volées. Ils sont entrés sous la forme de souris, et en sont ressortis sous une apparence humaine, après avoir commis leur forfait.

— Vous êtes inconsciente ! enchaîna Tonton Jaco. Vous essayez de cumuler le pouvoir de ces trois objets pour obtenir une magie plus puissante, sans vous douter que vous créez un désordre épouvantable ! Vous devez tout arrêter avant que la situation ne dégénère et que les dégâts ne soient irrémediables !

Cindy était horrifiée.

— Je n'ai jamais envoyé mes assistants nulle part !

— Demandons-leur ! Où sont-ils ? déclara Canis. Je connais un moyen de leur faire tout avouer !

— Ils sont sur le toit, le renseigna le Dr Cindy. Pendant l'émission, nous avons eu un problème avec l'émetteur, et les gars essaient de le réparer. Mon mari, Tom, est avec eux. Il supervise leur travail.

— Allons-y ! s'écria Mamie Relda.

Cindy conduisit les Grimm, Puck et Canis sur le toit, où ils furent accueillis par une fulgurante lueur électrique qui les éblouit.

Lorsque Sabrina écarta la main de ses yeux, elle reçut un choc.

Tom Baxter se tenait à la base de la tour de transmission, brandissant une horloge à automates particulièrement jolie. À ses côtés, Malcolm, le producteur, tenait une fiole, sur laquelle Alexandre assénait de petits coups de baguette magique. Des rayons d'énergie fusaient de la baguette, traversaient la fiole et

atteignaient Tom. Quant à Bradford, il contrôlait l'ouragan qui grondait et bouillonnait au-dessus de leurs têtes, les informant à chaque minute sur sa taille et sa puissance.

L'énergie qui jaillissait de la baguette magique était telle qu'elle aurait déjà dû faire disparaître Tom, mais la magie qui émanait de l'horloge le protégeait en le ceignant de cercles bleus électriques identiques à des serpenteaux. Toutefois, le plus incroyable, c'est ce que Sabrina vit derrière Tom : un trou noir et béant.

Une faille dans le temps !

— Mon Dieu, Tom ! s'écria Cindy. Que se passe-t-il ?

L'expression du visage de Tom, d'heureuse, devint soucieuse.

— Ne reste pas là, ma Cindy ! C'est trop dangereux !

— Dis-moi ce que tu fais ! insista Cindy.

Tom sourit. Ses yeux étincelèrent d'amour.

— Je vous offre un avenir de rêve...

— Et le voilà qu'arrive ! coupa Malcolm fort peu élégamment.

Un puissant rayon surgit de la pointe de la baguette et projeta le mari de Cendrillon à la surface du trou d'ombre.

Tom oscilla comme un pantin alors que le vide commençait à tout aspirer autour de lui. L'énergie concentrée à l'intérieur de la bouche d'ombre devint soudain plus puissante. Sabrina observait Tom, s'étonnant de son calme, lorsqu'elle remarqua un changement dans son apparence : ses cheveux rares et gris se métamorphosaient en une belle chevelure brune.

— Arrêtez ça tout de suite ! s'écria Mamie.

— Pas de souci ! Nous contrôlons la situation ! répondit gaiement Bradford. Un peu de patience, ce sera bientôt terminé.

Sabrina reporta son regard sur l'ouragan qui tourbillonnait au-dessus de leurs têtes.

— Monsieur Baxter, ce que vous faites a des conséquences gravissimes sur le cours du temps ! Vous avez ouvert des failles temporelles ! hurla-t-elle pour se faire entendre.

— Oui, oui, je sais ! s'époumona Tom, qui se redressait et retrouvait une élégante tournure de jeune homme. J'espère que ça ne dérange pas trop... Il nous a fallu du temps pour réunir les bons outils et construire ma machine !

— Quelle machine ? s'étonna Cindy, bouleversée.

— Une machine à remonter le temps..., la renseigna Mamie. C'est extrêmement dangereux !

Tom sourit.

— Je n'ai pas construit une machine à remonter le temps, ma chère Relda, j'ai seulement bricolé une horloge qui me permet de remonter quelques années en arrière.

— Ooooh !!! s'écria Daphné alors que la Déboussole s'animait tout à coup.

Elle l'orienta vers le trou noir qui s'agrandissait et, bientôt, un dragon soufflant des flammes surgit de la nuit temporelle béante. Il prit son envol dans le ciel tourmenté avec d'affreux rugissements.

— C'est le truc le plus cool que j'aie jamais vu ! s'extasia Puck.

Il brandit vaillamment la petite épée de bois qui pendait toujours à sa taille.

— Je vais le tuer !

— Tu en auras le temps, quand tu seras plus âgé, fit observer Sabrina en le tirant par la manche.

Puck la regarda sans comprendre.

— Hein ? Je suis un Findétemps, je ne vieillirai jamais !

Sa voix passa des aigus à des graves à plusieurs reprises.

Perturbé, il porta la main à sa gorge.

Le dragon survola l'immeuble, laissant une trace sulfureuse derrière lui. Sabrina se baissa à temps pour éviter ses pattes griffues.

— Monsieur Baxter, arrêtez tout de suite ! Vous avez déjà laissé échapper un dangereux dragon ! cria Tonton Jaco. Qui sait ce qui va encore arriver ?

Tom secoua la tête.

— Un peu de patience, ça ne sera plus long, maintenant.

Il avait de nouveau l'œil vif et brillant. Sa peau se lissait, devenait plus claire. Il s'étoffait et se musclait.

Cindy se rapprocha le plus près possible des cercles d'énergie qui le ceignaient toujours.

— Pourquoi fais-tu cela, Tom chou ?

— Parce que je t'aime, ma Cindy. Je t'ai toujours aimée ! Et je t'aimerai toujours. Seulement, je suis un vieil homme, et toi, tu

es une Findétemps. Mon corps me trahit... Je suis de plus en plus faible, je ne peux plus te conduire à un pique-nique ou danser sur notre chanson. Bientôt, je ne serai plus ! Alors que toi, tu ne mourras jamais, Cindy ! Et moi non plus, désormais !

Cindy lui cria d'arrêter, mais son regard se chargeait d'espoir.

— Je t'aime, Tom !

— Ça vaut mieux pour toi, ma belle Cendrillon, parce que, maintenant, ce sera pour toujours ! s'exclama Tom en s'éloignant de la bouche de nuit noire.

Les cercles bleutés qui l'enveloppaient disparurent en même temps que ses dernières rides. Tom Baxter était désormais un fringant et beau jeune homme. Il prit Cindy dans ses bras et l'embrassa.

— C'est fini, chérie...

Hélas, Tom Baxter se trompait. Le dragon que la bouche de ténèbres venait de vomir poussa un cri strident, souffla et cracha une flamme ardente. La première gerbe de feu atteignit la tour de transmission, qui fondit comme neige au soleil. Sa pointe en argent se liquéfia sous l'intense chaleur et se déversa sur le toit. Les Grimm et leurs amis poussèrent un cri d'épouvante et coururent se mettre à l'abri. La gerbe de feu suivante, les manquant de peu, réduisit en flammes une voiture garée dans la rue.

— Ooooooooooh ! cria Daphné tandis que la Déboussole se remettait à vibrer.

— Quoi encore ? demanda Sabrina à la hâte.

Daphné n'eut pas le temps de répondre : Tom fut tout à coup happé par le trou noir. Il avait beau essayer de lutter, rien n'y faisait. Pire, le trou s'agrandissait sans cesse, tandis qu'augmentait sa force gravitationnelle. Il n'aspirait plus seulement des feuilles mortes ou des papiers, mais tout ce qui se trouvait alentour.

— Oh là là, que se passe-t-il ? hurla Tom, angoissé.

Malcolm, Alexandre et Bradford tremblaient de peur.

— C'est pas notre faute ! lança Alexandre.

— Tom, reviens ! cria Cindy en se précipitant auprès de lui.

Mais Tom, impuissant, secoua la tête d'un air résigné. Cindy parvint à saisir sa main et la tira de toutes ses forces. Sans résultat. Pauvre Cindy, elle n'était pas assez forte... Elle perdit son bracelet en or, qui fut aussitôt avalé par la bouche d'ombre.

— Eh bien, la cure de rajeunissement se poursuit, ma chérie, dit Tom, se forçant à rire. Si ça continue, tu vas bientôt te retrouver mariée à un ado...

— Faites quelque chose ! hurla Cindy aux Grimm.

Tonton Jaco fouilla dans ses poches.

— Je n'ai rien pour arrêter un phénomène pareil...

— Des suggestions ? demanda Sabrina à sa grand-mère.

Le sac à main de Mamie voletait vers le trou noir.

— Je vous suggère de redescendre dans la rue, les enfants. Pour l'instant, c'est moins dangereux.

— Ah non, moi je veux voir ce qui va arriver ! répliqua Puck.

Les restes de la tour de transmission étaient maintenant aspirés par la bouche béante. Canis prit Mamie et les fillettes sous le bras et sauta par-dessus. Par chance, Tonton Jaco était déjà à l'abri et Puck bondit à temps dans les airs. Une seconde plus tard, l'émetteur avait été englouti.

Puck se retrouva soudain sur la trajectoire de la force gravitationnelle du trou noir. Il eut beau battre des ailes, chercher à se raccrocher, il n'était pas de taille à résister et il fut à son tour aspiré par le vide.

— On a un big problème !

Sabrina n'eut que le temps de saisir son pied lorsqu'il passa au-dessus de sa tête, mais elle fut à son tour soulevée dans les airs.

— Aaahh !

Daphné saisit le pied de sa sœur, et s'envola également. Les trois enfants caracolèrent en direction de la bouche vorace.

— Les enfants ! hurla Mamie d'une voix désespérée, s'accrochant à un pan de l'immeuble pour ne pas connaître le même sort.

Pauvre Mamie, elle était trop loin pour leur porter secours... Comme M. Canis et Tonton Jaco. Lentement, inexorablement, Puck disparaissait dans le noir. Son visage et son torse d'abord,

puis le bas de son corps. On ne vit bientôt plus que ses Converse auxquelles Sabrina s'accrochait désespérément.

— Je suis en train de le perdre ! s'écria-t-elle avec désespoir. Puck ! Tu dois lutter !

Le trou grossissait toujours, menaçant cette fois d'avaler l'immeuble, quand une chaumière sur pattes de poule déboula sur le toit, arracha Sabrina, Daphné et Puck à la puissance gravitationnelle et bloqua l'aspiration de la brèche temporelle. Ça n'était pas Baba Yaga qui était à la fenêtre, mais Sabrina adulte. Quand la chaumière eut réussi à stabiliser l'expansion de la bouche de nuit, elle se planta victorieusement au sommet de la station de radio. Ensuite, sa porte s'ouvrit sur Sabrina, Daphné et Puck à l'âge adulte. Mamie Relda, âgée d'une bonne centaine d'années, roulait son fauteuil à leurs côtés.

— Oh, mon Dieu ! fit Mamie Relda à la vue des étranges visiteurs.

— Tu dois fermer le trou ! s'écria Daphné adulte en courant vers la petite Daphné.

Sabrina la dévisagea. Elle portait toujours le manteau de Tonton Jaco, mais la cicatrice qui défigurait son joli visage avait disparu.

— Comment ? interrogea Daphné.

— En détruisant la machine ! cria Mamie Relda centenaire par-dessus l'ouragan qui rugissait.

Sabrina se précipita vers Malcolm, Alexandre et Bradford. Ils avaient perdu le contrôle de la baguette magique, laquelle flottait dans les airs, agitée par une énergie qui lui était propre et qui tenait toujours la fiole et l'horloge en son pouvoir. Sabrina essaya de la saisir, mais elle eut l'impression de plonger sa main dans le feu et elle la retira vivement.

— Ne la touche surtout pas, petite ! s'écria Tom. Si tu la détruis, le processus sera inversé !

Daphné saisit à son tour la fiole d'Elixir et eut la même sensation de brûlure. Elle poussa un cri perçant. Quand Cindy vit la douleur se peindre sur le petit visage de Daphné, elle parut comprendre l'extrême gravité de la situation. Sans un mot, elle saisit l'Horloge enchantée, la leva au-dessus de sa tête et la fracassa sur le sol. L'horloge se brisa en mille morceaux.

Aussitôt après, la baguette cessa de crépiter. Puis ce fut le vent qui tomba. Enfin, Tom dégringola de la surface du trou, déjà moins large.

— Cindy ! Pourquoi ? hurla-t-il d'une voix qui redevenait chevrotante et faible.

— Je me fiche que tu sois jeune ou vieux !

Elle s'approcha de lui et prit son visage entre ses mains.

Tom retrouvait peu à peu son grand âge. Ses muscles avaient fondu, il se tenait de nouveau voûté.

— Si j'ai fait cela, c'est pour que nous soyons toujours ensemble...

Cendrillon le regarda droit dans les yeux.

— Puisque c'est comme ça...

Elle n'avait pas plus tôt prononcé ces mots que sa métamorphose commença. Ses longs cheveux blonds blanchirent, des rides marquèrent son visage frais. Puis ses délicates petites mains se fripèrent.

— Non, Cendrillon ! protesta Tom. Tu sais que le processus est irréversible ! Si tu vieillis, tu ne retrouveras jamais plus ta jeunesse !

— Et alors ? Que serait la vie sans toi, mon prince ? demanda Cindy d'une voix chevrotante de petite vieille. Quand nous nous dirons adieu, je veux être à tes côtés...

L'attention de Sabrina se tourna vers le futur Puck, qui marchait vers Puck adolescent.

— Salut à toi, Roi des Filous.

Puck écarquilla les yeux et resta bouche bée en se voyant à l'âge adulte.

— Essaie d'être plus sympa avec Sabrina, lui conseilla Puck adulte en riant. Elle va être très importante pour toi, dans les années à venir... Elle n'oubliera jamais que tu lui as collé un ballon de basket sur la tête avec de la colle extraforte.

— Mais je ne lui ai jamais fait ça ! objecta Puck, perplexe.

— Ne lui donne pas des idées ! intervint Sabrina adulte d'un air de tendre reproche.

M. Canis et Mamie Relda s'approchèrent. Mamie semblait sidérée de se voir à près de cent ans, mais Canis n'hésita pas à prendre la main de la très vieille dame.

— Ça fait plaisir de vous revoir, mon bon ami, déclara Mamie Relda centenaire.

— Je sais ce qui s'est passé, Relda, mais je ne sais pas quand et comment.

— Il ne vous reste plus guère de temps.

— Comment stopper le processus ?

— Vous ne le pouvez pas, mon bon Canis. J'en suis désolée.

— Regardez ! Le trou se réduit ! les interrompit Puck adulte. Si nous voulons rentrer dans notre époque, nous devons y aller !

— Ceux qui sont avec moi, rentrez ! ordonna Daphné adulte. Les autres, éloignez-vous.

Ainsi fut fait.

Daphné adulte agita une baguette, ce qui attira l'attention du dragon qui fondit sur la maison.

Daphné adulte sourit à Daphné enfant.

— Il y a de grandes choses qui t'attendent, petite Daphné. Mais d'abord, tu devras grandir un peu...

— Je vais essayer ! s'exclama Daphné.

Daphné adulte entra dans la chaumière sur pattes de poule, qui s'engouffra dans la bouche d'ombre. Le dragon rugit, cracha une dernière salve de flammes et disparut dans les profondeurs abyssales du temps.

Une seconde plus tard, l'ouragan avait disparu et la faille temporelle s'était refermée.

Le douzième anniversaire de Sabrina fut un drôle de moment. Mamie Relda en fit toute une histoire et la força à porter une espèce de chapeau où on lisait « Bon anniversaire, ma minette ! ».

Daphné lui donna sa tiare de princesse et Tonton Jaco, une nouvelle paire de Converse. M. Canis, dont l'œil blessé avait été bandé, lui offrit une petite radio portative, Mamie, des vêtements et une nouvelle bicyclette.

Puck posa une boîte avec son nom inscrit dessus sur la table de la cuisine. Sabrina y découvrit un ballon de basket et un tube de colle industrielle extraforte avec une petite lettre où elle lut ces mots : « ÇA arrivera quand tu t'y attendras pas, AH ! »

— Où est ce morveux ? s'exclama Sabrina.

— Dans sa chambre. Il boude. Il n'est pas content de sa crise de croissance récente...

— Il est malade ? s'inquiéta Daphné.

— Non, il grandit..., laissa tomber Mamie Relda.

— Si tu penses que c'est une catastrophe maintenant, attends un peu de le voir couvert de boutons, ajouta généreusement Tonton Jaco.

Le prince Charmant assista lui aussi à la petite fête et il daigna même goûter la célèbre forêt-noire de Mamie Relda. Il y eut de la musique, des rires et, surtout, beaucoup de bonheur, ce qui avait été rare, ces derniers temps. À croire que la taxe d'habitation, la Reine Maire de Cœur et Nottingham étaient maintenant de lointains souvenirs...

En fin de soirée, on frappa tout à coup à la porte.

— Qui ça peut bien être ? demanda Mamie.

— Le cadeau d'anniversaire de Sabrina..., annonça Charmant.

Sabrina fut surprise.

— Vous me faites un cadeau d'anniversaire ?

— Va plutôt ouvrir !

Un million d'idées traversa l'esprit de Sabrina. Qu'est-ce que le prince allait lui offrir ? Elle ouvrit la porte et vit une dame d'étrange apparence sur le pas de la porte. Très mince. Très pâle. Avec des lèvres rouges comme le sang, des cheveux noirs comme l'ébène et des yeux verts comme des émeraudes. Elle portait une petite robe de cocktail, un collier de perles et des escarpins à talons aiguilles. C'était une personne très sophistiquée... Sabrina ne connaissait qu'une seule autre femme aussi belle : Blanche-Neige.

— Tu es Sabrina Grimm ? demanda l'élégante dame.

Sabrina hocha la tête.

— Je me présente, Bunny Lancaster. C'est Guillaume qui m'envoie.

— Super, lâcha Sabrina. C'est vous, mon cadeau ?

La femme haussa un sourcil.

— Je ne sais pas de quoi tu veux parler, mon enfant.

— Bunny ! s'exclama Charmant en s'approchant. Merci d'être venue. Entre, je t'en prie.

Bunny entra. Les Grimm, Canis et Puck l'entourèrent.

— Madame Grimm, j'ai l'immense plaisir de vous présenter Bunny Lancaster ! commença Charmant.

— Je sais qui c'est, coupa Mamie Relda d'une voix glaciale.

Sabrina n'avait jamais vu sa grand-mère aussi froide. Où étaient passées sa jovialité et sa politesse légendaires ?

— C'est une Findétemps ? s'enquit Daphné en s'empressant de serrer la main à la femme.

Elle avait déjà enfourné ses doigts dans la bouche, prête à les mordre au sang. Bunny acquiesça.

— Qui, qui, QUI ? reprit Daphné, contenant mal son excitation.

Bunny parut soudain mal à l'aise.

— J'ai le titre de Méchante Reine chez certains...

Daphné sortit d'un coup ses doigts de sa bouche.

— Vous êtes la marâtre qui voulait tuer Blanche-Neige ?

— Je n'ai pas essayé de la tuer, la corrigea Bunny doucement.

— Eh bien, monsieur Charmant, merci beaucoup pour ce cadeau d'anniversaire, vous n'auriez vraiment pas dû ! dit Sabrina.

— Je sais que la situation est un peu gênante, mais Bunny est là pour t'aider, annonça Charmant.

— Moi, m'aider ?

— Montrez-moi Miroir ! ordonna la Méchante Reine.

— Je ne comprends pas, intervint Mamie.

— Madame Grimm, je sais que vous possédez un miroir magique, précisa l'élégante avec impatience. Je sais aussi que c'est Blanche-Neige qui l'a donné à votre famille, il y a environ cent ans. J'aimerais le voir.

Mamie regarda Charmant, qui hocha la tête d'un air encourageant. Elle sortit son trousseau de clés et monta à l'étage, puis entra dans la pièce où se trouvait Miroir, suivie de tous.

— QUI OSE VIOLER MON SANCTUAIRE ? s'écria Miroir dont le visage apparut.

— Contrôle-toi, Miroir ! lui dit la Méchante Reine.

— Saperlotte, Bunny ! C'est toi ? demanda Miroir, baba.

Il y eut un silence. Miroir et Bunny échangèrent un regard furieux et gêné.

— Sacrée belle surprise, commenta enfin Miroir avec un sourire forcé.

La Méchante Reine s'avança.

— Miroir, Miroir, dis-moi comment rompre le charme de sommeil ?

— On parle tout de suite affaires, Bunny ? Un baiser fera bien l'affaire !

— Ça n'est pas ce que je te demande, espèce d'idiot ! le réprimanda Bunny froidement.

Sabrina frissonna, exaspérée par le mépris que Bunny témoignait à son ami Miroir. Celui-ci parut encore plus mal à l'aise.

— Écoute, Bunny, je...

— Tu oses discuter avec moi, Miroir ?

— Mais non, je...

— Je t'ai posé une question !

— J'y ai répondu.

— Non ! N'importe quel imbécile sait qu'un baiser d'amourrompt les charmes de sommeil. Moi la première, puisque c'est moi qui les ai inventés. Je sais aussi qu'il y a toujours un plan B. Lequel ?

— Je ne comprends pas.

De la main droite de la Méchante Reine fusa soudain une lueur rouge aveuglante et brûlante.

— Madame Grimm, Miroir est défectueux. Permettez-moi de le réparer.

— Attendez un peu ! Qu'est-ce que vous allez lui faire ? s'interposa Sabrina.

— Les réparations n'endommageront pas le contenu, seul le gardien est en mauvais état de marche. J'aurais dû le réparer il y a déjà longtemps.

— Bunny, ne faites rien que vous pourriez regretter ! s'exclama Miroir.

— Silence ! riposta la Méchante Reine en posant sa main toujours rougeoyante sur Miroir. Ce n'est pas comme si j'allais te tuer ! Tu n'existes pas ! Tu n'es qu'une création. Une

marionnette. Un malheureux reflet. Ton boulot, c'est de servir ton maître. Tu as échoué dans ta mission. Quand on te pose une question, tu dois y répondre clairement et complètement. Tu ne l'as pas fait, tu dois donc être réparé !



Le miroir poussa un cri de douleur.

— Fichez-lui la paix ! s'écria Daphné.

Des nuages de colère s'amoncelaient au-dessus de la tête de Miroir.

— Vous n'êtes pas mon maître.

— N'importe quelle personne de ce monde est ton maître ! reprit Bunny d'une voix calme. C'est moi qui t'ai créé. Je connais les règles du jeu. Maintenant, je vais de nouveau te poser ma question et, cette fois, je veux que tu me donnes une

réponse complète. Miroir, Miroir, dis-moi comment rompre le charme de sommeil ?

Miroir pinça les lèvres et parut embarrassé. Sabrina n'était pas contente. Miroir était son ami, et elle n'aimait pas que des inconnus s'en prennent à ceux qu'elle aimait. Elle allait intervenir quand la Méchante Reine retira sa main du reflet, y laissant l'empreinte d'une main rouge qui disparut très vite. Miroir disparut lui aussi, remplacé par une jeune femme blonde aux cheveux courts et bouclés installée à la terrasse d'un café. Elle buvait un espresso en écrivant dans un cahier tandis que le serveur en pantalon noir et tablier blanc essayait d'attirer son attention. Il avait beau lui sourire et plaisanter, la blondinette semblait perdue dans ses rêveries.

— Voilà votre réponse, déclara la Méchante Reine aux Grimm.

— C'est qui ? demanda Daphné.

— *Goldilock...*, murmura Tonton Jaco.

— Boucle d'or ! répéta Mamie Relda.

— Boucle d'or en personne, répéta Bunny en regardant les Grimm d'un air soupçonneux. On dirait qu'elle a trouvé le moyen de sortir de Port-Ferries. Chanceuse, cette petite !

— Merci, Bunny, j'apprécie vraiment votre aide ! dit Charmant en la raccompagnant.

— C'est Boucle d'or que Papa aimait avant Maman ? demanda Sabrina.

Mamie parut gênée.

— Dis-lui, Maman, intervint Tonton Jaco, c'est son anniversaire...

— Alors ? C'est elle ?

Mamie Relda hocha la tête.

— Oui. Maintenant, dites au revoir à notre invitée.

Tout le monde sortit, sauf Sabrina. Le visage de Miroir apparut dans le reflet. Il semblait groggy.

— Étoile des neiges, mon cœur amoureux... tagada tsoing tsoing.

— Tu le savais ? demanda Sabrina, la voix tremblante de colère et de déception.

Miroir secoua la tête.

— Non. Ce n'est pas de cette façon que ça fonctionne... Moi je ne sais rien.

— Alors tu nous l'as caché ?

Sabrina se sentait sur le point d'exploser.

— C'est difficile à expliquer, Sabrina. Si la question est imprécise, la réponse l'est. Je ne sais pas tout. Je ne suis qu'un miroir magique et je fais ce pour quoi j'ai été créé : tu m'interroges, je te réponds. Si j'avais eu plus de réponses, je t'aurais informée en temps et en heure. Bunny oublie que je ne suis pas un miroir de luxe. J'ai été le premier, le produit test. Elle oublie aussi qu'elle ne m'a pas donné toutes les qualités qu'elle a données aux autres.

Bien que très en colère, Sabrina perçut la souffrance dans la voix de Miroir. Elle se sentit désolée pour lui et sa colère s'évanouit.

— Bon, d'accord. Ça n'est pas ta faute... Ne t'en fais pas.

Miroir semblait au bord des larmes. Son visage disparut.

Sabrina baissa ensuite les yeux sur son père et sa mère, qui dormaient tranquillement dans le grand lit.

— Nous allons retrouver Boucle d'or...

Elle rejoignit sa famille et ses amis en bas. Bunny faisait ses adieux, mais Mamie et Canis restaient à l'écart. Bunny ouvrait la porte quand elle se retrouva nez à nez avec Blanche-Neige qui arrivait. Blanche fut si surprise qu'elle laissa tomber le manège en cristal qu'elle tenait. Il se brisa.

— Blanche-Neige, dit Bunny.

— Mère..., bredouilla Blanche-Neige, sous le choc.

Puis elle remarqua le prince Charmant.

— Guillaume ?

Elle s'interrompit, abasourdie.

— Mais... où étais-tu passé, Guillaume ?

— J'ai été très occupé, répondit ce dernier d'un ton suffisant.

Sabrina fut révoltée par son attitude, même si elle la comprenait. Le prince n'avait pas voulu voir Blanche-Neige pour la protéger. Cette stratégie faisait partie de son plan, mais tout de même...

— Je me suis fait du souci ! reprit Mlle Neige, accablée. Je t'ai laissé des messages. Je t'ai cherché partout.

— Tu n'es qu'une pauvre idiote, lâcha Charmant. Tu penses vraiment que j'ai envie de renouer ? Tu m'as abandonné devant l'autel ! Tu m'as humilié devant tous mes amis !

— Guillaume !

— Rentre chez toi, Blanche. Tu te rends ridicule !

Sabrina s'attendait à ce qu'elle parte, mais Mlle Neige s'approcha et envoya un coup de poing à Charmant. Il ne tomba pas, mais il parut sonné.

— Comment ai-je pu être aussi aveugle ? cria-t-elle.

Elle lança un regard accusateur à Mamie Relda.

— Et vous, vous copinez avec ma marâtre, maintenant ? Je pensais que vous étiez mes meilleurs amis ! Vous savez pourtant ce qu'elle m'a fait !

— Blanche-Neige, je ne voulais pas...

— Et vous avez caché Guillaume pendant tout ce temps, sachant que je souffrais mille morts ?

Mamie n'eut pas le temps de s'expliquer, car la jolie jeune femme sortit et courut jusqu'à sa voiture sans que personne songeât à l'arrêter.

— Eh bien, encore une fête que j'aurai gâchée..., conclut Bunny.

Elle rassembla les pièces éparses du manège brisé et les tendit à Sabrina.

— Bon anniversaire, mon petit.

Un instant plus tard, elle montait dans un élégant coupé sport et s'éloignait.

Charmant prit son miroir et le transporta dehors.

— Où allez-vous ? demanda Mamie Relda. Vous pouvez rester.

— J'ai à faire, madame Grimm. Et votre famille aussi. Vous devez vous assurer que Baba Yaga fera revenir ses gardes. Vous devez lui faire comprendre qu'elle est très vulnérable.

— Ça ne va pas être facile, gémit Tonton Jaco. Quand je lui ai rendu sa baguette magique, tantôt, elle a déclaré que ma famille était désormais son ennemie mortelle parce qu'elle lui avait menti.

— Elle a ses sautes d'humeur, dit Charmant. Vous trouverez bien une solution.

Puis il regarda les filles.

— J'ai encore un présent pour toi, Sabrina. Un présent à partager avec ta sœur. C'est un conseil : peu importe le prix à payer, sauve toujours ceux qui t'aiment. Quand tu repenseras à moi, souviens-t'en. Tu comprendras pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait.

Il regarda M. Canis, puis de nouveau les fillettes.

— Procurez-vous très vite votre fameuse arme.

Sabrina était perdue. Elle aurait voulu lui demander des précisions, mais il se dirigea vers sa voiture avec son miroir. Un instant plus tard, il était loin.

Cette nuit-là, Sabrina fut de nouveau réveillée par des coups à la porte. Elle alla ouvrir sans prévenir sa grand-mère, Canis ou Tonton Jaco. Elle aurait dû se souvenir que chaque fois qu'elle ouvrait la porte, elle avait droit à une mauvaise surprise. Mais il était tard, les autres devaient dormir...

De plus, comment aurait-elle pu savoir que c'était la Reine Maire de Cœur et Nottingham qui venaient leur rendre visite ? Ou deviner que tous les deux portaient l'empreinte de la Main Rouge sur la poitrine ?

— Alors, comme ça, vous êtes avec eux..., constata Sabrina.

La Reine Maire regarda la marque.

— C'est un honneur de suivre le Maître ! Il a de grandes idées pour notre monde.

Mamie et Tonton Jaco rejoignirent Sabrina.

— J'ai de bonnes nouvelles pour vous, Relda, continua la Reine. Nous avons décidé de vous laisser votre maison. Pour l'instant, du moins. Même si nous avons élevé l'impôt à un milliard de dollars, vous auriez trouvé un moyen de payer. Alors, félicitations, les Grimm sont la dernière famille d'humains à vivre à Port-Ferries. Hélas, j'ai aussi de mauvaises nouvelles. J'ai essayé d'être gentille et de vous laisser partir de votre plein gré, mais vous avez refusé, alors je vais sévir. Nottingham, arrêtez Canis !

Nottingham sortit une paire de menottes de sa poche.

— Tout de suite !

— Votre famille se réfugie derrière Canis depuis des décennies, reprit la Reine Maire. Il a souvent été le seul obstacle

entre vous et la foule en colère. J'imagine que votre situation va devenir très déplaisante, sans lui.

— C'est moi qui ai eu l'idée de faire évader Wilhelm, pas M. Canis, objecta Mamie. Arrêtez-moi plutôt.

— Vous pensez que nous l'arrêtons pour une raison précise ? C'est drôle ! déclara Nottingham avec un rire mauvais.

— Vous ne pouvez pas arrêter un innocent ! intervint Sabrina.

— Bon, d'accord : je l'arrête pour meurtre, rugit Nottingham.

— Meurtre ? reprit Sabrina.

— Le Grand Méchant Loup a tué la grand-mère d'une petite fille ! précisa Nottingham. Vous avez déjà entendu cette histoire ?

— Le Petit Chaperon Rouge..., murmura Tonton Jaco.

— Où est le vieux barbon ? Si vous le cachez, je vous flanque tous au trou !

M. Canis apparut dans l'embrasure de la porte.

— Je vous suis, Nottingham, dit-il avec calme.

Il n'y avait aucune peur ni colère dans sa voix. Il semblait même serein...

Le shérif lui passa les menottes.

— Vous avez le droit de garder le silence ou de...

— Pourquoi vous laissez-vous faire, monsieur Canis ? coupa Sabrina. Vous pourriez fuir ! Ils ne vous rattraperaient jamais.

— Nous avons nos destinées, mon petit, expliqua Canis. Peut-être qu'ainsi je peux sauver tout le monde...

— Cékoicebazar ? demanda Daphné qui arrivait, tout ensommeillée.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça ! reprit Sabrina, l'air menaçant, à l'adresse de Nottingham et de la Reine Maire. Nous vous arrêterons, comme nous avons déjà arrêté certains membres de la Main Rouge. Nous sommes toute une famille, vous n'êtes que deux.

Une voix s'éleva derrière la Reine Maire et Nottingham.

— J'ai peur de ne pas être d'accord, fillette...

Sabrina scruta la nuit et vit de nombreux Findétemps : la Bête, le prince Grenouille et sa femme, Miss Muffet, avec son époux, M. Henri Arachnide. Tweedle-Dee et Tweedle-Dum

étaient également présents, avec le Chat du Cheshire. Il y avait aussi des ogres, des sorcières, des trolls, des cyclopes, des gnomes et des leprechauns ainsi que des douzaines d'animaux doués de la parole.

C'étaient des Findétemps que Sabrina avait souvent vus en ville. Elle avait conversé avec certains, d'autres l'avaient servie dans les magasins. Glinda la Bonne Fée était parmi eux.

— Vous semblez surpris, les Grimm ! Ah, je m'y attendais, dit la reine.

— Pas surprise, riposta Sabrina. Soulagée, parce que, maintenant, je sais qui est du bon côté et qui ne l'est pas.

— Au fait, vous n'avez pas encore vu notre dernière recrue ! Permettez-moi de vous présenter le nouveau soldat de la Main Rouge !

— Je suis certain que vous allez lui trouver une allure de prince ! ajouta Nottingham.

La foule explosa de rire.

Le prince Guillaume Charmant traversa la foule et se plaça entre Nottingham et la Reine de Cœur.

Sur sa chemise, il y avait l'empreinte d'une main rouge.

FIN DU TOME 5